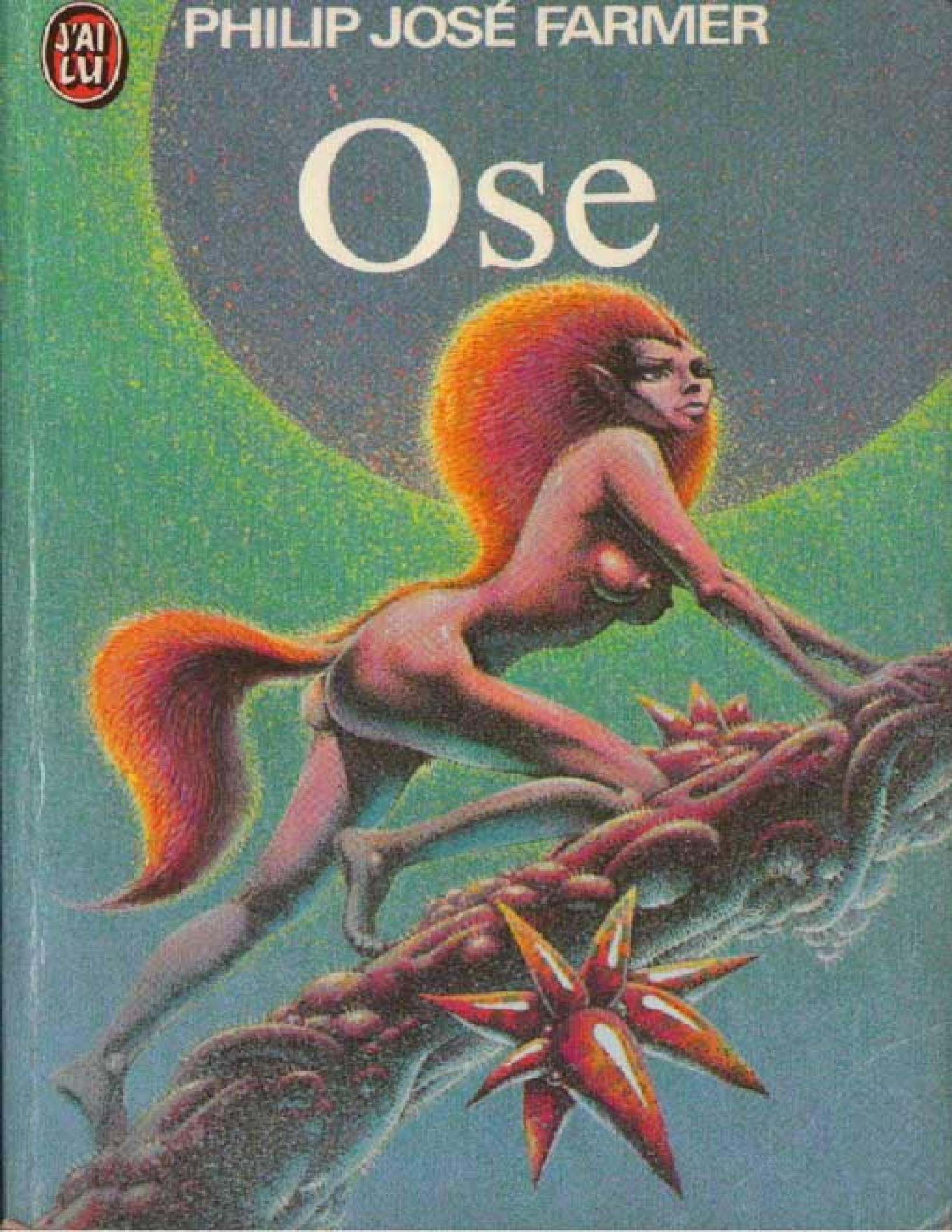
J'AI LU
PHILIP JOSÉ FARMER
Ose

Philip José Farmer

OSE

Traduit de l'américain
par Pierre VERSINS et Martine RENAUD

J’ai Lu

Titre original :
DARE

© Philip José Farmer, 1965.

© Pour la traduction française :
Ed. Robert Laffont, 1970

PROLOGUE

Où sont-ils allés ?

Cent huit hommes, femmes et enfants ne disparaissent pas de la Terre sans laisser de traces.

Pourtant, c'est ce qu'a fait la « colonie perdue » de Roanoke, en Virginie. Virginie Ose, le premier bébé blanc à naître en Amérique du Nord, était parmi ceux que l'on ne revit plus. Elle et ses compagnons anglais, et quelques Indiens du Détroit Croate, partirent… quelque part. Entre 1587 et 1591… ils voyagèrent.

Charles Fort, chroniqueur des faits maudits et exégète de l'inexplicable, le savait. Mais il est bien d'autres choses qu'il ne savait pas. C'est fort regrettable car il en aurait été ravi. Quelles théories à formuler, et l'ironie, les sarcasmes et les paradoxes qui auraient pu couler de sa plume !

Dommage que la disparition du vaisseau génois Buonavita *ne fût pas portée à la connaissance de Fort par quelque correspondant sud-américain. Le 8 mai 1588, il fut aperçu pour la dernière fois, à soixante lieues au large des îles Canaries, par la caravelle espagnole* Tobosa.

Naviguant sous pavillon portugais, il transportait quarante moines irlandais et trois italiens. Le Brésil était leur but, ils pensaient y convertir les idolâtres. Chrétien ou païen, nul ne les revit.

Bien.

En soi, disparaître n'est pas si notable. Les navires ont depuis longtemps coutume de quitter le plan des choses accessibles. Le Buonavita *est mentionné dans plusieurs Histoires de l'Église et dans une Histoire récente du Brésil, parce que l'abbé des moines était un certain Marco Sozzini,*

ou, comme on l'appelle plus souvent, Marcus Socinus. C'était le neveu de l'hérésiarque Fattstus Socinus, et un courrier avait été dépêché vers le Brésil avec ordre pour Marcus de se rendre à Rome, où il aurait à affronter quelques questions.

Le courrier n'aurait pas pu délivrer son message, même s'il avait su où se trouvait Socinus.

Un autre événement de la même époque aurait fait bondir de joie Fort, s'il lui avait été signalé.

*Un livre publié en 1886, épuisé depuis longtemps, contient une traduction de certains passages de l'*Histoire des Turcs *d'Ibn Khulail. Coïncidence fortéenne, le traducteur était un pasteur méthodiste, le révérend Cari Fort. Professant pour l'hétérodoxie le même intérêt que son petit-fils des Lettres, il note comment une grande caravane s'évanouit en une nuit.*

En 1588, quatre-vingt-dix beautés circassiennes destinées aux harems des Seigneurs musulmans, et quarante gardes de diverses nationalités disparurent. On trouva leurs chevaux entravés pour la nuit. Leurs tentes étaient montées. Les mets avaient refroidi dans l'attente du repas.

Le seul signe de désordre était un cimeterre ensanglanté posé sur le sol. Collés par du sang, une douzaine de poils roux, longs, épais, dont les experts dirent qu'ils n'appartenaient à aucun animal connu. Quelques-uns pensèrent qu'ils pouvaient venir d'un ours, car l'empreinte d'un immense plantigrade fut trouvée sur le site du campement.

Où sont allés tous ces gens ? demandait Ibn Khulail. Un génie les avait-il entraînés vers quelque château gardé de flammes ? Étaient-ce ses cheveux qui collaient à la lame ?

L'Histoire n'avait pas plus de réponse pour lui que pour ceux qui se montraient curieux de Roanoke et du Buonavita.

*Autre problème pour Fort : l'imprimerie Aiguillette de Paris, aujourd'hui disparue, a publié les essais d'un sage chinois du XVIII*e *siècle, Ho Ki. Il remarque en passant dans*

ses Pensées gelées *que le village de Hungchoo décida une nuit de partir pour une longue promenade, et qu'il n'en revint jamais.*

C'est tout ce qu'il dit, ajoutant la date où ils partirent : 1592.

De 1592 à 2092, il y a 500 ans. Ce n'est pas tellement dans la vie de la Terre. Mais de la Terre à Ose[1]*, la route est longue, même à la vitesse de la lumière. Ose est la seconde planète d'une étoile appelée Tau Ceti par les modernes.*

Et là, on parle anglais, latin, et « horstel ».

Une vieille carte, dressée par Ananias Ose, le père de Virginie, montre le continent sur lequel les Terriens déplacés furent déposés. Ils l'appelèrent Avalon. Le tracé, hâtivement esquissé à mesure que la planète devenait plus grosse dans le hublot, indique une forme aux *quatre lobes grossiers étalée au centre d'un globe d'eau.*

Une croix précise le lieu du premier établissement humain d'abord baptisé New Roanoke. Plus tard, on l'appela Farfrom, parce que la petite Virginie Ose remarqua que c'était « loin de là où je suis née, papa ».

De même, sur la mappemonde originelle d'Ose, il y a des légendes indiquant où l'on rencontre des créatures étrangères à la Terre mais nommées à *la ressemblance d'êtres terrestres :*

« Si *a moult licornes… Si a garroux mange-hommes…»*

Plusieurs lieux, bien sûr, sont marqués d'un simple « Horsetail[2] *».*

1

Jack Cage descendait l’antique route. Son chapeau, haute calotte et large bord, le protégeait du brûlant soleil de cette fin de printemps. Sous son ombre ses yeux bruns surveillaient les bois des deux côtés de la route. Sa main gauche tenait un arc en bois de totum. Son carquois était plein. Dans un fourreau de cuir, à gauche, un cimeterre. À droite, un sac pendait de sa large ceinture. Il contenait une bombe ronde en verre, emplie de poudre noire. Un détonateur très court sortait de son col épais.

À côté du sac était un étui abritant un couteau en bois de cuivre rouge.

Si le « dragon » dévalait la route, ou surgissait du bois, Jack serait prêt. D’abord, il expédierait une flèche dans un de ses yeux énormes. Inutile d’essayer ailleurs. Les pointes de silex ne traverseraient pas deux pouces de cuir.

On disait que leur ventre était tendre, mais il ne pouvait pas s’y fier.

Avec des rumeurs, on tue un chat, dit le proverbe. Bien qu’il ne fût pas un chat – quoi qu’un chat puisse être – il pouvait quand même être tué.

Comme s’il avait lu ses pensées, Samson, le gigantesque chien jaune de race « lion », se mit à gronder sourdement. Il fit halte à dix pieds devant son maître. À l’arrêt, pattes roidies, il faisait face aux arbres sur la gauche de la route.

Jack tira une flèche du carquois et en ajusta l’encoche sur la corde. Il se remémora son plan : viser l’œil ; atteint ou manqué, il laisserait tomber l’arc ; saisir la bombe ; en

allumer le détonateur avec un lucifer ; la jeter vers le poitrail du monstre en espérant avoir calculé juste afin qu'elle explose et broie le poitrail, et que les éclats de verre s'incrustent dans sa gorge.

Alors, sans attendre de voir les effets de la poudre, il se retournerait, fuirait en dégainant son cimeterre. Ayant atteint un arbre du côté opposé de la route, il s'arrêterait pour se défendre. Il pourrait s'effacer derrière le gros tronc et tailler avec l'épée en tournant autour de l'arbre pour éviter la grosse bête sans doute maladroite.

Cependant, Samson harcellerait la chose sur ses flancs.

Il se plaça derrière son chien. Il y avait une légère éclaircie dans la verdure. À l'instant où il y jetait un coup d'œil, quelque chose étincela. Inconsciemment soulagé, il soupira. Il ne savait pas ce qui se cachait derrière l'objet scintillant, mais il était presque sûr que ce n'était pas un dragon. Ce devait être un homme ou un horstel.

Une flèche serait inutile dans les broussailles et les lianes, il la remit dans son carquois. L'arc, il le suspendit au crochet d'os de sa bretelle. Il tira le cimeterre de l'étui.

— Paix, Samson ! dit-il à voix basse. Cherche !

Le chien jaune se faufila par une brèche à peine discernable. La truffe de Samson dansait de haut en bas sur la piste comme un bouchon sur une vague. Il reniflait le sol. Quelqu'un avait laissé des traces, car au lieu de prendre en ligne droite, le « lion » suivait un sentier sinueux à travers le labyrinthe vert.

Après environ trente mètres d'approche lente et précautionneuse, ils parvinrent à une petite clairière.

Samson s'arrêta. Le grondement retenu dans sa gorge massive s'exprimait par son poil hérissé et ses muscles fendus.

Jack regarda au-delà. Lui aussi se figea. Mais c'était d'horreur.

Son cousin, Ed Wang, était accroupi près du corps d'un satyre. Celui-ci gisait sur le côté, le dos vers Jack. Du sang

avait coulé depuis le bas de sa colonne vertébrale, la fourrure emmêlée qui couvrait son râble était gluante et rouge.

Ed tenait un couteau en bois de cuivre avec lequel il découpait la peau autour de la queue. Il planta le couteau dans le sol, puis détacha le cercle de tissu et la longue queue de cheval qui y était attachée. Se levant, il présenta le trophée sanglant à la lumière du soleil pour l'examiner.

— Alors, on scalpe ? demanda Jack.

L'expression du visage de son cousin le faisait frissonner. Sa voix résonna, éraillée et graillonnante.

Ed pivota, lâchant la touffe. Il arracha le couteau du sol, bouche ouverte, ses yeux noirs écarquillés.

Quand il vit que l'intrus était Jack, il relâcha sa tension. Son visage perdit sa pâleur mais il gardait dans son poing la lame prête.

— Par Dyonis ! croassa-t-il. Une seconde, je t'ai pris pour un horstel.

Jack écarta Samson du genou. Le chien trottina dans la clairière. Bien qu'il connût Ed, sa posture laissait présager un bond rapide vers la gorge de l'homme s'il se montrait menaçant. Jack abaissa le cimeterre, mais il ne le rengaina pas.

— Et si j'avais été un horstel ?… demanda-t-il.

— J'aurais dû te tuer aussi.

Ed attendit la réaction de son cousin. Mais Jack gardait un visage impassible. Ed haussa les épaules et se détourna lentement, conservant pourtant un œil sur Samson. Il s'inclina et nettoya sa lame sur la fourrure épaisse du satyre fauve.

— C'est la première fois que je tue, dit-il d'une voix contenue, mais pas la dernière.

— Ah ? dit Jack, s'arrangeant pour que cette seule syllabe contienne un mélange de dégoût et de crainte, et un rien qui suggérât ce que la scène impliquait.

— Oui. « Ah ? » ricana Ed.

Sa voix s’éleva.

— J’ai dit que ce n’était pas la dernière fois !

Il se redressa, provocant.

Jack savait que Ed était près de l’hystérie. Il avait vu son cousin en action dans des bagarres de tavernes. Ses coups désordonnés mettaient en danger ses amis comme ses ennemis.

— Calme-toi, Ed, dit-il. Est-ce que je ressemble à un horstel ? Il fit un pas pour voir le visage du cadavre.

— Qui est-ce ?

— Wuv.

— Wuv ?

— Oui, Wuv, un des Wiyrs de la ferme de ton père. Je l’ai pisté jusqu’à être sûr qu’il était seul. Alors, je l’ai attiré dans cette clairière sous le prétexte de lui montrer un nid de mandragores. Il n’y en avait pas, bien sûr, mais pendant qu’il marchait devant moi, je l’ai poignardé dans le dos… C’était facile. Il n’a même pas crié. Et après toutes ces idioties que j’ai entendu dire sur l’impossibilité d’attraper un horstel par surprise !… C’était facile, je te dis, facile !

— Pour l’amour de Dieu, Ed ! Pourquoi ? Pourquoi ? Que craignais-tu de lui ?

Ed jura. Il fit un pas vers Jack, sa lame en bois de cuivre eut un éclat rouge comme il relevait le bras.

Samson gronda sourdement et se ramassa. Son maître, pris par surprise, éleva son cimeterre pour parer le coup de l’assaillant.

Mais Ed s’était arrêté. Il n’avait même pas vu l’effet de ses actes, et il se mit à parler. Jack abaissa son épée car, de toute évidence, son cousin n’avait pas voulu l’attaquer mais avait poignardé l’air pour souligner ce qu’il disait.

— De quelle raison ai-je besoin ? N’est-ce pas un horstel ? Et moi un homme ? Écoute, Jack. Tu connais Polly O’Brien, n’est-ce pas ?

Jack cligna des yeux devant ce qui semblait être un coq-à-l’âne mais il acquiesça. Il se souvenait très bien d’elle. Elle

vivait dans la ville de Slashlark. Elle et sa mère, la veuve d'un pharmacien, avaient récemment déménagé de Saint-Dyonis, la capitale, dans la ville frontière. Là, sa mère avait ouvert une boutique et y vendait des remèdes, du vin, des onguents, et – du moins on le disait – des philtres d'amour.

Dès qu'il avait vu Polly, Jack avait été impressionné. Elle était mince, et son visage en forme de cœur était merveilleux. Ses yeux étaient grands et d'un gris tout à la fois innocent et immoral, si l'on peut admettre une telle description.

Jack, qui avait fréquenté si longtemps Bess Merrimoth qu'il s'apprêtait à demander à ses parents de se lier, avait fait aussi sa cour à Polly. Au risque même de rendre folles de rage sa famille et celle de Bess. Il s'était retenu uniquement parce que Ed Wang avait annoncé à la taverne de la Corne Rouge qu'il courtisait Polly O'Brien. Jack ne pouvait décemment s'interposer entre son ami et elle, et avec regrets il avait décidé de ne plus s'en occuper.

— Oui, je la connais, répondit-il. Tu étais du dernier bien avec elle.

Ed dit d'une voix forte :

— Jack, elle a choisi l'asile, elle est allée au cadmus !

— Attends une minute ! Que s'est-il passé ? Je suis en montagne depuis cinq jours…

— Sainte Virginie, Jack ! Tout l'enfer s'est déchaîné ! La mère de Polly a été inculpée pour avoir vendu de la drogue horstel, et mise en prison. Polly n'était pas accusée. D'abord, je veux dire, quand le shérif est venu chercher sa mère. Mais elle s'est enfuie. Personne n'a pu la retrouver, mais la vieille Winnie Archard – tu la connais, Jack, elle n'a rien à faire qu'à épier les gens de Slashlark – a vu Polly rencontrer un satyre aux abords de la ville. Elle est partie avec lui et comme on ne l'a plus revue, il est facile de déduire qu'elle est allée au cadmus.

Il reprit respiration, furieux.

— Alors ? dit Jack avec une froideur qu’il ne ressentait pas.

— Alors, le jour suivant, on a ordonné au shérif d’arrêter Polly. Quelle rigolade ! As-tu jamais entendu parler d’arrestation pour quelqu’un qui s’est enfui chez les horstels ?

— Non.

— Tu as fichtrement raison ! Je ne sais pas ce qui arrive quand ils sont descendus dans un cadmus. Ou bien les horstels les mangent, comme certains disent, ou bien ils sont transférés secrètement à Socinia, comme disent d’autres. Mais une chose est certaine, c’est que Polly O’Brien n’est pas près de m’échapper !

— Tu l’aimes, Ed, n’est-ce pas ?

— Non.

Ed leva les yeux vers son parent. Puis il rougit et les rabaissa.

— D’accord. Oui, je l’aimais. Plus maintenant. Je la déteste, Jack ! Je la déteste parce qu’elle est une sorcière ! Je la déteste parce qu’elle couche avec un satyre ! Tu as l’air d’avoir des doutes, Jack. C’est pourtant bien simple : elle achetait des drogues aux horstels et elle rencontrait ce Wuv en secret pour les avoir. Elle l’aimait. Peux-tu imaginer cela, Jack ? Une bête sauvage, nue, velue ! Elle le rencontrait, et moi… moi… ça me fait vomir de penser à elle.

— Qui a accusé Mme O’Brien ?

— Je ne sais pas. Quelqu’un a envoyé des lettres à l’évêque et au shérif. L’identité est toujours gardée secrète, tu le sais.

Jack, pensif, se frotta l’aile du nez et la bouche et dit :

— N’est-ce pas la pharmacie de Nate Reilly qui périclitait car elle ne pouvait concurrencer celle de la mère de Polly ?

Ed sourit à peine.

— Tu es malin. Oui, c’est ça. Et tout le monde a plus ou moins deviné qui était l’informateur. Surtout parce que la femme de Nate est la plus grande gueule de Slashlark, ce

qui n’est pas peu dire. Et alors ? Si Mme O’Brien trafiquait avec ses drogues diaboliques, elle méritait d’être inculpée, quel que soit le motif de Reilly.

— Qu’est-il arrivé à Mme O’Brien ?

— Elle a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité dans les mines d’or des monts Ananias.

Les épais sourcils de Jack s’élevèrent.

— Un jugement plutôt rapide, non ?

— Non. Elle a avoué dans les dix heures après son arrestation et elle a été expédiée deux jours plus tard.

— Six heures sur la roue auraient fait avouer n’importe qui. Et si le garde des Sceaux local apprend cela ?

— On dirait que tu la défends !… Tu sais que si quelqu’un est aussi visiblement coupable qu’elle l’était, un peu de torture ne fait qu’activer la justice, et les horstels ne sont pas près d’apprendre qu’il y a des machines dans les caves de la prison. Et même s’ils l’apprennent ?… Admettons que nous ayons rompu notre contrat avec eux… et ensuite ?

— Tu penses donc que Polly se cache dans les cadmi de la ferme de mon père ?

— Fichtre oui. Et je m’apprêtais à coincer Wuv et à le forcer à me dire où elle est, mais quand je me suis trouvé seul avec lui, j’étais si furieux que je n’ai pas pu me retenir, et…

Il fit un geste vers le cadavre.

Jack, suivant le mouvement, pointa soudain le cimeterre et s’écria :

— Qu’est-ce que c’est que ça ?

Wang se pencha et souleva la tête du cadavre par sa longue chevelure. La mâchoire pendante étira la chair de telle sorte que les marques de couteau sur chaque joue s’étalèrent.

— Tu vois ces lettres ? T.H. ! Prépare-toi à en voir beaucoup à partir de maintenant. Et un jour tu les verras sur les joues de chaque horstel de Dyonis. Oui, si nous

parvenons à coopérer avec les autres peuples, sur tout Avalon. Chaque horstel marqué, et chaque horstel mort !

Jack Cage dit lentement :

— J’ai entendu quelques racontars dans les tavernes, à propos d’une société secrète vouée au meurtre des horstels. Mais je n’en ai rien cru. Pour commencer, ce ne serait pas un grand secret si tous les poivrots le connaissaient. Ensuite, j’ai pensé simplement que c’était le genre de propos qu’on entend toujours quand les hommes parlent du Problème. Toujours parler, jamais agir.

— Par tout ce qui est humain et sacré, tu vas voir des actes, maintenant !

Ed fit glisser le sac pendant à son épaule par une corde.

— Viens. Aide-moi à enterrer cette carcasse.

Il sortit du sac une pelle à manche court faite en ce nouveau Duroverre. Cette vision horrifia presque autant Jack que celle du corps. Sa présence indiquait un tel sang-froid dans l’organisation !…

Wang commença à découper des mottes du gazon court et à les placer d’un côté. Il parlait en travaillant, et il ne s’arrêta pas de tout le temps qu’il passa à creuser la tombe peu profonde.

— Tu n’es pas encore membre de la société, mais tu es impliqué dans cette affaire autant que je le suis. Je suis heureux que ce soit toi et non quelque autre humain qui m’aies trouvé. Un de ces foies blancs lécheurs, amoureux des horstels, courrait en hurlant chez le shérif au lieu de me serrer la main… Bien sûr, s’il s’y amusait, il ne ferait pas long feu. Ce n’est pas seulement aux horstels que l’on peut marquer les joues. Chair humaine, chair de traître, ça se coupe aussi facilement. Tu comprends ?

Faiblement, Jack secoua la tête. Il devait se déclarer soit pour Ed qui s’identifiait avec la race humaine, soit contre lui. En fait, il ne pouvait pas choisir. Il était écœuré par ce qui était arrivé. Il aurait préféré que Samson ne perçoive pas l’odeur de mort, et n’avoir pas vu lui-même l’éclair du

couteau par la brèche. Il aurait aimé se retourner, s’enfuir, essayer d’oublier tout cela. Le nier, si possible, se convaincre que rien n’était arrivé jamais, ou alors que cela ne le concernait pas. Mais il ne le pouvait pas. Et maintenant…

— Là, dit Ed. Attrape sa patte, je prendrai l’autre et nous le tirerons jusqu’à la tombe.

Jack remit le cimeterre dans son fourreau. Ensemble, lui et Ed tirèrent le corps à travers la clairière, ses bras abandonnés raclant derrière lui comme des rames inutilisées sur les côtés d’un bateau qui dérive. Le sang laissait un sillage rouge sur l’herbe écrasée.

Ed remarqua, essoufflé :

— Il faudra couper cette herbe, et la jeter aussi dans la tombe.

Cage acquiesça. Il s’était demandé pourquoi Ed, petit mais très fort, désirait son aide pour traîner le cadavre sur dix mètres seulement. Maintenant, il voyait. Aider à enterrer la victime serait sa part de culpabilité.

Le pire, c’est qu’il ne pouvait refuser de coopérer. Non qu’il y fût contraint par la peur, se dit-il aussitôt. Il n’avait peur ni d’Ed ni de l’ombre plus grande bien que moins définie qui le soutenait, l’association T.H. Simplement, les horstels n’étaient pas humains, ils n’avaient pas d’âme, même si, pilosité à part, ils avaient l’air d’hommes.

Ce n’était pas un homicide que d’en tuer un, pas au sens réel. Selon la loi, oui, mais aucun humain n’envisageait cela comme un homicide véritable. Tuer un chien n’est pas un homicide. Abattre un Wiyr, pourquoi en serait-ce un ?

Il y avait plusieurs raisons, pourtant, pour que la Justice le considère ainsi. La plus forte était qu’il n’y avait pas moyen de faire autrement. Le gouvernement dyonisan avait un traité, instituant une procédure judiciaire précisément pour de telles affaires hommes-horstels. Mais nul humain n’éprouverait un sentiment de culpabilité, ou ne croirait avoir offensé son Dieu, à cause de ce mort.

Pourquoi, alors, cette hésitation en lui ?

Automatiquement, il dit :

— Penses-tu que la tombe soit assez profonde ? Des chiens sauvages ou des loups garous le dégageraient facilement.

— C’est ce qui s’appelle se servir de sa cervelle. J’ai cru un moment… Bon, n’en parlons plus. Oui, les chiens pourraient l’attraper, mais ils ne le feront pas. Regarde.

Il fouilla dans son sac et en tira un petit flacon plein d’un liquide clair.

— Nodeur. Ça couvrira n’importe quelle odeur pour vingt-quatre heures. Et alors, les sextons en auront terminé avec lui. Ils n’en laisseront que les os.

Il éparpilla le contenu de la bouteille sur le cadavre. Le liquide s’étendit en une mince pellicule sur le corps, puis disparut.

Ed erra dans la clairière, laissant tomber une goutte ou deux là où il voyait du sang ou de l’herbe écrasée. Satisfait d’avoir désodorisé suffisamment l’endroit, il ramassa la longue queue blonde sur le sol, la parsema de quelques gouttes et la tassa dans son sac.

— Veux-tu recouvrir le corps ?

Jack serra les dents et resta immobile une minute. Ses lèvres s’agitaient déjà pour un refus. Il voulait hurler : « Assassin ! Assassin ! » et s’en aller. Mais la raison lui intimait le silence. Ou bien il continuait maintenant avec Ed, dans l’espoir de s’échapper plus tard, ou bien – et son esprit ne se refusait pas à imaginer le pas suivant, au contraire de son estomac – il pouvait tuer Ed et faire basculer son corps dans le trou.

Pour si monstrueux que cela parût, ce serait la seule façon de prévenir les embarras qui ne pouvaient manquer de suivre. Il fallait se joindre au T.H. ou mourir.

Soupirant, il commença à rejeter la terre sur le corps.

— Hé, Jack ! Regarde ça !

Jack suivit l’index tendu d’Ed et vit un sexton aplati sous une feuille morte. L’animal n’était pas plus long que la phalange d’un pouce, et son long nez pointu frissonnait sans cesse. Mais il était déjà parti, si rapide que l’œil de Jack ne put le suivre.

— Combien paries-tu qu’avant la nuit, lui et ses milliers de frères auront nettoyé toute la chair de ce satyre ?

— Oui, répondit Jack aigrement. Et quand ces charognards auront fini, la terre qui est sur les os s’affaissera et laissera une dépression. Si on la remarque et s’il est déterré par les Wiyrs, ils sauront qu’il a été assassiné. Ç’aurait été bien plus malin de laisser le corps à l’air libre. Ainsi, ils n’auraient eu aucun moyen de déceler d’après les os ce qui lui était arrivé. Sa mort aurait été jugée accidentelle, ou due au moins à une cause inconnue, Ainsi, par contre, ils sauront que c’est un meurtre.

— C’est toi qui aurais dû organiser cela, Jack ! Je vois que tu seras une excellente recrue pour l’association.

Jack grogna, puis dit :

— À seconde vue, cette épine dorsale à demi coupée dénoncera la chose ; peut-être valait-il mieux l’enterrer.

— Tu vois ce que je te disais ? Toi, tu aurais été assez intelligent pour ne pas toucher sa colonne vertébrale en le poignardant. Je peux te prédire que tu feras un grand tueur, Jack.

Jack ne sut pas s’il devait en rire ou en pleurer.

Ed regardait son cousin égalisant la tombe avec le sol environnant. Il parla durement, comme s’il essayait de sortir quelque chose avant d’avoir changé d’idée et de garder cela pour lui.

— Veux-tu que je te dise, Jack ? Je t’aime bien, mais les sentiments personnels n’entrent pas en ligne de compte. Quand je t’ai vu, j’ai pensé d’abord que je devais te tuer aussi, pour te fermer la bouche. Mais tu es très bien, tu es tout humain.

— Je suis humain, répondit Jack en poursuivant son travail.

Pendant que Ed étêtait l’herbe sanglante, Jack replaçait les mottes sur la terre nue. Ceci fait, il se leva pour examiner son œuvre.

Il n’était pas satisfait. Si les coureurs des bois wiyrs s’approchaient, ils décèleraient ce qu’il y avait d’artificiel dans la disposition des mottes. La seule chance d’échapper à l’attention serait que les chasseurs oublient la clairière, ou qu’ils la traversent sans faire attention. Connaissant le sérieux des aborigènes, il ne se sentait pas si tranquille.

— Ed, demanda-t-il, est-ce là ton premier meurtre ? Et les autres membres des T.H. ?

— Ce n’est pas un meurtre ! C’est la guerre ! Souviens-t’en ! Oui, c’est la première fois pour moi. Mais pas pour les autres. En secret, nous avons tué deux autres horstels dans le Comté de Slashlark. L’un était une sirène.

— Est-ce que des membres des T.H. ont disparu mystérieusement ?

Ed sursauta comme si on l’avait frappé.

— Qu’est-ce qui te fait demander cela ?

— Les horstels sont malins. Penses-tu une minute qu’ils ne vont pas comprendre ce qui se passe ? Et jouer le jeu eux-mêmes ?

Ed Wang avala sa salive.

— Ils ne feraient pas ça. Ils ont un traité avec notre gouvernement. S’ils nous attrapaient, ils seraient tenus par leur parole de nous abandonner à la justice humaine.

— Combien de fonctionnaires du gouvernement sont-ils membres des T.H. ?

— Tu sais, Jack ? Il arrive aussi qu’on soit *trop* malin !

— Pas vraiment. Ce à quoi je veux en venir, pourtant, est que les Wiyrs sont réalistes. Ils savent que, légalement, un humain qui tue un horstel est passible de la peine de mort. Ils savent aussi que, en fait, il est presque impossible d’inculper un homme devant nos cours sur un tel chef

d’accusation… Il est vrai que la parole d’un horstel le lie, mais ils ont une clause disant que si l’autre partie est convaincue de mauvaise foi, le traité est rompu automatiquement.

— Oui, mais ils doivent en avertir la partie adverse.

— Vrai. Mais la tension monte. Un de ces jours, cela va craquer. Les horstels le savent. Peut-être sont-ils en train d’organiser leur propre T.H… les tueurs d’Humains…

— Tu es fou ! Ils ne feraient pas une chose pareille ! De plus, aucun homme des T.H. ne manque.

Jack comprit qu’il n’arriverait à rien.

— Il y a un ruisseau à côté, dit-il. Nous devrions nous laver. Et puis mettre un peu de ce nodeur sur nous. Tu sais à quel point le nez d’un horstel est sensible !…

— Comme celui d’un animal. Ce sont des bêtes des champs, Jack.

Après s’être lavés et avoir effacé les empreintes de pas qu’ils avaient laissées sur la rive humide, ils décidèrent de se séparer.

— Je te ferai signe quand nous aurons notre prochaine assemblée, promit Ed. Dis, si tu y amenais ton épée ? À part celle de Lord How, c’est la seule arme en fer du Comté. Elle ferait un merveilleux symbole pour notre organisation, une sorte de point de ralliement.

— Elle est à mon père. Je l’ai prise sans sa permission quand je suis parti chasser le dragon. Je ne sais pas ce qu’il dira quand je vais rentrer, mais je parie qu’il l’enfermera de telle sorte que je ne pourrai plus jamais l’avoir.

Ed haussa les épaules, eut un sourire indéfinissable, et dit au revoir.

Jack le regarda partir, puis, secouant la tête comme un homme qui essaie de s’éveiller, il s’en alla à son tour.

2

Walt Cage sortit à grands pas de la grange et traversa la cour. Ses bottes s’imprimaient dans le sol humide et s’en décollaient en chuintant. La volaille s’égaillait à son passage, avec des cris à écorcher les nerfs. À l’abri de ses pieds dangereux, les bêtes s’arrêtaient pour regarder entre les doubles paupières de leurs grands yeux bleus. Elles vacillaient sur leurs deux longues pattes fines, battaient l’air de leurs ailes rudimentaires, membranes étirées entre les longues phalanges, et relevaient leur bec souillé. Les nourrices lâchaient une suite d’aboiements ténus pour appeler leurs poussins à venir boire aux deux mamelles gonflées qui pendaient entre leurs pattes. Les pondeuses, jalouses, mordillaient les nourrices avec de minuscules dents aiguës, puis s’enfuyaient lorsque les grands coqs les chassaient vers leurs nids. De temps en temps, les mâles s’attaquaient les uns les autres et se mordaient, mais sans enthousiasme. Leur fureur primitive avait été tempérée par des siècles de domestication.

Tous répandaient un remugle puissant, un mélange de poubelle ouverte au soleil brûlant et de chien mouillé. L’odeur insultante blessait les nez les plus tolérants, mais, sereins, ils y vivaient sans s’en offusquer.

Walt Cage gronda et cracha vers eux. Mais il ressentit un peu de honte. Après tout, ces brutes n’étaient pas responsables de leur puanteur. Et puis, leur viande et leurs œufs avaient un goût délicieux, et rapportaient bien.

Il se dirigeait vers le porche d’entrée de la maison quand il vit ses bottes maculées. Kate le tuerait s’il laissait encore des traces de boue dans la pièce de devant. Il obliqua vers son bureau. De toute façon, Bill Kamel, son contremaître, devait l’y attendre.

Bill était assis dans le fauteuil du patron, fumant la pipe, ses bottes boueuses reposant sur le bureau de Walt. Quand le propriétaire apparut, Bill sauta sur ses pieds, si vite que le siège tomba sur le sol.

— Continue ! aboya Walt, ne t’occupe pas de moi.

Kamel fit un geste hésitant pour ramasser le fauteuil et s’asseoir, mais Walt le bouscula et s’installa lui-même, brusque. Il grogna :

— Quelle journée ! Je n’ai rien pu faire. Je déteste tondre les licornes, de toute façon. Et ces horstels ! Toujours à s’arrêter pour goûter la nouvelle cuvée de vin.

Bill toussota, embarrassé, et se détourna pour rejeter la fumée.

— Ne t’inquiète pas si je sens ton haleine, grommela Walt, j’en ai pris moi-même un verre ou deux.

Bill rougit. Walt s’inclina et saisit un crayon.

— Bon, allons-y !

Bill ferma les yeux et commença son rapport.

— Toutes les charrues ont maintenant de nouveaux socs en bois de cuivre. Notre agent de Slashlark dit qu’il peut nous avoir un de ces socs en Duroverre à l’essai. Pas cher. On devrait le recevoir dans une semaine environ, car il arrive par bateau. On dit qu’ils gardent leur fil deux fois plus longtemps que ceux en bois. Je lui ai laissé entendre que vous remplaceriez tous nos socs si le verre se comportait comme on suppose qu’il le fait… Juste ? Et il a dit qu’il rabattrait 10 % du prix si nous le recommandions à nos voisins… Le Berger des Licornes dit que, des trente poulains avec lesquels il a commencé à travailler, il n’en reste plus que cinq. Ils sont peut-être bons pour la charrue, et peut-

être pas. Vous savez à quel point ces bêtes sont nerveuses et inconstantes.

— Bien sûr que je sais ! dit Walt Cage avec impatience. Crois-tu que je sois fermier depuis vingt ans pour rien ? Dyonis ! que je déteste les labours de printemps et comme je hais les licornes ! Oh ! si seulement nous avions un animal qui puisse tirer une charrue sans essayer de s'échapper chaque fois qu'une alouette plane au-dessus de lui et le couvre de son ombre !

— Le Dénombreur d'Abeilles signale que les ruches bourdonnent beaucoup. Il estime que nous avons à peu près 50 000 abeilles. Elles devraient sortir vers la semaine prochaine. La récolte de miel hivernal sera plus petite cette année parce qu'il y a eu plus de jeunes à nourrir.

— Ça veut dire moins d'argent pour nous tous. N'y a-t-il rien qui aille bien ? demanda Walt.

— Euh… Au printemps prochain, nous aurons plus de miel puisqu'il y a eu plus de jeunes cet hiver.

— Utilise ta cervelle, Bill. Ces jeunes engendreront plus de jeunes, et mangeront tout le miel hivernal. Ne me dis pas à quel point la récolte sera abondante.

— Ce n'est pas ce que dit le Dénombreur. Il dit que tous les trois ans les reines mangent les nouveau-nés en surnombre, de telle sorte que la récolte de miel est plus grande. L'année prochaine est une troisième…

— Bon ! coupa Walt. Heureux de savoir que quelque chose marche bien par là. Mais l'année prochaine, les impôts augmentent, et il me sera difficile de les payer sur une plus grande récolte. L'année dernière m'a rudement touché.

Bill, impassible, le regarda et poursuivit :

— Le Trappeur des Alouettes dit que la collecte d'œufs sera presque la même que l'an dernier, environ 10 000. C'est-à-dire, sauf si les loups garous et les masqués augmentent, auquel cas nous serons chanceux si nous en avons la moitié.

— J’en étais sûr, gronda Cage, j’en étais sûr ! Et moi qui espérais des bénéfices sur les œufs pour payer les nouveaux socs ! Et acquérir une nouvelle charrette !

— Mais nous ne sommes pas sûrs que la collecte ne sera pas aussi bonne que celle de l’année dernière, dit Bill.

— Écoute, ces satyres couchent avec la Vieille Mère Nature. Ils la connaissent comme un homme connaît sa femme. Mieux même, ajouta Walt, certains doutes au sujet de sa Kate lui venant à l’esprit. Si le Trappeur escompte une augmentation de loups garous, elle aura lieu, et ça signifie que je devrai soudoyer quelques gardes à Slashlark, et peut-être payer une chasse à courre.

Les sourcils de Kamel s’élevèrent, et il lâcha une bouffée coléreuse pour ne pas montrer au patron à quel point il se contredisait sur la constance des horstels.

Cage ferma à demi les yeux en tirant sur les poils de son épaisse barbe noire, comme si c’était des pensées mûres pour être cueillies.

— Lord How a intérêt à restreindre le nombre des loups garous. Peut-être réglerait-il la note ? Si j’arrivais à lui glisser quelques mots à ce sujet, et à le laisser ruminer ça jusqu’à ce qu’il croie que c’est une idée à lui. Il organiserait la chose. Si je n’avais pas à payer la nourriture pour les chasseurs et les chiens…

Il se lécha les lèvres, sourit, et se frotta les mains.

— Nous verrons, continue !

— Le Gardien du Verger dit que la récolte de totum devrait être plus importante que jamais. L’année dernière, nous avons cueilli 60 000 balles. Cette année, le Gardien estime qu’il y en aura environ 70 000, à condition que les alouettes de proie ne prolifèrent pas.

— Et quoi encore ? Chaque fois que tu parles, je suis riche au premier souffle, et pauvre au second. Ne reste donc pas ainsi sur ta pipe ! Dis-moi plutôt ce qu’en pense le Trappeur des Alouettes.

Bill haussa les épaules.

— Il dit que leur nombre devrait augmenter d’un tiers au moins.

— Encore des dépenses !

— Pas sûr. Le Roi Aveugle m’a fait remarquer la nuit dernière qu’il peut obtenir de l’aide d’un groupe nomade de ses gens. Cela ne coûterait rien, à part nourriture et vin. Et il partagera la note avec nous.

Bill s’arrêta, se demandant s’il allait donner à Walt les mauvaises nouvelles qui restaient. Son patron ne lui en laissa pas le temps.

— As-tu vérifié les comptes du Gardien du Verger ?

— Non, je n’ai pas pensé que c’était nécessaire. Les Wiyrs ne mentent pas.

Le visage écarlate, Walt rugit :

— Bien sûr que non ! Tant qu’ils sauront que nous les contrôlons…

Kamel s’échauffait tout comme Cage, et il ouvrit la bouche pour répliquer. Mais il haussa les épaules, et se retint.

Walt parla d’un ton plus modéré.

— Bill, tu te laisses marcher dessus. À te fier aux horstels, tu auras des ennuis !

Bill fixa quelque chose au-dessus du crâne clairsemé de Cage, et lança une bouffée pensive.

— Pour l’amour de Dieu, Bill, ne hausse pas les épaules chaque fois que je parle. Tu veux me rendre fou ?

— Que je veuille ou pas…

— Bon. Après tout, je l’ai cherché. Peut-être que je lâche les pédales par moments. Mais je ne suis pas le seul ! L’air même me semble vibrer comme une corde tendue. Changeons de sujet. Pour ce dragon, as-tu une garde de nuit ?

— Les horstels disent que le dragon prendra quelques licornes, et ne reviendra pas avant l’année prochaine. Il ne blessera personne si on ne l’attaque pas. Laissez-le tranquille !

Cage abattit son poing avec violence sur le bureau.

— Alors, je dois rester sur le gras de mes fesses, et regarder ce monstre fuir avec mon troupeau ? Tu vas me faire le plaisir de mettre Job et Al à la confection d'une trappe.

— Et Jack ? dit Bill. Peut-être qu'il l'a tué ?

— Jack est un idiot ! rugit Walt. Je lui ai dit d'attendre jusqu'à ce qu'on ait organisé une chasse. Après la tonte des licornes et les labours de printemps, évidemment. Je ne peux pas, maintenant, disposer d'un homme ou d'un horstel… Mais ce damné crétin, cet imbécile écervelé et romantique que j'ai pour fils, se devait de cavaler après quelque chose qui pourrait l'écraser d'un simple revers de queue. Quoi, ce gros pataud poussé en graine et propre à rien est assez insensé pour attaquer la chose comme un grand. Et se faire décapiter d'un coup de dent ! Il sera le chagrin de sa mère et fera de son père un vieil homme…

Des larmes coulaient le long de ses joues et trempaient sa barbe. Hoquetant, aveuglé, il se leva et s'enfuit du bureau. Kamel resta là, fixant sa pipe, embarrassé. Il se demandait quand il pourrait dire les nouvelles vraiment mauvaises.

Dans la salle de bains, Walt Cage versa dans une cuvette un broc d'eau fraîche tirée du puits et s'aspergea le visage. Les larmes ne coulaient plus, ses épaules se calmaient. Otant sa chemise sans manches, il se lava les bras et le torse avec soin. Le miroir lui renvoyait ses yeux bouffis et injectés de sang, mais il pouvait mettre cela sur le compte du duvet qui flottait dans le hangar de tonte. Bill était un bon garçon qui ne dirait pas qu'il l'avait vu craquer. Cela ne regardait personne, et ne ferait aucun bien à sa famille, qui aurait alors moins de respect pour lui. Ils étaient déjà assez difficiles à manier ! Un homme ne pleure jamais. Les larmes, c'est bon pour les femmes…

Il peigna sa barbe et bénit Dieu de n'avoir pas succombé à la nouvelle vague de se couper les favoris. Au moins il ne

ressemblait pas à une femme ou à un satyre imberbe. C’était une mode qui indiquait l’influence insidieuse des horstels.

Comme il endossait une veste de flanelle propre, sans manches et largement échancrée de façon à mettre en valeur sa poitrine velue, poivre et sel sur bronze, il entendit le gong du déjeuner. Il ôta ses bottes souillées et enfila des chaussons propres. Alors il pénétra dans la salle à manger et s’arrêta pour un coup d’œil.

Ses enfants, debout derrière leurs chaises, attendaient pour s’asseoir qu’il ait installé leur mère au bout de la table. Rapidement, ses yeux verts s’arrêtèrent sur ses fils, Walt, Alec, Hal, Boris, Jim, et ses filles, Ginny, Betty, Mary et Magdalene. Deux chaises étaient vides.

Kate, prévoyant sa question, dit :

— J’ai envoyé Tony en bas de la route pour voir si Jack arrive.

Walt grommela et installa Kate. Il examina l’éruption de boutons qui s’était déclarée quelques jours plus tôt : ils empiraient. S’ils continuaient à pousser et à rougir sa peau d’habitude laiteuse, il la mènerait à Slashlark voir le Dr Chander. Mais pas avant la fin de la tonte, bien sûr.

Dès qu’il se fut assis lui-même au haut bout de la table, Lunk Croatan, le serviteur, cahota hors de la cuisine. Il déchargea presque le plat fumant de « mouton » de licorne dans le giron de son maître.

Walt renifla et dit :

— On a tasté le vin de totum, hein, Lunk ? Et rôdaillé avec les satyres ?…

— Pourquoi non ? rétorqua Lunk d’une voix rude. Ils se préparent pour un grand cérémonial. Le Roi Aveugle vient d’apprendre que son fils et sa fille reviennent cette nuit des montagnes. Vous savez ce que cela veut dire : des tas de musique, de chansons, de licornes à la broche et de chiens rôtis, de vin, de bière, de contes et de danses… et, conclut-il

malicieusement, pas de tonte. En tout cas pour trois jours. Walt s’arrêta de découper le mouton.

— Ils ne peuvent pas me faire ça ! Ils ont un contrat pour la tonte. Quoi ! un arrêt de trois jours, signifie que nous perdrons la moitié de la laine. Vers la fin de cette semaine, les bêtes vont commencer la mue. Et alors ?…

En se balançant, Lunk répliqua :

— Ne vous faites pas de soucis. Ils appelleront ceux de la forêt pour les aider. Et tout sera fini à temps. Pourquoi piquer une crise ? Nous allons nous donner du bon temps et puis travailler dur pour rattraper.

— La ferme ! gronda Cage.

— Je parlerai si je veux, dit Lunk avec une dignité quelque peu amoindrie par le mouvement pendulaire de son corps. Laissez-moi vous rappeler que je ne suis plus en apprentissage. J’ai payé ma dette et je peux partir quand je voudrai. Qu’est-ce que vous en pensez ?

Il sortit lentement de la pièce. Walt sursauta si fort que sa chaise tomba sur le plancher.

— Où va le monde ? Il n’y a plus de respect pour ceux qui le méritent… Les serviteurs… la jeune génération…

Il cherchait ses mots.

— Plus de barbe… tous ces jeunes hommes rasés de près et qui laissent pousser leurs cheveux… Les femmes à la Cour portent des corsages échancrés exposant leur poitrine comme si elles étaient des sirènes. Même certaines des épouses des fonctionnaires de Slashlark suivent la mode… De mes filles, Dieu merci, aucune n’aurait l’audace et l’indécence de porter ces robes !…

Il regarda d’un air furieux la tablée. Ses filles se coulèrent un regard, cils baissés. Elles ne pourraient jamais mettre ces nouveaux costumes au Bal de l’Armée. Sauf à ajouter beaucoup de lacets sur le profond décolleté. Par bonheur, la couturière ne les avait pas encore apportés à la ferme.

Leur père secoua son couteau et projeta du jus sur la veste neuve de Boris. Il hurlait :

— C’est l’influence des horstels, voilà ! Seigneur, si la race humaine avait du fer pour des fusils, nous nettoierions cette race sans Dieu, sauvage, nue, immorale, indécente, paresseuse, ivrogne, arrogante, faiseuse de contrats ! Regardez l’effet sur Jack. Il s’est toujours montré amical envers eux. Non seulement il sait parler bébé-horstel, mais encore il sait presque le langage des adultes. Il a été induit par leurs murmures démoniaques à laisser tomber le travail à la ferme… Ma ferme !… La ferme de son grand-père, qu’il repose en paix !… Pourquoi pensez-vous qu’il risque sa vie à chasser ce dragon ? Pour avoir la prime pour la tête afin d’aller à Farfrom et étudier avec Roodman, un homme qui a été inculpé pour hérésie et pacte avec le démon… Quoi ! quoi ! même s’il rapporte la tête du dragon, bien que son corps soit probablement déchiqueté et éparpillé dans quelque fourré perdu…

— Walt ! cria Kate tandis que Ginny et Magdalene étouffaient un sanglot.

— Pourquoi ne pas utiliser la prime – s’il la gagne – en guise de douaire pour la main d’Elizabeth Merrimoth ? Unir sa ferme et sa fortune à celle d’Elizabeth ? C’est la plus jolie fille du Comté, et son père en est l’homme le plus riche après Lord How. Qu’il l’épouse donc et élève des enfants pour la grande gloire de l’État, de l’Église et de Dieu !… sans compter la joie que cela me mettrait au cœur.

Lunk Croatan revenait de la cuisine. Il portait une énorme coupe de pudding aux œufs.

Entendant Walt crier cette déclaration, Lunk ferma les yeux, frissonna et dit d’une voix forte :

— Doux Jésus, garde-nous d’un tel orgueil satanique !

Il fit un pas. Son gros orteil nu se prit dans la queue d’une peau d’ours, et il s’abattit. La coupe termina sa course sur la tête clairsemée de Walt. L’épais pudding brûlant dégoulina sur sa face, englua sa barbe, et se répandit sur sa veste propre.

La douleur, la surprise et la fureur firent bondir Walt en hurlant. À ce moment, il y eut un cri sous la fenêtre de la salle à manger, et une seconde plus tard, le petit Tony faisait irruption dans la pièce en criant :

— Jack revient ! Il revient ! Et nous sommes riches ! nous sommes riches.

3

Jack Cage entendit chanter la sirène.

Elle était loin, elle était proche. Elle était l’ombre d’une voix. Elle exigeait que l’on trouve qui l’animait.

Il quitta la route, et disparut dans la verdure épaisse. La masse jaune de Samson le précédait. Une Lyre pincée vibrait parmi les bas-côtés tortueux. Après avoir tourné et retourné par les sentiers étroits bordés d’arbres, il fit halte pour se reconnaître. L’avance de la forêt était cassée par une petite clairière qui était comme une coupe de soleil fondu. Un large bloc de granit, deux fois plus haut qu’un homme, occupait le centre. Le sommet en était sculpté comme un siège.

La sirène était assise là. Elle chantait un chant étrange et ravissant qui s’élevait pendant qu’elle peignait ses longs cheveux d’or rouge, avec la coquille séchée d’un cilié lacustre. À ses pieds, accroupi à la base du rocher, pinçant les cordes de la lyre, il y avait un satyre, un horstel mâle.

Elle regardait à travers une brèche dans la clairière, une avenue qui dévalait la montagne et donnait vue sur une grande partie du pays au nord de Slashlark. Jack voyait la ferme de son père, si loin qu’elle semblait aussi petite que la paume de sa main. Mais il distinguait la fourrure blanche et la corne des licornes brillant au soleil lorsqu’elles penchaient leur tête vers l’herbe ou couraient à travers la prairie.

Une minute, il fut distrait des horstels par le mal du pays. La maison principale rougeoyait sous le soleil que reflétaient

les vitres de cristal encastrées dans les rondins de bois de cuivre. C’était un bâtiment à deux étages, solidement construit, au toit plat afin que les hommes puissent s’y tenir pour résister à un siège. Un puits était creusé au milieu de la cour, et à chacun des quatre coins du toit se dressait une catapulte à bombe.

Non loin, la grange. Au-delà, c’était le damier des champs et des vergers. Dans une prairie, loin au nord de la ferme, s’élevaient douze crocs scintillants d’ivoire blanc, les dents de la terre, les cadmi.

La route qui bordait la ferme pouvait être suivie dans la plupart de ses méandres, jusqu’à ce qu’elle atteigne le siège du Comté de Slashlark. La ville elle-même était cachée par une barrière de collines très boisées.

Il revint à ce qui l’entourait. La sirène se dressait pour lancer son salut final au pays où elle revenait avec son compagnon après trois ans de « cérémonies » dans les montagnes lointaines.

Une éclaircie dans les arbres la silhouettait sur le bleu léger du ciel. Jack retint son souffle, admiratif. C’était un spécimen splendide, résultat merveilleux d’un millier d’années de sélection. Comme tous les Wiyrs, elle ne portait qu’un peigne dans les cheveux. En ce moment, elle en passait les dents à travers la masse rouge-or. Le sein gauche, suivant les mouvements du bras, s’inclinait et plongeait comme le museau de quelque animal happant de l’air, et les yeux de Jack, eux, se nourrissaient de sa beauté.

Un coup de vent souleva une tresse et révéla une oreille très humaine. Mais lorsqu’elle se retourna, elle montra une toison tout à fait inhumaine. Épaisse, quasiment crinière, elle poussait, drue, de la base de son cou, et descendait comme une arête. Depuis le coccyx, elle tombait en cascade… la queue de cheval.

Ses épaules larges n’étaient pas plus velues que celles d’une femme, de même que le reste de son dos, à part la colonne vertébrale. Jack ne la voyait pas de face, mais il

savait que son bas-ventre était touffu. Les poils du pubis du horstel étaient assez longs et épais pour combler le besoin qu'éprouvent les hommes de cacher les organes génitaux. Comme un pagne, ils pendaient jusqu'à mi-cuisse.

Les mâles étaient aussi velus entre le nombril et les cuisses que le satyre mythique d'où venait leur nom. Les femelles, toutefois, avaient les hanches nues, sauf au triangle pubien. C'était un losange pubien, plutôt, car de sa base partait un autre triangle inversé couvrant l'abdomen et aboutissant à un nombril cerclé de poils qui semblait un œil en équilibre au sommet d'une pyramide d'or brillant.

C'était le symbole Wiyr féminin, omicron percé par un delta.

Éperdu d'admiration, Jack attendit jusqu'à ce que la lyre ait cinglé une note finale pendant que le contralto velouté de la sirène jetait sa dernière phrase dans les vertes frondaisons.

Un instant, ce fut le silence. Elle avait le port d'une statue de bronze sommée d'or. Le satyre enveloppait son instrument de ses bras, les yeux fermés, rêveur.

Jack contourna le tronc d'un noyer à épée et frappa dans ses mains. L'explosion fut une irruption gratuite, profane même, dans le silence à demi religieux qui avait suivi la musique. Le couple s'était sans doute abîmé volontairement dans un état quasi mystique.

Ils ne parurent ni saisis ni surpris. Jack, malicieux, avait espéré qu'ils le seraient. Mais de les voir tourner calmement leurs yeux vers lui, la grâce aussi de leur corps suivant les yeux, l'emplit de gêne et de honte légère. Ils n'étaient donc jamais maladroits ou empruntés, fût-ce en apparence ?

— Bonjour, les Wiyrs, dit-il.

Le satyre se dressa, ses doigts coururent sur les cordes de la lyre, imitant la voix anglaise.

— Bonjour, dirent les cordes.

La femelle planta le peigne dans ses cheveux, se dressa comme un plongeur sur le roc et sauta au sol. Ses genoux

pliés amortirent le choc, l’impact fit sauter sa forte poitrine en un mouvement qui troubla Jack. Avant que le tremblement ait cessé, elle était auprès de lui. L’iris bleu-pourpre de ses yeux formait un contraste plaisant avec la sinistre couleur jaune chat de ceux de son frère.

— Comment vas-tu, Jack Cage ? dit-elle en anglais. Tu ne me reconnais pas ?

Jack cligna des yeux et sursauta en la reconnaissant.

— R’li ! Petite R’li ! Mais tu… Saint Dyonis !… que tu as changé ! Grandi…

Elle passa la main dans ses cheveux.

— Naturellement, j’avais quatorze ans quand je suis allée dans les montagnes pour les Rites, il y a trois ans. Et dix-sept ans, cela veut dire que je suis adulte. Est-ce que c’est surprenant ?

— Oui… non… c’est-à-dire… Tu étais bâtie comme un manche à balai… Je veux dire… et à présent…

Automatiques, ses mains décrivaient une courbe.

Elle sourit et dit :

— Tu n’as pas besoin de rougir ainsi, je sais que j’ai un beau corps. Mais j’aime les compliments et tu peux m’en faire aussi souvent que tu voudras. À la condition d’être sincère.

Jack sentit son visage s’enflammer.

— Tu… tu ne comprends pas. Je…

Et il s’engoua, sans force devant la candeur terrible de la horstel.

Elle dut se sentir malheureuse pour lui, car elle essaya de faire dévier la conversation.

— As-tu de quoi fumer sur toi ? demanda R’li. Nous en manquons depuis quelques jours.

— Pour trois, juste assez.

Il prit une boîte dans la poche de sa jaquette. Elle était faite de cuivre coûteux et lui avait été offerte par Bess Merrimoth. Il en tira trois rouleaux de papier brun grossier contenant du tabac. Inconsciemment, parce qu’elle était

une femelle, il offrit le premier à R’li. Sa main avait oublié de jouer à la dureté habituelle aux humains dans leurs rapports avec les horstels.

Mais il n’oublia pas de glisser entre ses propres lèvres un rouleau avant d’en offrir un à son frère. Le satyre dut remarquer le geste de dédain car il sourit d’une façon particulière.

Quand R’li s’inclina pour allumer son rouleau au lucifer que Jack avait gratté pour elle, elle leva les yeux. Il ne put s’empêcher de penser que leur bleu de pourpre était aussi adorable que chez Bess Merrimoth. Il n’avait jamais compris ce que son père voulait dire en affirmant que se plonger dans leurs yeux, c’était plonger dans ceux d’une bête.

Elle aspira profondément la fumée dans ses poumons, toussa et rejeta des nuages par le nez.

— Un poison, dit-elle, mais je l’aime. Le tabac est un des dons que vous autres humains avez amenés de Terre. Je me demande comment nous vivions sans lui.

Se moquait-elle ? Si oui, c’était si subtil qu’il ne pouvait en être sûr.

— C’est à peu près le seul vice que vous nous ayez pris, répondit-il, le seul don que vous ayez accepté. Et ce n’est pas quelque chose d’essentiel.

Elle sourit.

— Oh, pas le seul ! Nous mangeons du chien, tu sais !

Elle regarda Samson. Lui, comme s’il sentait ce dont elle parlait, se rabattit sur son maître. Jack ne put pas ne pas montrer son dégoût.

— Tu n’as pas à t’inquiéter, grand lion, jeta-t-elle à Samson, nous ne faisons pas rôtir ceux de ta race. Seulement ces chiens à frire, gras, stupides…

Elle se retourna vers Jack.

— Quant à ce dont nous parlions, tu ne dois pas croire que vous, les Terriens, êtes venus à nous les mains vides. Nous avons appris de vous bien plus que tu ne penses.

Elle sourit à nouveau. Jack se sentait bête. Comme si les leçons administrées par des êtres humains avaient été négatives. Mrrn, son frère, lui parlait rapidement en langue adulte. Elle répondit, les quelques syllabes nécessaires (Jack supposait que, traduite en anglais, la conversation aurait pris bien plus de temps), puis reprit en langue humaine :

— Il désire demeurer ici et travailler à un nouveau chant auquel il vient de penser. Il le chantera demain pour notre Retour au Foyer. Je t'accompagnerai jusque chez mon oncle, si cela ne te dérange pas.

Il haussa les épaules.

— Pourquoi ?

— Je peux trouver une demi-douzaine de raisons. D'abord et surtout, un inhumain pourrait nous voir et t'épingler pour avoir fraternisé avec une sirène.

— Marcher sur une route publique avec un de vous ne constitue pas légalement un délit de fraternisation !

Ils descendirent en silence par le corridor feuillu jusqu'à la route. Samson les précédait de peu. Derrière eux, les notes dévalaient de la lyre en une cohorte furieuse. Autant le chant de sa sœur avait été doux, heureux et nuancé, et teinté d'une légèreté malicieuse, autant le jeu de Mrrn était dionysiaque, frénétique.

Jack aurait aimé rester pour l'entendre. Bien qu'il ne l'eût jamais admis, évidemment, il pensait de la musique horstel qu'elle était merveilleuse. Aucune excuse raisonnable ne lui venant à l'esprit pour s'attarder, il continua de descendre par le sentier forestier. Quand ils atteignirent la route et s'y engagèrent, les notes s'atténuèrent, les arbres en surplomb et le feuillage épais les étouffèrent.

La route suivait le flanc adouci de la montagne, une route large de cinquante pieds, vieille de mille ans au moins. Elle était formée d'une matière grise très épaisse, que l'on avait dû couler et puis durcir, car elle ne se présentait pas sous la forme de dalles mais en une bande continue. Ressemblant à de la pierre, elle avait pourtant une consistance légèrement

caoutchouteuse et donnait l’illusion de céder un peu sous le poids. Bien que le soleil fût brûlant, la route était fraîche sous le pied nu. De quelque manière, la chaleur traversait la couche supérieure pour être emmagasinée en dessous, car durant l’hiver, le processus était inverse. Alors la surface irradiait de la chaleur en suffisance pour préserver le pied non chaussé du gel, même par le temps le plus rigoureux. La neige et la glace fondaient et s’écoulaient du chemin à peine convexe.

Il y en avait ainsi des milliers qui recouvraient d’une toile d’araignée le continent d’Avalon, un réseau de communications tout prêt qui avait aidé la race humaine à se répandre si rapidement à travers le pays.

Il gardait depuis si longtemps le silence que R’li, cherchant sans doute un hameçon auquel suspendre la conversation, demanda à voir son cimeterre. Surpris, il le dégaina et le lui tendit. Le tenant par la garde d’une main, elle en caressa le fil aigu des doigts.

— Du fer ! dit-elle. C’est un mot terrible pour une chose terrible. Je me demande quel genre de monde nous aurions s’il nous en restait beaucoup… Pas tellement bon, je pense.

Jack la regardait manier le métal. Un des contes qu’on lui avait faits dans son enfance au sujet des horstels se révélait faux : ils pouvaient toucher le fer. Leurs doigts ne se flétrissaient pas, leurs bras n’étaient pas paralysés et ils ne hurlaient pas de douleur.

Elle désigna l’inscription sur la garde.

— Cela signifie quoi ?

— Je ne sais pas bien. On dit que c’est de l’arbe, une des langues de la Terre.

Il lui reprit l’arme et retourna la poignée puis lui montra deux inscriptions sur l’autre face :

— « A.1 H.O. »… An 1 de l’Homme Ose. L’année où nous vînmes, gravée par Ananias Ose lui-même, dit-on. Cette épée fut donnée par Kamel le Turc à Ose Ier, un de ses

gendres, parce que le Turc n’avait pas de fils à qui la remettre.

— Est-il vrai, dit-elle, que ton cimeterre est si tranchant qu’il couperait au vol un cheveu en deux ?

— Je ne sais pas, je n’ai jamais essayé.

Elle arracha un de ses longs cheveux et le laissa planer.

Fffffchchch !

Deux fils d’or rouge tombèrent au sol.

— Tu sais, dit-elle, tu aurais donné à réfléchir au dragon, après tout !

Il laissa pendre sa mâchoire en écarquillant les yeux pendant qu’elle écrasait le mégot rougeoyant de son rouleau avec son talon calleux.

— Comment… comment sais-tu que je pistais un dragon ?

— Elle me l’a dit.

— Le dragon… te l’a… il te l’a *dit ?*

— Oui. Tu l’as manquée de peu. Elle était avec nous depuis quelque temps, mais est partie cinq minutes avant que tu ne te montres. Elle était lasse de courir. Elle est enceinte, elle a faim et elle est épuisée. Je lui ai conseillé de gravir la montagne jusqu’au roc, où tu ne pourrais plus déceler ses traces.

— Eh bien ! N’est-ce pas gentil ! dit-il d’une voix tremblante. Et, voyons, comment diable savais-tu qu’elle savait que je savais… je veux dire… elle savait que j’arrivais et elle allait… je veux dire : comment savais-tu où elle allait ? Je suppose que tu lui parlais en langue dragon, conclut-il, sarcastique.

— Précisément.

— Quoi ?

Il la regarda dans les yeux pour voir si elle se moquait de lui. Avec les Wiyrs, on ne savait jamais.

En effet, ce qu’il vit, ce furent deux froides énigmes d’un bleu de pourpre. Il y eut ainsi un échange rapide, muet mais intelligible. R’li avança la main pour la poser sur son bras, et

s’arrêta à mi-chemin comme si elle se rappelait brusquement que les êtres humains ne tenaient pas à être touchés par sa race. Samson la mit en garde par un grognement et se ramassa devant elle, son poil jaune hérissé.

Ils continuèrent leur marche, elle bavardait gaiement comme s’il ne s’était rien passé. Le fait qu’elle parlât bébé-horstel augmentait sa gêne. Un adulte ne se servait de cette langue que pour montrer colère ou mépris, ou alors pour parler d’amour. Il n’était pas concevable qu’elle soit amoureuse de lui.

Elle parlait de son bonheur de revenir à la maison, de revoir ses amis et ses parents, d’errer dans les champs et les forêts bien-aimés du Comté de Slashlark. Elle souriait souvent. Ses yeux brillaient d’une émotion intense. Ses mains voltigeaient comme si elle balayait chaque mot du chemin pour faire place au suivant. Ses lèvres rouges se modelaient pour laisser couler un discours liquide.

Une chose étrange et inattendue lui arriva comme il regardait cette bouche mobile. Sa colère se mua en désir. Il aurait aimé l’écraser contre lui, crocher dans la cataracte d’or rouge de son dos et enfouir cette bouche sous la sienne. Ce fut une pensée rapide et sournoise, elle dévala dans le torrent de son sang, gronda dans sa tête, et le submergea presque.

Il détourna la tête pour qu’elle ne voie pas son visage. Sa poitrine se gonfla au point qu’il crut qu’elle allait exploser, moitié douleur, moitié excitation. Quoi qu’il y eût d’enfermé là, il fallait que cela sorte, et vite !

Mais il ne pouvait pas se le permettre.

S’il avait éprouvé cette sensation devant l’une des filles qu’il avait courtisées près de Slashlark – et il y en avait eu plusieurs – il aurait agi au moment où il pensait. R’li, toutefois, était en même temps obstacle et attirance. C’était une sirène, une femelle à qui les hommes refusaient le nom de femme. Inhumaine, dangereuse, censée avoir tous les

attributs des charmeuses légendaires de la Méditerranée et du Rhin mythiques, on ne pouvait l'approcher qu'au péril de la vie et de l'âme. L'État et l'Église, dans leur grande sagesse, défendaient à l'homme de toucher une sirène.

Mais l'État, l'Église étaient des abstractions qu'estompait l'éloignement.

R'li était toute proche avec sa peau d'un brun doré, le bleu de pourpre de ses yeux, sa bouche écarlate, ses cheveux étincelants, et ses courbes attirantes. Elle était grâce et grandeur, rire et souplesse, éclair et ombre. Elle était l'appel et le refus, je te connais et tu m'ignores.

Elle s'insinua dans son silence.

— À quoi donc penses-tu ?

— À rien !

— Merveilleux ! Comment fais-tu pour te concentrer si sauvagement sur rien ?

La plaisanterie l'aida à retrouver son équilibre. Sa poitrine s'apaisa, et il put regarder R'li en face. Elle n'était plus la plus désirable créature au monde. Elle n'était que… qu'une femelle, dont il se trouvait qu'elle incarnait… incarnait était le mot juste… incarnait ce dont rêve un homme quand il rêve de… pas la peine d'avoir peur des mots… d'un corps.

Mais il avait été bien près de… non. Jamais. Il n'y penserait plus. Il n'aurait pas dû y penser. Comment avait-il pu s'y laisser prendre ? Quelques secondes avant que ne flambe ce feu noir et douloureux, de colère il avait été sur le point de frapper. Puis le feu sur la colère s'était métamorphosé en désir. Qu'était-il arrivé ? Lui avait-elle jeté un sort ? Cela le fit rire, mais il ne dit pas pourquoi lorsqu'elle lui demanda ce qui était si drôle. S'il essayait de rendre responsable de ses sensations la magie des sirènes, il ne serait pas honnête envers lui-même. La sorcellerie le laissait sceptique bien que, naturellement, il ne le reconnût pas. Non. Elle ne lui avait pas jeté un sort. À moins qu'il ne s'agisse, en fait de sorcellerie, de celle que n'importe quelle femme bien roulée pratiquait sans avoir affaire au diable.

Donne son nom à la chose et laisse-la mourir. On l’appelait la Luxure, ce n’était pas autre chose.

Rapide, il se signa, et jura en silence qu’il parlerait de sa tentation au Père Tappan à la prochaine confession. Il ajouta pour lui-même qu’il était un beau menteur, et qu’il ne dirait jamais un mot de cela à quiconque. Il en avait bien trop honte.

Aussitôt qu’il serait de retour, et prêt à régler les choses avec son père, il irait en ville voir Bess Merrimoth. Il oublierait R’li quand il serait avec une jolie fille mince et humaine… c’est-à-dire si, après de telles pensées, son contact ne risquait pas de la souiller… Non ! c’était insensé, il ne devait pas penser ainsi. Il détestait ceux qui allaient dans la vie pleins d’une culpabilité qu’ils s’imposaient et n’admettant de Dieu ni de quiconque le pardon. C’était s’apitoyer sur soi-même et, en conséquence, un moyen d’attirer l’attention.

Il fallait sortir de cette spirale introspective et il fit un effort pour parler de nouveau à R’li. Il l’avait sentie évasive au sujet du dragon, aussi lui posa-t-il quelques questions. Elle répondit :

— Ce n’est pas bien difficile. Tu nous dois vraiment la vie, tu sais ! La dragonne m’a conté que tu l’avais pistée dans le but de la tuer. Plusieurs fois, elle aurait pu, en un mouvement tournant, t’attaquer par-derrière. Mais elle ne l’a pas fait. Le contrat qui l’unit à nous déclare que c’est seulement en cas de légitime défense et en dernier ressort qu’elle peut…

— Un contrat ? grogna Jack.

— Oui. Peut-être as-tu remarqué un plan dans ce qu’on appelle ses maraudes sur les domaines des environs de Slashlark ? Une licorne de celui de Lord How telle semaine. La semaine d’après, une de la ferme de Chuckswilly. La suivante, une de chez O’Reilly. Sept jours plus tard une bête du troupeau du monastère Philippien. Et puis, une prise chez ton père… Après quoi, le cycle reprend avec Lord How, et

ainsi de suite pour finir par l'étalon enlevé il y a une nuit au parc de ton père. En plus de ce plan d'action, voici d'autres termes du contrat : Ne pas prendre de licornes laitières ou de labour. Pas de juments grosses, seules celles destinées à la boucherie. Les chiens et les humains, à éviter si possible. Pas plus de quatre licornes par an sur chaque ferme. Un seul dragon pour un territoire donné. Le contrat, renouvelable d'année en année, est sujet à révision si les circonstances le demandent.

— Attends ! une minute… Tu as dit que les horstels (le mot claqua comme s'il l'avait craché) pouvaient disposer de ce qui nous appartient comme si c'était à eux ?

Elle abaissa le regard. Il vit, alors seulement, que sa main reposait sur le bras de R'li. La peau en était si douce qu'elle semblait fluide, plus douce même – il ne put se défendre de cette pensée perfide – que celle de Bess.

Les yeux de R'li passèrent de la main qui se retirait au visage rougissant de Jack, et elle dit froidement :

— Tu oublies que, d'après le contrat que ton grand-père a passé avec mes gens, quand ils se sont mis d'accord pour cogérer le territoire de la ferme, vous, les hommes, deviez nous donner quatre licornes par an. Ceci ne s'est pas produit, en fait, pour les dix dernières années, parce que nous, les horstels, avions assez à manger grâce à nos propres troupeaux. Nous n'avons pas exigé nos droits *parce que nous ne sommes pas cupides.*

Elle fit une pause et ajouta :

— Pas plus que nous n'avons dit quoi que ce soit au Collecteur de Taxes au sujet du fait indéfendable que ton père a réclamé une exemption pour ces quatre licornes, alors même qu'il les conservait pour lui.

Jack n'éprouvait pas une gêne suffisante pour ne pas remarquer son attachement au « nous » que les grammairiens humains appelaient le Pronom De La Vanité Ambiguë.

Jack pensait qu’il y avait une faille dans l’explication que R’li donnait des raids du dragon. S’il y avait eu contrat, pourquoi ne prenaient-ils pas ces quatre licornes pour les donner eux-mêmes au monstre ? Pourquoi ce conte à dormir debout d’une bête à qui l’on doit permettre ces dangereuses razzias nocturnes ? L’histoire était insensée.

Les horstels, il est vrai, mentaient rarement. Mais ils le faisaient de temps en temps. Leurs adultes employaient le bébé-horstel lorsqu’ils inventaient des contes. *Elle* l’avait employé avec lui.

Cela ne voulait pas forcément dire qu’elle mentait, car c’est elle qui le lui avait appris quand, enfants, ils jouaient ensemble à la ferme. Il était trop naturel qu’elle continue à s’en servir.

Egstaw, le Guetteur du Pont, se tenait sur la route, près de la haute tour ronde de pierre incrustée de quartz qui était sa maison. Il était en train de peindre une grande toile inclinée sur un chevalet.

Sa femme, Wigtwa, était accroupie à trente yards environ du ruisseau. Elle dépouillait de ses écailles un squameux bipède d’à peu près deux pieds de long, qu’elle venait juste d’attraper dans l’eau. Non loin, trois jeunes jouaient dans le courant. Ana, cinq ans, ne se différenciait pas d’un enfant humain de son âge, si ce n’est qu’un examen très soigné aurait décelé les débuts d’un duvet courant le long de son dos depuis la nuque.

Krain, un garçon de dix ans, avait l’épine dorsale d’un or brillant lorsqu’il se présentait au soleil sous un certain angle.

Lida, treize ans juste, illustrait le pénultième stade de la pilosité horstel. Rouge-orange, longue d’un pouce, une arête divisait son dos et continuait à pendre d’un pied au-delà de son coccyx. Son pubis montrait les prémices du losange et du disque. Assombris par l’eau, et si l’on y ajoutait le discret gonflement de la poitrine, ses poils suggéraient la gloire proche de la sirène.

R’li lança un cri de ravissement en voyant sa tante, son oncle et ses cousins, et courut à eux. Egstaw, posant sa palette et sa brosse, trotta vers elle. Wigtwa lâcha squameux et couteau et s’élança en direction du pont. Derrière elle, les enfants, hurlant de joie, pataugeaient par le ruisseau.

Tous prirent R’li dans leurs bras et l’embrassèrent plusieurs fois, riant, criant et s’étreignant les uns les autres. Au milieu de tout cela, elle commença à parler et à jouer des mains follement, comme si elle essayait de taire tenir en quelques minutes son expérience des trois dernières années.

Jack demeura en arrière jusqu’à ce que l’oncle de R’li vienne à lui et demande en anglais s’il désirait du pain frais et une chope de vin ou de bière. Plus tard, ils auraient du squameux à la broche.

Jack répondit qu’il n’avait pas le temps d’attendre le repas. Il prendrait pourtant un peu de vin et du pain.

— Vous ne manquerez pas de compagnie humaine non plus, dit Egstaw, nous avons un autre hôte.

Il désigna un homme qui sortait de la tour. Jack fut surpris. Les étrangers, dans ce comté frontière, étaient toujours considérés avec curiosité ou suspicion, ou les deux. Surtout s’ils étaient cordiaux envers les natifs pour pénétrer dans leurs habitations.

— Jack Cage, dit Egstaw, je vous présente Manto Chuckswilly.

Pendant qu’ils se serraient la main, Jack demanda :

— Êtes-vous un parent d’Al Chuckswilly ? Sa ferme touche à la nôtre.

— Tous les Humains sont frères, dit l’étranger gravement. Toutefois nous pourrions, lui et moi, remonter jusqu’à un ancêtre commun, le Circassien originel dont le nom était, je crois, Djugashvili. De même que je peux trouver trace de mon prénom dans Manto, un des Indiens Croatans qui vinrent avec ceux de Roanoke. Et vous ?

Jack jura en lui-même et résolut de ne pas faire traîner la conversation avec ce gars-là plus longtemps que nécessaire. C’était évidemment un de ceux qui transportent dans leur tête la totalité de leur arbre généalogique, et qui occupent leur temps et leur fierté à sauter de branche en branche, inspectant chaque rameau et chaque feuille, et même les réseaux et les nervures de ces feuilles. Pour Jack, c’était connaissance futile. Tous les Humains pouvaient se réclamer de chacun des kidnappés originels.

Chuckswilly, trente ans environ, était très foncé de peau, rasé de près. Il avait une longue mâchoire, des lèvres épaisses, et un grand nez busqué. Ses habits étaient coûteux : un feutre blanc à large bord et haut de forme, une veste de loup-garou bleu nuit, une large ceinture cloutée de cuivre à laquelle pendaient un couteau en bois de cuivre et une rapière. Son kilt était de lin blanc finement rayé d’écarlate. On portait depuis longtemps le kilt à la capitale, mais la mode n’en était pas encore arrivée dans les districts ruraux. De longues bottes de veau complétaient son habillement.

Jack demanda à voir la rapière. Chuckswilly la fit surgir en sifflant de son fourreau et la jeta en l’air, à charge pour Jack de l’attraper. Délicatement, Jack la saisit par la garde. Que l’étranger essaie de le prendre en défaut et de le ridiculiser lui déplut. Ce sont des airs de grandes villes, pensa-t-il, et il haussa les épaules.

Le haussement n’échappa pas aux yeux noirs pénétrants, car la moue de Chuckswilly dévoila des dents blanches aussi inhumaines que celles d’une sirène.

Jack prit la pose qui lui avait, été enseignée à l’Académie d’Escrime de Slashlark, salua l’étranger, et se fendit contre l’ennemi imaginaire. Il s’escrima dans le vide un moment, essayant la lame jusqu’à l’avoir bien en main. Puis il remit la rapière.

— Merveilleusement flexible, commenta-t-il, faite avec ce nouveau verre souple, n’est-ce pas ? J’aimerais bien en avoir

une. Je n’en avais jamais vu dans les environs. Mais j’ai entendu dire que la garnison de Slashlark allait être équipée avec les toutes dernières inventions. Des casques, des cuirasses, des jambières et des boucliers de verre ! Les épées et les pointes de flèches aussi ! Et j’ai entendu dire qu’ils avaient trouvé un verre capable de résister à une charge de poudre. Cela nous mène tout droit aux armes à feu. Mais j’ai cru comprendre que les canons ne pouvaient être utilisés qu’une douzaine de fois environ avant d’être bons à jeter.

Il s’arrêta net à un imperceptible signe de tête de l’étranger en direction du Guetteur qui s’approchait.

— Des rumeurs, dit Chuckswilly, mais moins les horstels en sauront, mieux cela ira.

— Oh ! je vois, marmonna Jack.

Il lui semblait avoir divulgué un secret d’État.

— Vous disiez ?…

— Je l’expliquais à Egstaw, dit le Noir doucement, je suis un de ces illuminés qui cherchent le Saint-Graal, l’Inaccessible, l’Introuvable, en d’autres termes, je suis un prospecteur, un Flaireur de Fer. La Reine me paie pour quêter ce fabuleux métal. Jusqu’à présent, je n’ai même pas vu une rognure de fer par ici, pas plus qu’ailleurs.

Il releva la tête, et sourit à Jack. Des pattes-d’oie rayonnaient de ses yeux.

— À propos, si vous aviez l’intention de me dénoncer pour avoir pénétré dans une habitation horstel, ménagez votre salive. En tant que minéralogiste du Gouvernement, j’en ai légalement le droit, étant entendu, naturellement, que le Wiyr en question m’y invite.

— Je n’ai jamais pensé à une telle chose, dit Jack en rougissant.

— Eh bien ! vous auriez dû, c’est votre devoir.

Cage faillit se retourner et s’éloigner. Quel homme déplaisant ! Mais le désir de sauver la face et d’impressionner l’étranger le retint. En guise de réplique, il

dégaina son cimeterre et l’éleva pour que le soleil s’y reflète.

— Et des comme ça, vous en avez vu, des comme ça ?

L’attitude de Chuckswilly était teintée d’envie et d’un certain respect.

— Du fer ! Laissez-moi le toucher, le tenir !

Jack le lança en l’air. Le Noir l’attrapa adroitement par la poignée. Jack fut désappointé, car il avait espéré que Chuckswilly manquerait son coup, et le saisirait par la lame en se coupant la main. Quelle espièglerie stupide ! Singer les citadins, il était bien au-dessus de cela !

Chuckswilly fendit l’air autour de lui.

— Mais c’est que cela vous décapiterait ! Taille ! Taille ! Que ne feraient pas les Hommes de la Reine s’ils avaient des armes pareilles !

— Oui, que ne feraient-ils pas ? dit Egstaw sèchement.

Il suivit des yeux le retour du cimeterre dans les mains de Jack et poursuivit :

— À vrai dire, je ne m’attends pas que la découverte d’une mine de fer amène plus de bonheur. Toutefois, si j’ai bien compris, le traité général fait avec le Gouvernement dyonisan dit que tout humain qualifié peut chercher des minéraux partout, pourvu qu’il ait le consentement du Wiyr local. En ce qui me concerne, vous pouvez aller voir dans les monts Thrruk… Mais les loups garous y sont nombreux, et les dragons ont par contrat la permission d’attaquer tout humain qui s’y trouve. Et qui plus est, si un Wiyr qui vous rencontre a envie de vous tuer, il peut le faire sans craindre de représailles de sa propre espèce. Le Thrruk, en un sens, est sacré pour nous ! En d’autres mots, personne ne vous empêchera d’aller dans la montagne, mais personne non plus ne vous aidera. Vous comprenez ?

— Oui. Mais en ce qui concerne mes compagnons ? Combien un groupe peut-il comporter d’hommes ?

— Pas plus de cinq. Un de plus et le traité est automatiquement cassé. Je devrais peut-être vous dire que,

plusieurs fois dans le passé, des bandes nombreuses ont gravi illégalement le Thrruk. Aucune n’a jamais été revue.

— Je sais. Et vous ne pouvez pas me dire si l’un d’entre vous a jamais trouvé du fer là-haut ?

— Ce n’est pas que je ne puisse, mais je ne le ferai pas.

Egstaw sourit comme s’il savait à quel point Chuckswilly était exaspéré par ces mystères.

— Merci, ô Guetteur du Pont.

— Vous êtes le Bienvenu, ô Détecteur d’Ennuis.

Chuckswilly se renfrogna. Se rapprochant de Cage, il murmura :

— Ces horstels !… Mais un jour viendra…

Jack l’ignora pour regarder R’li qui sortait de la tour. Elle tenait un pain de savon vert, fait de graisse de totum, et une brassée d’herbes fraîchement coupées. Il ne pouvait quitter des yeux son déhanchement et le balancement de sa queue de cheval, qui allait de droite à gauche comme un pendule sensuel à un rythme opposé à celui de ses hanches. Il aurait aimé la regarder se baigner dans le ruisseau, mais il remarqua les yeux rétrécis de l’étranger, fixés sur lui.

— Craignez la sirène sans âme comme une abomination. Ne couchez pas avec elle, car elle est une bête des champs et vous savez ce qu’il est ordonné de faire à l’homme surpris avec elle.

Jack répondit à la question sous-entendue de Chuckswilly :

— Un chien peut bien regarder un évêque.

— La curiosité tuera le chien.

— À nez pointu, cervelle aiguë. Chacun son métier, les licornes seront bien gardées.

Tout en rétorquant cela, Jack se demandait jusqu’à quel point de sottise il pouvait aller. Vendre des proverbes n’a jamais rien rapporté. Il s’éloigna pour examiner la peinture d’Egstaw.

Le Guetteur le suivit et lui expliqua les choses en bébé-horstel.

— Ceci est un Arra montrant notre planète au premier Terrien. Il lui explique que là est sa chance d'en finir avec toutes les maladies, la pauvreté, l'oppression, l'ignorance et les guerres qui ont écorché là face de sa Terre. Le prix qu'il aura à payer est qu'il devra coopérer avec les êtres qui vivent là. S'il peut apprendre quelque chose des horstels et les enseigner, alors il aura prouvé qu'il est digne de se développer dans un contexte plus grand… C'est une expérience plus ou moins contrôlée, voyez-vous. Notez le poing gauche un peu menaçant. Cela symbolise ce qui pourrait arriver à l'homme, aussi bien ici que sur la Terre, s'il ne s'est pas amendé lorsque les Arras reviendront. L'homme a environ 400 ans pour fonder une société ayant pour base la coopération. Pas de haine à la coupe-gorge, pas d'agression et de préjugés… L'homme n'aura pas sur Ose des armes supérieures pour massacrer les natifs arriérés, comme il le fait sur Terre. Ici, presque tout le fer, ainsi que les autres éléments lourds, ont disparu un millénaire avant l'arrivée de l'homme… La société ravagée avait utilisé l'acier, le feu et les explosifs sur une échelle inconcevable. Les Wiyrs voyageaient sur des machines volantes, parlaient à des milliers de miles, et faisaient bien des choses que vous, Osiens, considérez comme sorcellerie. Mais cette société a explosé. Une poignée de gens seulement furent sauvés, et, par chance, les plus intelligents. La plupart des plantes, des insectes, des reptiles et des autres animaux furent annihilés par des armes dont nous ignorons aujourd'hui la nature… Mais les Wiyrs créèrent – et non pas reconstruisirent – un nouveau type de société et un nouveau type d'être sensible. Les survivants décidèrent qu'ils avaient frôlé de près l'extermination parce qu'ils ne savaient pas *ce* qu'ils étaient ni comment ils fonctionnaient. C'est pourquoi ils résolurent de chercher cela d'abord, et après seulement, si nécessaire, de bâtir une société technologique. D'abord,

pour survivre et progresser, ils se connaîtraient eux-mêmes, *nood stawn,* comme nous disons. Plus tard, dévoiler la nature… Ils réussirent. Des décombres, ils formèrent un monde libéré de la maladie, de la pauvreté, de la haine et de la guerre… un monde qui évolua d'un pas aussi égal qu'on pouvait s'y attendre de la part d'individus ayant pris en main leur propre destin. Ceci, jusqu'à ce que les Terriens arrivent.

Jack ignora la remarque. Quand vérité et politesse luttaient sur la langue d'un horstel, la vérité gagnait presque toujours.

Il regarda de près la peinture. Il en avait peu vu, car les pigments étaient devenus rares sur cette planète pauvre en fer. Il reconnut pourtant très bien l'Arra. La créature avait été bien décrite à l'école, et il avait vu des copies au fusain du portrait original d'un Arra fait par le premier Cage, de mémoire, peu après que les Terriens eurent été déposés sur ce monde. L'Arra ressemblait à un croisement entre l'homme et l'ours à queue, un ursucentaure, comme l'avait appelé le père Jean.

— Vous remarquerez, dit Egstaw, qu'en dépit de la bénignité de son large visage, il paraît menaçant, aussi, peut-être pervers. J'ai essayé de peindre l'Arra comme un symbole de l'univers… Cette créature gigantesque et non humaine représente aussi bien le physique, qui convient mieux à l'homme s'il n'est ni vicieux ni arrogant, que ce qui transcende le côté matériel des choses. Beaucoup d'entre nous ne doutent pas qu'il y ait de telles puissances – les appellerai-je surnaturelles ? – bien que nous utilisions le terme « puissance » dans un sens différent de celui des descendants d'Ose. Quelques-unes sont fortes mais bienveillantes, elles sont capables d'user de moyens terrifiants et que l'on croirait dirigés contre les hommes, alors qu'elles les emploient dans le but de les enseigner. Si l'homme ne veut pas apprendre, tant pis pour lui… Ne vous méprenez pas, les Arras ne sont pas des êtres surnaturels.

Ils sont chair et sang comme vous et moi. Je ne crois pas non plus qu'ils travaillent sous les ordres directs de supposées Puissances de l'Ombre. L'Arra représente à la fois la réalité que nous connaissons, et la réalité qui est derrière. Vous voyez ?

Jack voyait, mais il n'aimait pas l'idée, pourtant évidente, que l'homme était un enfant, ayant encore à apprendre la leçon de la vie, et que les Wiyrs devaient être leurs maîtres.

Chuckswilly ricana et s'éloigna. Egstaw sourit. Cage remercia le Guetteur pour son explication autant que pour le pain et le vin. Il dit qu'il devait reprendre son chemin, bien qu'il eût vraiment aimé rester pour le squameux. Ce n'était pas que politesse s'il montrait de la répugnance à partir. Chaque pas vers sa maison rapprochait le moment de rendre des comptes à son père pour avoir abandonné la tonte, et être allé chasser avec le cimeterre inestimable.

Chuckswilly était parti devant, et il voulait le rattraper. La compagnie de l'étranger serait préférable à la solitude. De plus, il désirait lui demander s'il comptait prendre quelqu'un avec lui lors de sa prospection sur le Thrruk. Il était curieux de ce qu'on pourrait trouver là-haut.

R'li l'appela. Il se retourna pour la voir qui marchait vers lui, séchant sa peau mouillée avec de l'herbe tendre.

— Je vais faire un bout de chemin avec toi.

Un fort hennissement fit sursauter Jack. Derrière le haut mur de pierre, à l'autre bout du pont, se cabraient deux licornes attelées à une charrette à trois roues. Chuckswilly tenait les rênes. Quand il vit les deux piétons, il retint ses bêtes. À leur habitude, elles ne voulurent pas obéir calmement au conducteur, mais persistèrent à se cabrer, à plonger et à siffler, rebelles. Enfin, le fouet cinglant leurs flancs les obligea à rester immobiles. Mais leurs longs yeux obliques flambaient comme si elles étaient prêtes à s'emporter au moindre signe de faiblesse de leur conducteur.

Chuckswilly jurait, hurlant :

— Saint Dyonis me garde ! Que nous soyons obligés d'endurer de tels paquets de nerfs et de stupidité ! Comme je regrette que nous n'ayons pas emmené avec nous le cheval légendaire, quand nous vînmes ici. C'était, dit-on, un animal splendide !

— Si jamais chose pareille a existé ! acheva Jack. Puis-je monter ?

— Et moi ? ajouta R'li.

— Montez ! Montez ! c'est-à-dire, si vous n'avez pas peur de vous casser le cou. Ces choses sont capables de prendre à travers un pré ou un bois.

— Je sais, dit Jack. Les conduire est déjà mauvais, mais vous devriez essayer la charrue avec elles.

— Je l'ai fait. Autant atteler un dragon. Ils sont beaucoup plus forts et infiniment plus coopératifs.

— Quoi ?…

— Simple plaisanterie, Cage.

Chuckswilly secoua le pouce en direction de Samson.

— Il vaudrait mieux qu'il reste derrière. Autrement, il *est sûr* que mon attelage s'affolera.

Jack le regarda d'un air interrogateur. Il ne semblait pas être le genre de personne à faire une plaisanterie sur les dragons, ou sur quoi que ce soit.

Le Noir lança : « Hue ! » et cingla les dos laineux. L'équipage capricieux persistait maintenant à trotter. Le conducteur haussa les épaules et laissa les bêtes choisir leur propre allure. Les sabots fendus, sans fers, résonnèrent sur le revêtement gris-noir de la route.

Le Flaireur de Fer commença à poser des questions sur les ambitions de Jack. Il répondit brièvement qu'il avait terminé ses études à l'école du Monastère l'hiver dernier et que, depuis, il aidait son père.

— À quand le service militaire ?

— Mon père a payé le prix pour m'en préserver. Nous ne pouvions concevoir que je perde mon temps à cela. Ce serait tout différent s'il y avait une guerre en vue.

— Te prépares-tu toujours, demanda R’li, à aller au collège à la capitale ?

Cela le surprit. Il ne l’avait pas vue depuis trois ans et il ne se rappelait pas lui avoir dit quoi que ce soit à ce sujet avant qu’elle ne s’en aille. C’était toutefois possible et les horstels ont bonne mémoire.

Ou si elle en avait entendu parler pendant qu’elle était là-haut dans les montagnes ? Le réseau horstel s’étendait loin.

— Non, pas maintenant. Je veux étudier, mais pas à Saint-Dyonis. Je me suis beaucoup intéressé aux recherches mentales. Frère Joe, mon professeur de sciences, a été le premier à m’encourager. Il m’a dit cependant que le meilleur endroit où aller n’était pas l’école des prêtres de la capitale mais Farfrom.

— Pourquoi à l’étranger ? coupa Chuckswilly d’une voix forte. Qu’est-ce qui ne vous plaît pas dans votre propre pays, avec vos propres maîtres ?

— Je désire le meilleur, répondit Jack rudement. Il était certain maintenant de ne pas aimer ce Noir.

— Après tout, c’est un prêtre qui m’a parlé de Roodman. Il est censé en savoir plus que n’importe qui sur l’esprit humain.

— Roodman ? J’ai entendu parler de lui. N’est-il pas inculpé d’hérésie ?

— Il l’a été, dit R’li, mais on l’a déclaré non coupable.

Jack haussa les sourcils. Leur réseau, encore…

— J’ai entendu dire qu’on l’avait libéré parce que ses accusateurs avaient disparu en des circonstances mystérieuses. On a parlé de magie noire, de démons enlevant qui voulaient brûler ce sorcier.

— Quelqu’un a-t-il jamais vu un démon ? demanda R’li.

— Il est de l’essence des démons qu’ils ne soient à pas vus, dit Chuckswilly. Qu’en pensez-vous, Cage ?

Mal à l’aise, Jack se demandait si l’homme n’était pas un agent provocateur. Il dit prudemment :

— Je n’en ai jamais vu mais j’ajouterai que je n’ai pas peur d’être seul sur la route la nuit. Loups garous et ours à queue sont les seuls dont je m’inquiète… Et les fous aussi, ajouta-t-il en pensant à Ed Wang, mais pas les démons.

Chuckswilly renâcla comme une licorne.

— Je vais vous donner un conseil, mon petit monsieur. Que personne ne vous entende jamais parler ainsi. Vous pouvez encore vous en tirer dans ce territoire frontière. Mais une opinion comme celle-ci équivaudrait à de la poudre dans les parties les plus anciennes de Dyonisa. Il y a deux millions d’oreilles pour entendre et un million de langues pour colporter vos paroles aux Bourreaux Gris.

— Arrêtez cette charrette ! cria Jack qui lança à l’attelage : « Ho ! »

Il s’immobilisa. Jack sauta et fit le tour du véhicule vers le siège du conducteur.

— Descendez, Chuckswilly ! Je ne permets à personne de me parler sur ce ton ! Si vous voulez mettre votre grain de sel par ici, il faudra le soutenir avec votre bras !

Chuckswilly se mit à rire, ses dents blanches éclatant sur sa peau basanée.

— Révérence parler, jeune homme, je dois admettre que je m’exprime un peu librement. Mais je maintiens ce que j’ai dit au sujet des ennuis que vous risquez. Toutefois, laissez-moi vous rappeler que je suis au service de la Reine. Je n’ai pas à accepter de défi… épée, hache, poing ou autre chose… Et maintenant, regrimpez et nous continuons.

— Très peu pour moi. Il se trouve que je ne vous aime pas, Chuckswilly.

Il pivota et commença à descendre la route. Chuckswilly fit claquer son fouet. Les sabots martelèrent le sol et les roues de bois résonnèrent.

— Sans rancune, mon jeune ami ? dit le conducteur en dépassant Jack.

Celui-ci ne répondit pas. Il fit encore deux pas et s’immobilisa. La sirène n’était pas dans la charrette. Il se

retourna et dit :

— Tu n’avais pas besoin de descendre parce que je l’ai fait.

— Je sais, mais je fais ce que je veux.

— Oh !

Pourquoi voulait-elle rester avec lui ? Quelles pensées cachait-elle sous l’adorable essaim d’or rouge ? Ce n’était en tout cas pas pour l’amour de ses grands yeux bruns qu’elle s’imposait.

Un mouvement dans l’ombre d’un tronc d’arbre accrocha son regard. Sans un mot pour R’li, il alla vers la minuscule créature qui battait de ses ailes à demi formées en de vains efforts pour voler. Samson bondit, mais s’arrêta net et la flaira. Son maître n’avait pas besoin de lui ordonner de la laisser tranquille, le chien était trop bien dressé pour mordre sans permission.

— Un petit de Barbe-Bleue, dit-il à R’li.

Il souleva le minuscule mammifère volant dont le visage simiesque montrait sa frange de poils bleu-noir.

— Tombé du nid. Une minute. Je vais l’y remettre.

Il ôta sa ceinture et embrassa le tronc. C’était un noyer à épées qui n’avait aucune branche jusqu’à trente pieds. Il entoura l’écorce lisse, bras et jambes noués fermement, cependant que d’une main il tenait la petite houppe de fourrure et d’ailes à l’écart du tronc. Ainsi, il était contraint d’appuyer fort avec le poignet, l’utilisant à la place de la main occupée. C’était une posture très fatigante et maladroite, mais il avait grimpé toute sa vie.

Sans se reposer, il se hissa régulièrement jusqu’à la première branche. Alors, il s’accrocha d’un bras, balança son corps un instant, et il lança une jambe sur une autre branche. Peu de temps après, il avait déposé l’oisillon auprès de ses deux frères. Leur faible gosier aboyait en signe de bienvenue. Les parents demeuraient invisibles.

Quand il fut redescendu, il vit la sirène qui le regardait avec des yeux brillants.

— Tu as un cœur tendre sous cette moue de colère, Jack Cage.

Il haussa les épaules. Que dirait-elle si elle savait qu'il avait aidé à enterrer son cousin Wuv ?

Ils se remirent à marcher.

— Si tu veux aller à Farfrom, pourquoi n'y vas-tu pas comme ça ?

— En tant que fils aîné, j'hériterai de la plus grande partie de la ferme. Mon père compte sur moi. Il aurait le cœur brisé si j'abandonnais mon avenir ici pour étudier avec un homme qu'il considère comme un magicien ou un occultiste. De plus, acheva-t-il, gêné, je n'aurais pas l'argent nécessaire pour vivre pendant que j'étudierais.

— Te querelles-tu souvent avec ton père ?

Il décida de ne pas s'offenser de la question. On n'attendait pas des horstels qu'ils aient des mœurs humaines.

— Souvent.

— À quel sujet ?

— Père est un riche fermier. Il pourrait m'envoyer là-bas pour quatre ans. Mais il ne le fera pas. Quelquefois je pense partir quand même et faire mon chemin à l'Académie de Roodman. Mes sœurs pleurent. Mère aimerait que je sois prêtre, sans penser une seconde que l'Église m'enverrait probablement au loin et que je reviendrais rarement… Il est vrai que je pourrais devenir prêtre, étudier la science psychique en faisant une demande d'admission au collège des Thomistes. Mais je n'aurais pas de garanties, même si je pouvais entrer, mes recherches resteraient sous un contrôle strict. Je ne serais pas un agent libre comme chez Roodman… Autre chose. Si je deviens prêtre, je dois me marier tout de suite et je ne veux pas avoir une femme et des enfants. En tout cas pas maintenant. Plus tard peut-être… Bien sûr, si j'entrais dans l'Ordre Philippien, je serais moine, mais je ne veux pas cela non plus.

Il respira un instant. Il était ahuri de s’être exposé ainsi lui-même, de s’être, comme un pichet, vidé de la sorte. Et à une sirène, en plus.

Mais, se réconforta-t-il, il confiait souvent ses problèmes à Samson. Elle était au même niveau que le chien. Et le résultat serait le même : elle ne rapporterait pas ses propos à ses parents.

— Si tu trouvais quelque chose qui te libère financièrement, peut-être te déciderais-tu ?

— Si j’avais tranché la tête du dragon, j’aurais eu assez. La récompense de Lord How, plus la prime de la Reine auraient suffi.

— C’est pourquoi tu étais si en colère quand tu as appris que nous avions conclu un contrat avec elle ?

Il acquiesça.

— Une des raisons, je…

— S’il n’y avait pas ces traités, les territoires humains seraient ravagés, interrompit-elle. Tu n’as pas idée à quel point elles sont terribles et invulnérables. Elles pourraient, en une nuit, dévaster une ferme, tuer tous les animaux, et déraciner les bâtiments… De plus, n’était le contrat, tu serais mort à présent. La dragonne a dit qu’elle aurait pu te surprendre une demi-douzaine de fois.

Son orgueil d’homme des bois fut piqué. Il aboya un juron qui avait franchi bien des siècles, des années-lumière, inchangé.

— Je peux me garder moi-même, je n’ai pas besoin d’une sirène pour me dire comment faire.

Il fit quelques pas en silence, fiévreux, fatigué et irrité.

— Que penserais-tu d’un prêt ? dit-elle. Assez pour te mener jusqu’à la fin des cours…

C’était le jour des surprises.

— Un prêt ? Pourquoi ? Avec quoi ? Vous, les horstels, n’utilisez pas d’argent.

— On pourrait dire ceci : d’abord nous connaissons cet homme, Roodman. Nous pensons que sa psychologie est

correcte et nous aimerions la voir se répandre. Si un nombre suffisant d'humains étaient lavés psychiquement de leurs aberrations, ils seraient capables d'abaisser la tension terrible qu'il y a entre eux et nous et de détourner la guerre, autrement inévitable… Ensuite, tu ne le sais peut-être pas, mais les Wiyrs ont depuis longtemps les yeux sur toi. Ils savent que tu es, consciemment ou non, en sympathie avec nous. Ils désirent développer cela… Non, ne proteste pas, nous *savons…* Troisièmement, nous essayons d'être représentés dans votre Parlement, d'avoir des députés humains dans les Chambres pour nous. Si tu es avec nous, nous pensons qu'un jour, quand tu seras mûr, tu feras un bon délégué pour les Wiyrs du comté de Slashlark… Quatrièmement, tu as besoin d'argent pour aller au collège. Nous te donnerons ce que tu veux. Tout ce qui est nécessaire est que tu passes avec nous le contrat usuel. Mon père, le Roi Aveugle, peut en être l'Enregistreur si tu le désires. Ou sinon, n'importe qui fera l'affaire. Et si tu insistes, tu peux avoir un homme de loi humain pour remplir des papiers… comme tu voudras. Nous, bien sûr, nous n'en avons pas besoin.

— Attends une minute, dit Jack. Tu n'as même pas vu les tiens. Comment sais-tu ce qu'ils ont en tête pour moi ? Et d'où tiens-tu ton mandat pour m'offrir un prêt ?

— Cela s'explique aisément. Mais tu ne me croirais pas si je te le disais. Quant au mandat, tout adulte l'a. Je suis adulte.

— Alors, abandonne le bébé-horstel. Je ne suis pas un enfant. Et… Et que saurais-je si je ne questionnais pas ?

— C'est vrai. Maintenant, quelle est ta décision ?

— Quoi… cela prendra du temps. Ton offre est quelque chose d'inouï. Il y a plusieurs points de vue à considérer avec soin.

— Un horstel se déciderait instantanément.

Il montra les dents en criant :

— Je ne suis pas un horstel ! Et c’est le cœur du problème. Je ne suis pas un horstel et la réponse est : Non ! Quoi, si j’acceptais de l’argent de vous, sais-tu comment les gens m’appelleraient ici ? *Mangeur de chien !* Je serais mis en quarantaine ; mon père m’expulserait de sa maison. Rien à faire. C’est non !

— Même pas un prêt, seulement pour aller à l’Académie de Roodman ? Sans condition ?

— Non.

— Très bien ! Je retourne chez mon oncle. Adieu, Jack Cage, à la prochaine.

— Bon vent, grogna-t-il, et il reprit la descente de la route.

Avant qu’il ait fait deux yards, il l’entendit l’appeler.

Il se retourna, attiré malgré lui. Sa voix paraissait insistante.

Elle leva la main en signe de silence. Sa tête était penchée.

— Écoute ! tu entends ?

Il tendit l’oreille. Il lui semblait discerner un grondement très grave à l’ouest. Ce n’était pas le tonnerre, il en était sûr. Et le son disparaissait de temps en temps.

Samson était une statue pointée vers l’ouest. Le grondement de sa gorge faisait écho à celui de la forêt.

— Qu’est-ce, selon toi ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas sûre.

— La dragonne ?

Il tira son cimeterre.

— Non, si c’était cela, je ne chercherais pas plus. Mais si c’est ce que je pense…

— Quoi ?

— Alors ?

Elle s’enfonça dans l’ombre portée par les grands noyers à épées, les gigantesques bois de cuivre, et des lianes entremêlées qui poussaient sur leurs têtes. Il suivit, la lame à la main. Ils zigzaguèrent environ un mile à la manière de

l’ours, peut-être un quart de mile à vol d’alouette. Plusieurs fois, il dut taillader une barricade de lianes ou de buissons épineux. C’était le fourré le plus épais, le plus impénétrable qu’il ait jamais vu. Bien que proche de la ferme, il semblait n’avoir jamais été exploré.

Enfin, elle s’arrêta. Un bras de soleil avait creusé un trou dans la voûte verte et étendait ses doigts sur sa chevelure d’or rouge. Comme nimbée d’un halo, elle restait là, écoutant, et Jack, derrière elle, oublia leur quête pour l’admirer longuement. S’il avait été peintre comme son oncle…

Soudain, le bruit reprit vie tout près. Elle bougea, et la lumière, sur elle, sembla exploser, L’instant suivant, R’li s’était glissée dans l’ombre. Quand il l’eut rattrapée, il murmura :

— Je n’ai jamais entendu quelque chose de semblable. On dirait un géant qui se gargariserait en sanglotant.

— Je crois que tu es près de gagner ton voyage à Farfrom, dit-elle doucement.

— Tu veux dire que c’est le dragon ?

Elle ne répondit pas mais sauta par-dessus un tronc d’arbre mort. Il avança sa main libre et l’attrapa par le bras.

— Comment sais-tu qu’il s’agit du même dragon ? Peut-être en est-ce un qui n’a pas fait de contrat ?

— Je n’ai pas dit que c’était un dragon.

Elle était debout tout près de lui, son bras et sa hanche nue l’effleuraient.

Il cligna des yeux pour distinguer les formes dans la pénombre.

— Peut-être est-ce un ours à queue en rut. C’est la saison. Et tu sais ce que signifie une de leurs morsures.

— Oh ! souffla-t-elle en se rapprochant encore.

Sans y penser, il se laissa aller à ses instincts protecteurs. Plus tard, il s’excusa en disant qu’elle lui avait rappelé une de ses jeunes sœurs. Il lui entoura la taille de son bras.

Elle avait les yeux mi-clos et il ne pouvait pas voir la lumière en eux. Les jours suivants, repensant à ce moment particulier – et il le fit souvent –, il se rappela le léger sourire de ses lèvres. Était-ce une marque d'amusement ? Et s'il avait pu lire dans ses yeux, y aurait-il vu une expression qui correspondait à ses lèvres ? Qu'elle n'avait pas peur mais se moquait de lui ?

Ou bien y aurait-il eu une autre émotion encore ?

Quoi qu'il ait pu en penser plus tard, il n'eut pas de doute au moment même. Il oublia le mystérieux danger. Son bras appuya sur sa taille, l'attirant à lui. Il ne respirait plus. Humaine ou non, il n'y avait pas de femme plus belle, plus désirable qu'elle.

L'étrange roulement le ramena à la réalité. Laissant retomber son bras, il la précéda de quelques pas pour qu'elle ne puisse pas voir son visage.

— Tu restes en arrière, dit-il d'une voix étranglée. Je ne sais pas ce que c'est, mais ça a l'air très gros.

— Ça a l'air malade aussi, ajouta-t-elle.

Elle ne respirait pas plus que lui.

Il poussa les branches.

Quelque part, caché dans l'amas vert mais proche, un monstre vomissait.

4

Tony surgit.

Sa mère, ses sœurs et ses frères étaient à moitié soulevés sur leur chaise et considéraient le père avec ahurissement, rage, crainte ou amusement à peine caché. Le maître de maison était le seul à être encore assis. Il était comme frappé par un coup de canne. En fait il n'aurait pas pu être plus paralysé. Son crâne clairsemé était couvert du pudding aux œufs, épais, jaune, et fumant. Une cataracte visqueuse dégoulinait sur son visage et s'enfonçait dans sa barbe.

Lunk Croatan était figé comme un mannequin de cire. La coupe était restée renversée dans ses mains. Son visage brun était ouvert de partout : mâchoire pendante, narines écarquillées, yeux ronds.

Nul n'aurait pu dire ce qui devait suivre, car maître Cage n'était pas homme à prendre de telles choses avec le sourire, fussent-elles accidentelles. Si même il s'agissait d'un accident, car l'instant suivant les yeux de Lunk se fermèrent, ses pattes-d'oie parurent, ses narines se pincèrent et ses lèvres minces s'incurvèrent dans une grimace imbécile. Avec un rire idiot, il éructa une haleine vineuse.

Là où la peau de Walt se montrait sous l'avalanche jaune, elle tirait sur le rouge. Ce volcan, de toute évidence, était prêt pour l'éruption.

Alors Tony gloussa :

— Nous sommes riches ! Riches !

Seul ce mot pouvait dévier le courroux accumulé de son père. Il se tourna vers Tony, et dit :

— Quoi ? Qu’as-tu dit ?

— Riches ! claironna son cadet.

Il courut à Walt et lui saisit les mains.

— Viens ! Jack est dehors, puant la richesse.

Il riait follement.

— Je sais ce que je dis, il pue et il est riche !

Sa mère ne put en supporter plus. Elle s’élança en évitant Tony, mais heurta son mari au moment même où il se levait. Bien qu’il la dépassât de cent livres, il fut assez déséquilibré pour que l’impact le renversât à nouveau sur son siège.

À n’importe quel autre moment, Kate aurait été très ennuyée. Là, elle dit seulement : « Oh ! » et le laissa aphone et congestionné sur sa chaise.

Derrière elle venait son troupeau, poussant et se bousculant. Lunk fit un pas de côté pour les laisser passer, saisit une vaste serviette sur la desserte, et commença à nettoyer le visage et la barbe de son maître. Il ne s’excusa pas, il gloussait seulement.

Walt jura, arracha le linge des mains du serviteur, et fonça vers la porte de devant.

Ce fut une étrange scène de bienvenue. Tout le monde se pressait autour de Jack, mais nul, pas même sa mère, n’eut voulu s’en rapprocher. Ses sœurs, tout spécialement, commençaient à pâlir. Et tous prêtaient plus d’attention à ce que Jack avait posé sur la table de la véranda qu’à lui-même.

Au moment où Walt sortait, il s’immobilisa. Il prit une grande goulée d’air, toussa, et s’étrangla presque. Il savait maintenant ce que Tony avait voulu dire.

Si le père fut ahuri, le fils ne le fut pas moins.

— Grand Dyonis ! fit Jack, que vous est-il arrivé ?

— Cet idiot de Lunk, grommela Walt comme si cela expliquait tout. Ne t’inquiète pas.

Il désigna la masse sur la table. C’était rond, gros comme une tête d’homme, gris, gélatineux, et cela donnait l’illusion de trembler sans cesse, comme si c’était un être vivant et frissonnant de terreur parce qu’il lui manquait la protection d’une peau.

— C’est bien une colleperle ? N’est-ce pas ?

— Oui, papa. Alors que je revenais à la maison, j’ai entendu un malarbre vomissant dans la forêt.

— Un malarbre ? *Près de la maison ?* Comment avons-nous pu manquer cela ? Presque sur notre seuil, pour ainsi dire ? Et les horstels ?

— J’imagine qu’ils le savaient, mais ils ne voulaient rien nous en dire.

— N’est-ce pas eux tout crachés ? Tout l’argent qu’un malarbre représente, et eux qui le gardaient pour eux-mêmes !

— Pas exactement.

Jack n’aimait pas l’idée de devoir parler de R’li à son père et de lui dire à quel point il était son obligé. Il expliquerait plus tard. De toute façon, elle avait refusé de partager l’argent qu’il recevrait pour cette substance dont on faisait des parfums rares. Elle avait droit par contrat à en réclamer la moitié, mais avait spécifié que tout revenait à Jack. Sans vouloir dire pourquoi, du moins pour le moment.

Jack n’avait aucune raison d’admettre la chose. Il ne pouvait s’empêcher de penser à son cousin assassiné. Son sang était à peine sec qu’elle guidait Jack vers le trésor forestier. Il était sûr que ce n’était pas un hasard s’il l’avait trouvé. Sur le chemin du retour, il avait analysé les étapes menant à sa découverte. Il savait pourquoi elle était déterminée à ce qu’il ait tout l’argent provenant de sa vente. D’une façon ou d’une autre, sa race tenait à le voir aller à Farfrom, et quand il en reviendrait, il était prévu qu’il siège au Parlement comme leur porte-parole. C’est cela qu’ils espéraient.

— Voyez-vous, expliqua-t-il à son père, les Wiyrs savent ce qu'ils font. Cela prend trente ans et plus pour qu'un malarbre développe une colleperle mûre. Si l'on avait su qu'il y en avait une aux environs, combien de temps pensez-vous qu'il se serait écoulé avant qu'un marchand ou un voleur de grands chemins abatte l'arbre pour en extraire la concrétion, fût-elle à moitié mûre seulement ? Et ainsi, elle n'aurait pas atteint sa pleine valeur et l'arbre ne vomirait jamais plus de colleperle. Non, ils savaient ce qu'ils faisaient.

— Peut-être, dit Walt, mais, mon fils, quel fabuleux coup de fortune que tu sois justement passé par là quand il était en train de vomir. Fabuleux !

Mal à l'aise, Jack acquiesça.

Walt regardait le cimeterre au côté de son fils. Il ouvrit la bouche comme pour lui reprocher de l'avoir pris, puis la referma.

Jack pouvait lire ce qui se passait dans sa tête. Si son fils n'avait pas pris la lame sans sa permission et n'était pas parti en quête, il n'aurait jamais trouvé la colleperle. Et maintenant, la masse grise serait tombée au sol au pied de l'arbre, cachée, pourrissante, trois mille livres pourrissantes, pourrissantes…

Soudain, comme s'il se réveillait, Walt fit un pas, regarda Jack et grimaça un sourire.

— Mais tu pues, mon fils ! Ça n'a pas d'importance. C'est une bonne puanteur. Il n'en est pas de meilleure.

Il se frotta les mains. Un caillot de pudding tomba sur son nez.

— Lunk, toi et Bill, vous attrapez cette table, et vous la portez dans la chambre forte. Fermez et barricadez-la bien et rapportez la clé. Demain, nous irons la vendre à la ville… Ah ! Jack, si tu ne puais pas tant, je te prendrais dans mes bras pour t'embrasser. Tu m'as rendu heureux. Pense, mon fils ! Tu as là plus qu'il n'en faut pour acheter la ferme d'Al Chuckswilly. Tu peux demander à présent à Bess Merrimoth

de t’épouser. Quand sera venu pour vous le temps des héritages, vous aurez cinq fermes (son père en a trois), toutes vastes et riches. Plus la tannerie, l’entrepôt et la taverne de Merrimoth, et la plus jolie fille du pays. Ah ! ces lèvres rouges et ces yeux noirs ! Je t’envierais, Jack, si je n’avais déjà épousé ta mère.

Il jeta un regard rapide à sa femme et précisa :

— Ce que je voulais dire, Kate, c’est que Bess est la plus belle des vierges. Toi, naturellement, la matrone la plus avenante des environs. N’importe qui peut le voir.

— Il y a longtemps, dit Kate en souriant, que tu ne m’as pas dit quelque chose comme ça, Walt.

Il fit semblant de ne pas avoir entendu. Il planta ses doigts épais dans sa barbe et en tira rudement les poils en disant :

— Écoute, mon garçon. Peut-être qu’au lieu de la ferme, tu pourrais graisser la patte à quelques-uns des fonctionnaires de la Cour et acheter ainsi ton entrée dans la Chevalerie. Alors tu pourrais grimper jusqu’à la Seigneurie. On ne peut pas dire ce qu’un homme ambitieux peut faire là. Nous sommes dans un pays frontière, et tu es un Cage. Rien ne pourra t’arrêter.

La colère montait en Jack, mais il gardait un visage impassible. Pourquoi son père ne le traitait-il pas comme un homme et ne lui demandait-il pas ce qu’il voulait ? C’était son argent, après tout ! Ou ce serait le sien dans deux ans, quand il serait majeur.

Lunk et Bill revinrent. Le serviteur tendit à Walt la grosse clé verre et cuivre de la chambre forte. Walt la passa à sa femme et soudain il mugit :

— Parfait ! Kate, les filles, à la maison ! Et n’épiez pas aux fenêtres. Jack va être nu comme un satyre.

— Que voulez-vous dire ? demanda Jack, alarmé.

Kate et les filles les plus âgées gloussèrent.

— Ils vont te nettoyer de toute cette puanteur, Jack, dit Magdalene.

Lunk sortit de la maison avec plusieurs grandes serviettes et de grosses barres de savon.

— Entourez-le, les gars ! ordonna Walt, et ne le laissez pas s'enfuir.

— Eh !… qu'est-ce que vous allez ?…

— Arrachez-lui ses vêtements ! Il faudra les enterrer. Quoi qu'il en soit… Ça ferait vomir un asticot !… Soulevez-le par les bras… À bas, les pantalons… Jack, espèce de licorne folle, pourquoi me frappes-tu ? Avale ton remède comme un homme !

Riant, toussant, luttant, ils soulevèrent le corps nu et gigotant et l'amenèrent jusqu'à l'auge pleine d'eau devant la grange.

Jack se débattit, cria, hurla. Puis il fut plongé la tête la première dans l'eau.

Trois jours plus tard, l'aboiement des chiens et le gargouillement des coqs éveilla Jack. Il s'assit et gémit. Sa tête résonnait comme une cloche. Dans sa bouche, on avait fourré les résidus d'un baril de vin. La nuit précédente avait été longue en plaisirs et courte en sommeil. On avait ravagé la cave : deux tonnelets du plus vieil alcool de totum avaient été mis en perce.

Walt s'était montré peu empressé à porter la colleperle à la ville : tout se passait comme si la vue de cette gelée tremblotante lui fouaillait les nerfs jusqu'à l'extase. D'abord, il avait prévu d'aller à Slashlark à l'aube du lendemain. Quand il s'était levé, pourtant, il avait passé trente minutes dans la chambre forte en contemplation. Après quoi il annonça que cette bonne fortune méritait d'être fêtée. Il étonna tout le monde en disant que, tonte ou pas tonte, il y aurait une soirée demain.

Ce fut Lunk qui partit avec les invitations. Bill Kamel haussa les épaules et s'en alla faire ce qu'il pouvait avec sa troupe réduite de tondeurs. Les femmes se mirent à la cuisine, récurant et parlant toilette. Walt lui-même, bien

qu’il maniât la cisaille, n’était pas d’un aussi grand secours qu’il aurait dû l’être. À tout moment, il s’en allait et ouvrait la chambre forte pour contempler une fois de plus son trésor.

Le soir du jour suivant, les hôtes arrivèrent. Le vin et la bière coulaient à flots des robinets ouverts en permanence. Deux licornes tournaient sur des broches, et tous insistaient pour voir la fameuse perle.

Walt était dans les nuages, des nuages formés moitié par l’orgueil et le bonheur, moitié par les fumées du vin. Il braillait que les fréquents séjours dans la chambre forte racornissaient ses narines, craquelaient sa langue, et qu’il absorbait tellement de puanteur qu’une visite de plus le rendrait lui-même aussi coûteux et recherché que le fruit du malarbre.

Il prenait le visiteur par la main, l’amenait dans la chambre forte et l’y retenait jusqu’à ce que l’infortuné curieux le supplie de le libérer, disant qu’il allait manquer la viande et le vin et ajouter à la puanteur s’il ne pouvait sortir tout de suite.

Et maître Cage riait et relâchait sa pression sur le bras de l’autre. Ou bien il claquait la porte en criant qu’il allait garder son hôte enfermé toute la nuit pour veiller sur le trésor. Le prisonnier frappait à la porte et demandait pour l’amour de Dieu que Walt cesse de plaisanter et, s’il vous plaît, le libère. L’atmosphère y était propre à mettre la gangrène aux poumons d’un homme. Quand la porte était rouverte, l’homme sortait, chancelant, s’étreignant la gorge, la peau marbrée de vert et de blanc. Tous riaient alors et lui poussaient le gobelet en main en lui disant de s’y tremper le nez jusqu’à ce qu’il soit débarrassé du parfum.

M. Merrimoth, sa sœur veuve et sa fille arrivèrent. Bess était une grande fille aux yeux et aux cheveux noirs, les pommettes hautes et les lèvres incarnates, bien proportionnée par ailleurs. Bien que l’heure fût tardive, on lui avait permis de venir.

Jack fut heureux de la voir. Sa peau était tendue par l'ivresse naissante. En temps normal, il ne se laissait pas aller à boire autant. Mais cette nuit était différente. Ce n'était que dans les brumes qu'il pourrait vaincre la gêne résultant de l'odeur qui collait encore à lui après le récurage.

Peut-être était-ce la raison pour laquelle il insista pour montrer sa découverte à Bess. Près de la perle, sa propre odeur serait noyée. Tous deux descendirent seuls l'avenue bordée d'arbres. La tante de Bess, pour une fois, ne les accompagna pas.

Le père de la jeune fille haussa les sourcils quand il les vit partir en promenade, et il chercha sa sœur du regard. Après tout, Jack n'avait pas fait de demande formelle pour convoler avec elle. Il faisait un pas pour les suivre quand la tante posa une main sur son bras, et secoua la tête pour indiquer qu'il y avait des moments où une fille avait le droit d'être seule avec son prétendant. M. Merrimoth s'inclina devant la sagesse supérieure de la femme. Quoi qu'il en soit, comme il acceptait un verre d'un serviteur, il se demanda quel sixième sens elle possédait pour savoir que, ce soir, Jack ferait sans doute le premier pas vers l'esclavage… non… il voulait dire le Saint Sacrement du Mariage.

Ils virent ensemble la boule tremblante. Et Jack maintenant était malade rien que de la voir. Bess poussa les petits cris d'horreur et de protestation conventionnels et demanda combien de livres la chose allait rapporter. Il répondit rapidement et la poussa pour remonter l'avenue.

À cet instant, les *broum ! broum ! broum !* des tambours et le déchirement des cors descendirent avec le vent des prairies du Nord. Soudain, l'horizon s'embrasa. Jack murmura :

— R'li vient de rentrer.

— Qu'as-tu dit ? demanda Bess.

— Aimerais-tu voir le retour d'un horstel au foyer ?

— Oh ! oui, j’aimerais, répondit-elle en lui serrant la main, je n’ai jamais vu cela. Est-ce qu’ils s’en offenseraient ?

— Nous ne nous montrerons pas.

Alors qu’ils traversaient les champs à la lumière brillante de l’immense lune, il sentit son cœur battre. Bess ? Le vin ? Les deux ?

Le son des tambours s’assombrit. Le chant des lyres s’éleva et traversa le clair de lune en arabesques invisibles composées de notes délicates. Une flûte de Pan tressaillit. Et la voix de R’li monta, une tour dorée s’élevant sur ses propres bases, plus haut et plus haut encore, en variations rapides, imprévisibles, toujours différente et toujours R’li pourtant, liquide et feu, tendresse et danger, l’essence de la sirène, de la femme, modulée, limpide.

Un gros instrument à cordes s’insinua doucement à l’arrière-plan, gronda, puis fit silence comme la dernière note vacillait, continuant à battre des ailes et à lutter contre le flot du temps et la résistance de la chair. Elle tenait, jamais elle ne tomberait, jamais. Jusqu’à ce que les auditeurs sentent les cheveux se dresser sur leur nuque, leur peau picoter, et leurs nerfs exposés nus à l’air.

Elle disparut.

Bess crocha dans son bras, et murmura :

— Dieu ! que c’était beau ! Quoi qu’on puisse dire à leur sujet, il faut admettre qu’ils savent chanter.

Il la prit par la main et la guida. Il se sentait trop ému pour lui parler.

Plus tard, il eut un vague souvenir d’avoir épié à travers un buisson la cérémonie autour du feu. Ils virent une danse rituelle à laquelle R’li prit part, puis une autre, improvisée. Pendant celle-ci, la sirène disparut dans une ouverture à la base du cadmus le plus proche. Elle sortit peu après et Jack, qui la surveillait, vit autre chose et sursauta.

Un visage se découpait sur les ombres tremblantes de l’entrée. Bien que lointain, et déformé par une alternance de lumière et d’obscurité, le visage en forme de cœur, les

grands yeux et la lèvre inférieure gonflée appartenaient sans conteste à Polly O'Brien.

Dès qu'il en fut certain, Jack saisit la main de Bess et l'éloigna. Il lui dit que les gens devaient se demander pourquoi ils étaient partis depuis si longtemps. À moitié consentante, excitée par la musique et les corps nus tourbillonnant autour des feux, elle allait lentement, appuyée sur lui. Elle bavardait sans cesse de tout et de rien. Mais il ne l'écoutait guère, encore excité d'avoir vu R'li et découvert la réfugiée. Cela tournait et retournait dans sa tête, et soudain, il s'aperçut que Bess venait de l'arrêter et levait le visage vers lui, yeux fermés et lèvres entrouvertes, attendant un baiser.

Il essaya d'oublier ses soucis en l'embrassant passionnément. Il n'allait pas se soucier des deux autres femmes. Elles n'étaient pas vraiment son problème. Ce dont il avait besoin, c'était d'une femme en parfait accord avec le monde qu'il connaissait. Mariage, maison, bébés et ce qui s'ensuit. La seule façon de s'en sortir.

Le temps de revenir, elle avait promis de l'épouser. Ils décidèrent de ne confier leurs intentions à personne. Après les labours de printemps, lorsque tout le monde serait disponible pour de grandes cérémonies, ils annonceraient leurs fiançailles. Ce serait un secret mais, naturellement, Jack irait demander à son père s'ils pouvaient se lier. Bien qu'on appelât ceci un prélude aux fiançailles, se lier signifiait en vérité se fiancer, car rares étaient les couples qui osaient braver l'opinion publique en se séparant après cela. Toujours légalement vierge, la fille était en fait considérée comme *non intacta.* Ses chances de trouver un autre garçon pour époux étaient grandement réduites. La meilleure politique pour elle était alors de partir pour un endroit où il n'était pas connu qu'elle s'était liée. Et c'était si peu pratique que l'on n'y recourait presque jamais.

Ainsi, leur secret ne l'était que de nom. Jack trouvait cela stupide, mais, comme la plupart des hommes, il fit ce que

femme voulait.

Il remarqua qu’à peine revenue, Bess chuchotait quelque chose à l’oreille de sa tante. Toutes deux se retournèrent pour le fixer, quand elles crurent qu’il ne regardait pas.

La fête dura presque jusqu’à l’aube. C’est ainsi que Jack eut à peine deux heures de sommeil, et se réveilla la tête enflée, la bouche mauvaise et l’humeur exécrable.

Il se leva, s’habilla et passa dans la cuisine. Lunk était étalé, endormi sur des fourrures de loups garous, derrière le fourneau. Quand Jack lui éperonna les côtes avec son orteil, Lunk ne grogna même pas. Comprenant qu’il serait plus facile de se faire un pot de totum que de secouer le serviteur, Jack alluma le feu. Il y posa la bouilloire d’eau de pluie, et mesura trois pleines cuillerées de feuilles séchées et émiettées. Pendant qu’il donnait à manger au chien, les brins donneraient au liquide brun et chaud leur essence stimulante.

En revenant de son travail, il vit que quelqu’un avait bu tout le totum. Il donna à Lunk un coup de pied dans les côtes. Lunk fit : « Ugh ! » et se retourna. Son visage transpirait encore de la chaleur du fourneau.

Jack frappa encore. Lunk s’assit.

— C’est toi qui as bu mon totum ?

— Je l’ai fait en rêve, dit le serviteur d’une voix pâteuse.

— En rêve ! Eh bien, rêve que tu te lèves et que tu m’en refais ! C’est tout ce que je gagne à essayer de t’aider.

Comme il avait ordre de son père de l’éveiller tôt, Jack heurta la porte de ses parents jusqu’à ce que sa mère soit éveillée. Elle, à son tour, secoua son mari qui sortit enfin de son lit.

Les trois hommes prirent un léger déjeuner, steaks, foie, œufs, pain beurré et miel, fromage, « oignons » de printemps, bière et totum. Lunk attela une charrette, et les deux Cage partirent à travers le domaine.

— Cela froisse mon orgueil, dit Walt, de devoir accepter quelque chose d’une horstel. Mais je ne me sens pas

capable de détourner R’li de sa décision. Tu connais leur entêtement proverbial ?

Il siffla un moment, frottant de son majeur une aile de son nez. Tout à coup, il s’arrêta au milieu d’une mesure et attrapa son fils par l’épaule.

— Dis-moi, Jack ! Pourquoi cette sirène a-t-elle renoncé à sa part ?

— Je ne sais pas. Les doigts s’appesantirent.

— Tu es sûr ? Il n’y a rien de… personnel ?

— À quoi voulez-vous en venir ?

— Ce n’est pas ta…

Walt semblait chercher dans sa tête un mot qui ne serait pas trop obscène, et il trouva :

— … ta petite amie ?

— Papa ! Comment pouvez-vous ?… Une sirène ! Quoi, je ne l’avais pas revue depuis trois ans, et nous n’avons été seuls que très peu de temps !

Les doigts lâchèrent l’épaule.

— Je te crois.

Walt passa la main sur ses yeux injectés.

— Je… je n’aurais pas dû te poser cette question.

Je ne t’aurais pas blâmé si tu m’avais frappé. Ç’a été très dur à dire, mais tu dois me comprendre, mon fils. Ce genre de chose arrive plus souvent que tu ne le penses… Et je sais à quel point elles peuvent être séduisantes. Il y a vingt ans, avant de me marier… Euh !… j’ai été tenté…

Jack n’osa pas demander s’il avait succombé.

Quelques minutes plus tard, ils s’arrêtèrent pour regarder un groupe de jeunes satyres dont la toison lombaire commençait à peine à s’épaissir. Ils étaient accroupis sur les mains et les genoux, et émiettaient des mottes entre leurs doigts. De temps en temps, ils posaient leur oreille contre le sol comme s’ils écoutaient, et, par intermittence, leurs doigts tambourinaient dur contre la croûte.

Le contremaître était un adulte de grande taille, dont la queue était si longue qu’il l’avait tressée en une grosse

boule serrée qui fouettait ses mollets quand il marchait.

— Bonjour, dit-il aimablement en anglais.

Ses yeux étaient clairs, son visage détendu, il ne montrait aucun signe des réjouissances de la nuit. « Plus rare que la gueule de bois d'un horstel », disait-on.

— Ô Écouteur du Sol, comment vont les choses ?

Tous deux causèrent avec sagesse, gravement, comme deux vieux fermiers qui ont du respect l'un pour l'autre. Ils discutèrent de la texture de la terre, de son taux de moisissure et du jour où ils commenceraient à labourer.

Ils parlèrent de fumier, d'assolement, des animaux déprédateurs et des périodes sèches et humides. L'Écouteur dit qu'il avait « entendu » beaucoup de vers de terre sous la croûte, et il parla d'un type de ver nouveau, plus gros et plus efficace, qui avait été obtenu par croisement dans un lointain cadmus croatan.

Il s'accorda avec Walt sur ce qu'ils auraient une bonne récolte de « céréales ». L'homme, toutefois, craignait beaucoup des incursions d'alouettes, de renards nus, d'ours à queue et de sextons. L'Écouteur riait. Ils paieraient leur dîme aux fermiers généraux de Mère Nature, et laisseraient aller les choses. À moins que ledit impôt ne fût élevé, auquel cas les chasseurs réduiraient la population locale de vermine.

Il conclut en disant que ses fils, les Ausculteurs du Tonnerre, étaient là-haut dans les montagnes en train de tâter le pouls du temps à venir. Quand ils seraient de retour, ils discuteraient de leur découverte avec Walt.

Quand ils l'eurent quitté, le vieux Cage dit :

— S'ils étaient tous comme lui, nous n'aurions jamais d'ennuis.

Jack grogna. Il pensait aux desseins qu'ils formaient pour lui.

Le domaine était vaste et étendu. Il y avait beaucoup de choses que Maître Cage estimait nécessaire de contrôler par lui-même. Aussi ne fut-ce pas avant deux heures que les

cônes blanc-ivoire des habitations Wiyrs brillèrent sous leurs yeux.

Bien qu'il eût plus de dix-neuf ans, Jack était fasciné. Son père lui avait interdit, enfant, de s'en approcher. Pour Jack, cela équivalait à un ordre de rôder autour d'elles. Le résultat était qu'il n'en savait pas plus que ceux qui n'y avaient jamais pénétré. Il était plein de curiosité pour ce qui se cachait sous le sol. Une fois, il avait presque demandé à visiter à un de ses copains horstels. La crainte des conséquences l'avait arrêté. Non seulement la punition eût été lourde, mais les histoires qu'il avait entendues sur ce qui arrivait à ceux qui demandaient asile lui avaient ôté tout courage. Il ne croyait plus depuis longtemps ces contes de bonne femme et pourtant il ne pouvait surmonter l'interdiction des autorités humaines.

Le pré aux cadmi (chaque ferme en avait un) était un vaste champ d'un gazon vert-rouge, une plante assez résistante pour pousser en dépit du martèlement régulier des pieds nus. Éparpillées irrégulièrement, une douzaine de structures en forme de crocs de trente pieds de haut, en un matériau apparemment osseux, s'élevaient du sol.

On les appelait cadmi, d'après Cadmus, le fondateur mythique de Thèbes, le héros qui avait planté des dents de dragon et récolté une moisson de guerriers. Les premiers Terriens les avaient nommés correctement car, lorsque les Terrestres se furent multipliés suffisamment pour se sentir forts, ils avaient attaqué la plus proche communauté de natifs. Alors, hors des cadmi, des essaims de guerriers en nombre écrasant avaient repoussé les envahisseurs, les avaient vaincus et désarmés.

Si les aborigènes, à ce moment, avaient fait aux Terriens ce que les Terriens projetaient à leur endroit, le problème Homme-Horstel aurait été résolu une fois pour toutes. Car ces Étrangers venus d'une étoile lointaine avaient décidé le massacre des naturels, l'occupation de leurs maisons souterraines et l'esclavage des survivants.

Par bonheur pour les Terriens, on leur donna une seconde chance. Un contrat fut passé, et cent ans s'écoulèrent encore en paix.

Alors les fils d'Ose, qui voulaient justifier leur nom, avaient rompu leur promesse et déclaré dans les limites de leur territoire la guerre aux autochtones. Ce fut l'occasion de découvrir que les Wiyrs ignoraient les frontières nationales et que chaque adulte du continent d'Avalon était prêt à marcher sur les étrangers et à les écraser en un jour.

Prise entre la pression extérieure des horstels et un bouillonnement interne dans ses propres rangs, la nation de Farfrom explosa.

Une révolution renversa la dynastie régnante des Ose. Farfrom devint une république gouvernée par un comité de citoyens. Un nouveau contrat fut passé. Le droit d'asile dans les cadmi pour les criminels et les réfugiés politiques fut admis, la peine capitale abolie. On ne brûlerait plus les sorciers.

La minorité des Catholiques et des Socinians, mécontente de certains autres développements, prit avantage de la turbulence pour émigrer vers des parties éloignées du continent d'Avalon.

Isolés des autres hommes par une haute chaîne de montagnes, les Socmians abandonnèrent religion, vêtements, maisons, langage même. Ils s'encanaquèrent.

Trente ans après la fondation par le martyr Dyonis Harvie IV de l'État qui porte son nom, Dyonisa fut déchirée par les guerres civiles. Un schisme à la fois politique, religieux et social donna naissance à deux sectes rivales : l'Église de l'Attente et l'Église de l'Opportunisme.

Les Opportunistes gagnèrent. Une fois de plus, les insatisfaits prirent le meilleur chemin possible dans un pays de frontière. Guidés par l'évêque Gus Croatan, ils firent leurs valises, s'en allèrent vers une large péninsule qui devint plus tard une nation nouvelle.

Aussi bien les Opportunistes que les Attentistes couronnèrent un nouveau Guide ecclésiastique, le *caput.* Dans chacune de leurs capitales respectives, ils le proclamèrent le Guide de la Seule Église Véritable.

Les horstels sourirent et montrèrent du doigt Farfrom qui avait aussi à sa tête un homme refusant à tout autre que lui-même le titre de Vicaire de Dieu sur la planète Ose.

Cette Histoire courait à travers l'esprit de Jack pendant qu'ils s'approchaient de la prairie. Elle fut interrompue lorsqu'ils s'arrêtèrent devant le plus proche des cadmi lumineux. O-reg, le Roi Aveugle, se tenait près de l'entrée, fumant un rouleau dans un long tuyau d'os.

— Bienvenue au Possesseur de la Maison. Bonne chance au Découvreur de la Perle.

Le Roi Aveugle, grand et mince, avait les cheveux rouges. Il n'était pas aveugle, et un roi, dans cette société presque anarchique, était inconnu. Mais sa position lui conférait un titre dont le sens était perdu depuis l'Antiquité.

Le vieux Cage demanda s'il pouvait parler à R'li.

— Elle est là, dit O-reg, lui montrant du doigt la rivière.

Jack se retourna et son pouls s'accéléra, car la sirène sortant du bain d'un pas dansant était la Beauté même ; Elle se rapprocha en fredonnant, s'arrêta et embrassa son père. O-reg passa le bras autour de sa taille étroite et elle inclina la tête vers son épaule tout en causant avec Walt.

De temps en temps ses yeux s'égaraient sur Jack et elle souriait. Lorsque Walt, écarlate, eut abandonné l'espoir de lui faire accepter sa quote-part ou de dire au moins *pourquoi* elle la refusait, Jack décida d'avoir une petite conversation avec elle.

Quand Walt commença à discuter de la tonte avec le Roi Aveugle, son fils fit signe à R'li de venir avec lui. Hors de portée d'oreille de son père, Jack demanda :

— R'li, tu savais que ce bruit n'était pas produit par un ours. Pourquoi m'as-tu étreint comme si tu avais peur ?

Pourquoi si longtemps ? Tu n’avais pas peur et tu savais que c’était un malarbre. Oui ?

— Oui.

— Alors, pourquoi l’as-tu fait ?

— Ne le sais-tu pas, Jack ? répondit-elle.

Le vieux Cage repoussa le transport de la perle en ville d’un jour encore. Ses fréquents séjours dans la chambre forte faisaient maintenant de lui la risée de la famille et des employés. Il agissait comme si la gelée grise tremblotante faisait partie de sa propre chair. La vendre équivaudrait à découper un morceau de son corps pour de l’argent.

Jack, Tony et Magdalene, les moins respectueux de ses enfants, firent tant de plaisanteries les derniers jours qu’il dut se rendre compte à quel point ses actes leur semblaient bizarres.

Le matin du quatrième jour après l’arrivée de la perle à la maison, le père et le fils aîné, ainsi que Lunk et Bill Kamel, quittèrent la ferme. Ils portaient des casques de bois de cuivre et lanières de cuir, des cuirasses en écailles d’os et de solides gantelets. Walt tenait les rênes. Jack et Bill portaient des arbalètes à répétition. Lunk était assis sur le coffre contenant la perle, javeline en main.

Malgré leurs craintes, ils parcoururent les dix-huit kilomètres jusqu’au siège du comté sans incident inhabituel. Les voleurs ne firent pas irruption de la forêt en exigeant le trésor, le ciel était clair sans un nuage, les alouettes de proie volaient en bandes serrées. Les quatre notes de leur chant emplissaient l’air. Elles agitaient leurs ailes membraneuses vert-jaune. De temps à autre, l’une d’entre elles déployait les énormes serres rouges qui leur avaient donné leur nom.

Une fois, une femelle piqua si près de Jack qu’il put voir une minuscule boule de fourrure accrochée au ventre de la mère. L’oisillon tourna sa face plate et regarda les hommes de ses yeux noirs tachetés.

Une autre fois, un ours à queue traversa la route. Les licornes, toujours nerveuses, s'emballèrent presque. À tous deux, en tirant sur les rênes, Walt et son fils parvinrent à les maîtriser jusqu'à ce que le monstre méprisant disparaisse dans les bois.

Ils passèrent sept fermes. La région au nord de la capitale n'était pas très peuplée et il était douteux qu'elle le soit jamais. Jusqu'à présent, les horstels avaient refusé que de nouveaux venus s'implantent, proclamant que cela détruirait l'équilibre écologique.

La ferme Mowrey était la dernière avant d'arriver au pont qui franchissait Squamous Creek. Le Guetteur du Pont se pencha à la fenêtre de sa tour et agita la main. Lunk et Bill lui rendirent son salut. Jack remarqua que son père se renfrognait et tenait les rênes plus fermement. Aussi pensa-t-il qu'il aurait des ennuis, s'il répondait.

Après le passage du pont, ils empruntèrent la route qui suivait l'endroit où Squamous Creek se déversait dans Big Fish River. Ils ne virent plus de Wiyrs. À moins que le travail n'exige leur présence, ceux-ci restaient éloignés des grandes villes.

Le sommet d'une éminence escarpée leur permit de jeter un premier coup d'œil sur Slashlark adossée à une grande colline. La ville faisait face à un large fleuve. Peu étendue, elle consistait en une longue rue principale et une douzaine d'autres. Des bâtiments commerciaux et gouvernementaux, des tavernes et la salle de bal bordaient la route, les maisons résidentielles se dressaient sur des chemins de traverse.

Fort Slashlark se ramassait à la partie sud de la ville. Ses murailles de rondins d'un rouge brillant abritaient une centaine de soldats.

Plusieurs bateaux longeaient les quais. Des marins travaillaient sur les ponts, chargeant des fourrures, des peaux, des œufs d'alouettes-Chandelles, des rondins, le premier lot de laines et balles sur balles de totum d'hiver.

Des inoccupés traînaient dans les tavernes, discutant avec des soldats en permission et dévisageant les femmes.

La police militaire veillait à ce qu'ils ne fissent que regarder. Les policiers, qui s'ennuyaient, n'attendaient que l'occasion de matraquer le crâne dur d'un marinier.

Les Cage empruntèrent la rue populeuse. Walt s'accrocha aux rênes et gueula en direction d'un camion plein de barils de bière, arrêté en travers du trafic. Son conducteur suait et jurait dans ses efforts pour séparer son attelage, les quatre licornes ruaient, mordaient, jouaient de la corne et renâclaient pour quelque cause inconnue. Soudain, un sabot partit et le conducteur tomba en arrière, assommé.

Quand l'infortuné – une des nombreuses victimes annuelles de ces bêtes imprévisibles – eut été tiré sur le trottoir, l'attelage garé sur le côté, les Cage continuèrent. Puis un gosse jaillit devant eux et de nouveau leurs deux bêtes tentèrent de s'emballer sur la route encombrée.

Jack et Bill sautèrent à bas, saisirent les étalons par le harnais et s'y suspendirent jusqu'à ce qu'ils se décident à s'arrêter. Après quoi ils conduisirent les créatures renâclantes et frissonnantes, et les mirent à l'attache devant la Maison de la Reine, un bâtiment gouvernemental.

Là, l'agent d'une manufacture de parfums pesa la colleperle, l'enferma, et signa un reçu. Il s'excusa de ne pas pouvoir payer les quatre mille livres qu'elle valait. Le collecteur d'impôts devrait témoigner de la transaction, et prélever sur cette somme la « Bouchée de la Reine ». Elle avait de grandes dents, la Reine, et ne laisserait que deux mille livres sur le plat.

Bien que ce fût déjà inespéré, Jack souffrit de perdre autant. Et son père, les yeux au ciel, jurait que les taxes le ruineraient et qu'il ferait mieux de vendre sa ferme, déménager dans une grande ville et se mettre à mendier.

C'est alors que son fils eut une idée de la raison véritable pour laquelle il avait tenté de pousser R'li à garder sa part. Étant une horstel, elle n'aurait pas eu à payer d'impôts sur

sa moitié, et la taxe de Jack, calculée selon un barème dégressif, aurait été diminuée des deux tiers.

Plus tard – Jack n'en doutait pas – son père aurait suggéré à R'li de lui redonner l'argent qu'elle avait obtenu de ce marché. De ce fait, ils auraient extorqué à la Reine environ les trois quarts de son dû. C'était un schéma ingénieux, mais l'entêtement des horstels l'avait contrecarré. Pas étonnant que Walt ait montré plus que son niveau normal de véhémence envers eux.

En quittant la Maison de la Reine, ils rencontrèrent Manto Chuckswilly. Le Noir les salua cordialement et demanda s'ils voulaient venir prendre un verre avec lui à « La Corne Rouge », ajoutant qu'il y avait, réunis à la taverne, un certain nombre de citoyens locaux.

— Au fait, Jack, votre cousin Ed Wang sera là. Il est très impatient de vous voir.

Le cœur de Jack cogna. Était-ce une réunion des T.H. ? Allait-on le prier – ou plutôt lui enjoindre – de s'y engager ? Il regarda son père, mais Walt détourna les yeux.

— J'y serai, dit Jack. Tout à l'heure. Je dois voir d'abord Bess Merrimoth.

— Très bien, mon fils. Mais quand tu seras chez elle, renverse un sablier d'une demi-heure. Dès qu'il sera vide, reviens ici.

Walt jeta un coup d'œil à Chuckswilly qui, d'un hochement de tête, montra son accord.

Pensif, Jack s'éloigna. Il avait demandé à Lunk depuis combien de temps le prospecteur était en ville. Le serviteur, qui semblait tout savoir des déplacements des gens, avait répondu que l'arrivée de Chuckswilly à Slashlark datait d'environ deux semaines. Pendant ce temps, il s'était présenté lui-même à tous ceux qui en valaient la peine. Il avait passé beaucoup de temps en mondanités, et très peu à préparer son expédition dans le Thrruk.

À la connaissance de Jack, Chuckswilly n'avait pas rencontré son père. Avant son départ pour la quête au

dragon, son père n’était pas allé en ville, il en était sûr. Mais il pouvait l’avoir fait pendant que son fils était dans les premiers contreforts. Jack ne savait pas, il avait oublié de s’en enquérir auprès de Lunk. Quoi qu’il en soit, il paraissait évident que Manto Chuckswilly le connaissait.

Les Merrimoth vivaient dans une grande maison à deux étages située au sommet d’une colline dans les faubourgs de Slashlark. Après celle de Lord How, c’était la plus belle du comté. Un jour, si Jack épousait Bess, elle serait sienne, plus les fermes, la tannerie, l’entrepôt de Merrimoth et de l’or en banque.

Sa femme serait la plus attrayante à la ronde. Elle ferait envie à tous les jeunes hommes.

Pourtant, une heure plus tard, il quitta la maison insatisfait et de mauvaise humeur.

Rien n’avait changé, Bess était aussi belle, tendre et amusante que jamais. Elle s’était installée sur ses genoux et l’avait embrassé jusqu’à ce que, après un intervalle décent, sa tante entre dans le parloir. Alors, en un murmure, elle avait discuté des projets pour le mariage.

Il n’avait pas été aussi emballé qu’il aurait dû. Pas plus qu’il n’avait eu le courage de dire quoi que ce soit sur son idée d’aller à Farfrom. À plusieurs reprises, il avait ouvert la bouche pour, chaque fois, ravaler ses mots en réalisant que, s’il proposait de reculer le mariage de quatre ans, il éteindrait dans ses yeux cette lueur de bonheur.

Non qu’il eût proposé aucune date précise pour la noce, mais à Slashlark on tenait pour acquis que vous vous mariiez aussi vite que possible et commenciez à avoir des enfants. Lui demander de rester seule à la maison pendant qu’il passerait quarante-huit mois dans une ville à cinq mille kilomètres de là serait impossible. Du reste, il ne voulait pas lui-même lui imposer cela.

Comme il allait partir, il lui vint à l’esprit qu’il pourrait la prendre avec lui, que peut-être même aimerait-elle s’en aller au loin. Il eut un moment d’exaltation. Qui passa

lorsqu’il se rappela le lien étroit unissant le père à la fille. M. Merrimoth aurait probablement tant d’objections qu’elle préférerait rester à la maison plutôt que de s’opposer à son père.

Auquel cas, pensa Jack, cela signifierait qu’elle aimait plus son père que lui.

Pourquoi ne pas le lui demander, s’en assurer ? Il le ferait. Mais pas maintenant. Plus tard, quand il aurait eu le temps de penser et quand sa tante ne pourrait pas les entendre. Ou était-ce seulement pour esquiver le problème ? Honnête envers lui-même, bien que cela lui fit mal, il dut admettre qu’il lui manquait le courage de lui exposer ses plans à cœur ouvert.

C’est ainsi qu’il marchait plus vite vers « La Corne Rouge ». Il avait besoin d’un verre.

Jim Tappan, le patron de la taverne, hocha la tête quand Jack entra.

— La pièce du fond, dit-il.

Jack frappa à la porte. Ed Wang ouvrit. Au lieu de s’effacer pour le laisser entrer tout de suite, il maintint la porte entrouverte et colla sa tête dans l’entrebâillement. De toute évidence, il ne voulait pas que, derrière lui, on vît qu’il disait quelque chose. À en juger par le brouhaha venant de la pièce, cette fois il n’avait pas besoin de craindre qu’on l’épie. Il parlait dans sa barbe.

— Écoute, Jack. Ne me vends pas, au sujet de Wuv. D’accord ? Ils savent qu’il est mort, je le leur ai dit. Mais ma version n’est pas exactement celle dont tu te souviendrais.

— Je serais bien fou de me livrer ainsi, dit Jack froidement. Je veux voir comment vont les choses avant de parler. Et maintenant, cousin, ôte-toi de là.

Ed eut l’air furieux. Jack repoussa la porte. Une seconde, il crut que Ed allait la retenir de son épaule pour l’empêcher d’entrer. Puis une pensée, visible à l’étrange altération de son visage, le fit changer d’idée. Il se recula. Jack, dans sa lancée, le bouscula presque.

À l’intérieur, une trentaine d’hommes étaient assis sur les bancs durs et nus alignés devant les murs. Vingt autres entouraient une immense table ovale au centre de la pièce. L’un d’eux était Walt, qui leva une main pour désigner une chaise vide près de la sienne.

La plupart de ceux qui étaient là s’arrêtèrent de parler pour l’examiner. Leur regard, derrière des gobelets levés ou des pipes allumées, était indéchiffrable. Jack en eut froid dans le dos. Il supposa qu’ils venaient de discuter de son aptitude comme candidat.

Les noms de ces hommes auraient pu être lus dans le Bottin mondain du comté de Slashlark : Merrimoth, Cage, Al Chuckswilly, John Mowrey, le shérif Glane, Cowsky le fripier, le Dr Jay Chatterjee, Lex, le père d’Ed, Knockonwood le fourreur.

Lord How n’était pas là, et Jack ne fut pas surpris de le voir faire défaut. On disait souvent du vieil homme qu’il était trop amoureux des horstels de son domaine et on chuchotait que, dans sa jeunesse, il avait montré un goût dépravé pour les sirènes.

Toutefois, le jeune George How était là. Il éleva une coupe de pierre à Jack en guise de salut muet, et but. La bière déborda de ses lèvres épaisses et dévala sur son double menton.

Jack lui rendit son sourire. En dépit du manque de sérieux de George, c’était un bon compagnon. Il n’avait qu’un gros défaut : quand il avait un verre dans le nez, ce qui arrivait souvent, c’était le meilleur des commensaux. Au début. Et puis, à un moment ou à un autre de la soirée, il grimpait soudain sur la table, les yeux étincelants, la lèvre baveuse, et il se mettait à gueuler sa haine contre son père. Et quand il avait épuisé le sujet, ou quand ses amis cessaient de l’écouter, il rageait contre eux, les accusant de fautes réelles ou imaginaires. Il sautait alors sur eux, les poings en action.

Ceux qui le connaissaient étaient préparés et lui tombaient dessus, le maintenaient et l'arrosaient jusqu'à le dégriser. À plusieurs reprises, toutefois, ils avaient été contraints de le frapper sur la tête ou de lui vider les poumons à coups de poing. On voyait deux lignes noires parallèles et rapprochées sur son front haut, balafres dues à des amis qui avaient balancé un peu trop fort leur gobelet pacificateur.

Aucune importance. Le lendemain, il ne se souvenait pas de ce qu'il avait fait. Il saluait ceux qui l'avaient attaqué comme si rien ne s'était passé.

En s'asseyant, Jack vit que Manto Chuckswilly était le seul homme debout. Assis près de lui, deux soldats du Fort : le sergent Amen et le capitaine Gomes.

— Jack Cage, dit le Flaireur de Fer, c'est une réunion sans cérémonie. Il n'y aura pas de flambeaux, pas de masques, pas de serments solennels.

Ses lèvres s'incurvèrent d'ironie.

— Aussi pouvez-vous agir comme vous le désirez et non comme un jeune initié qui se devrait d'être respectueux envers ses Anciens.

Parmi les hommes les plus âgés, plusieurs le regardaient, l'œil vide.

— Ed Wang nous a raconté comment, attaqué par Wuv, il fut obligé de le tuer. Il nous a dit aussi que vous l'aviez découvert peu après. Voulez-vous, s'il vous plaît, décrire à votre façon ce qui est arrivé.

Jack parla d'une voix lente et distincte. Quand il eut fini, il regarda Ed. Le visage de son cousin avait la même expression que lorsque Jack l'avait surpris penché sur le cadavre.

— Ainsi donc, dit Chuckswilly, le satyre avait trois blessures dans le dos. Maître Wang, vous n'aviez pas mentionné cela.

Ed sauta sur ses pieds et dit :

— Je l’ai poignardé quand il s’est retourné pour s’enfuir. Comme tous les horstels, c’était un lâche. Il savait que j’étais le plus fort et que j’allais le tuer.

— Hum ! Jack, quelle était la taille de Wuv ?

— Six pieds deux pouces. Il pesait environ seize stones.

Chuckswilly promena son regard de haut en bas de la silhouette courtaude d’Ed.

— Je hais les Wiyrs, dit-il, mais je ne me permets pas d’être aveugle à la réalité. Je n’ai jamais vu de satyre lâche, pas plus que je n’ai entendu parler d’un cas authentique de horstel attaquant un homme. Sans provocation, bien sûr.

Le visage d’Ed se tordit et pâlit.

— Monsieur, me traiteriez-vous de menteur ? Ces mots exigent réparation, monsieur.

— *Monsieur,* rétorqua le Noir, asseyez-vous ! Quand je voudrai vous voir debout, je vous le demanderai… À propos, messieurs, laissez-moi vous rappeler quelque chose. La T.H. n’est pas une association d’opérette, nous sommes là-dedans jusqu’au sang. Nous vous avons choisis, vous la crème de ce comté, comme le noyau d’un chapitre local… Notez-le, j’ai dit *choisis,* pas invités. Je n’ai pas besoin de dire ce qu’il adviendra de ceux qui refuseraient d’adhérer. Nous ne prenons pas de risques. Et nous sommes, en dépit de notre non-formalisme apparent, une organisation militaire. Je suis votre général. Vous obéirez à mes ordres sans poser de questions. Autrement, vous subirez un châtiment équitable… Et maintenant…

Il s’arrêta, fronça les sourcils, et grogna à l’intention d’Ed :

— Asseyez-vous, monsieur.

Ed trembla si fort que sa tête en fut secouée.

— Et sinon ? fit-il âprement.

Chuckswilly fit un signe au sergent Amen. Le soldat, un homme gigantesque, ramena sa main de dessous la table. Elle tenait une canne à pommeau. Il frappa Ed sur la bouche. Celui-ci culbuta, renversa sa chaise et tomba à

terre. Le sang coulait de ses lèvres déchirées. Une minute après, il se releva et cracha trois dents. Des larmes coulaient de ses yeux à demi clos, cependant qu'il pressait un mouchoir contre sa bouche.

— Asseyez-vous, à présent, maître Wang. Rappelez-vous, s'il vous plaît, qu'à l'avenir on ne tuera plus à moins que *je* n'en donne l'ordre. Et ne vous inquiétez pas, ne vous irritez pas parce que vous n'entrez pas en action immédiatement. Le jour viendra où vous pataugerez dans le sang.

Il tourna son grand nez basané vers les autres et dit :

— Si quelqu'un d'entre vous est en désaccord avec moi, il peut me signaler aux Autorités, le shérif Glane et le capitaine Gomes sont à votre disposition. Vous n'aurez même pas à quitter la pièce pour me dénoncer.

Un rire gêné courut autour de la salle. Merrimoth se dressa et leva son verre au prospecteur.

— Monsieur Chuckswilly, vous êtes un homme selon mon cœur. Tête dure, poing dur et les deux pieds sur terre. Vous savez lorsqu'il faut frapper et lorsqu'il ne faut pas. À votre santé et au T.H.

Chuckswilly prit un gobelet et dit :

— À nous, monsieur.

Il but. Les autres se levèrent et l'imitèrent. Leur écho ne fit pourtant pas beaucoup de bruit.

— Maintenant, Ed, voudriez-vous vous joindre au toast ? dit le Noir. Il ne devrait y avoir aucun ressentiment, c'est du passé. Quand j'organisai la chose à Old City, j'ai dû tuer un homme qui insistait pour régler une querelle personnelle avec un satyre. Le fou ne pouvait pas comprendre qu'il vaut mieux prévoir à longue échéance.

Ed retira son mouchoir. Lentement, il leva son verre et salua son supérieur. D'une voix aussi mutilée que sa bouche, il dit :

— À la damnation de tous les horstels, monsieur !

— Voici qui est d'un bon garçon, dit Chuckswilly. Un de ces jours, vous me remercierez d'avoir assené quelque bon

sens sur votre tête. Et maintenant, s'il vous plaît, peut-être aimeriez-vous nous dire ce que vous m'avez confié à la réunion ?

En commençant, la voix d'Ed tremblait, mais à mesure qu'il progressait, elle regagnait quelque peu de son ancien éclat.

— Voici. Josh, le fils de Mowrey, connaît le sentiment que j'ai – que j'avais – pour Polly O'Brien. Il est venu hier me voir et m'a dit que la nuit où elle s'est enfuie, il rentrait de la ferme de Cospito chez lui. Il s'était lié avec Sally Cospito et il était très tard, environ 4 heures du matin. La lune était encore haute. Il se dépêchait parce qu'il avait peur des loups garous. On en a vu récemment, vous savez… Il allait pénétrer sur le domaine de son père quand il entendit une charrette rouler sur le pont de Squamous Creek. Curieux de voir qui pouvait être debout et conduire à cette heure, il se cacha derrière un buisson. Et c'est heureux qu'il l'ait fait, car un homme masqué conduisait et une femme en capuche était à côté de lui. Sur le siège arrière, il y avait deux satyres. Il ne put me dire, évidemment, qui étaient les humains, mais un des horstels était Wuv. Il en est sûr… Josh a dit aussi que bien qu'il n'ait pu distinguer le visage de la fille sous la capuche, il jurerait que c'était Polly. Je pense qu'il est évident qu'elle a demandé asile à un cadmus de la ferme Cage. Et je pense que…

— Il est temps de vous asseoir, coupa Chuckswilly. Monsieur Cage, à voir la façon dont vous avez tiré sur votre pipe, vous devez avoir quelque chose à dire.

Walt se leva et dit d'une voix rauque :

— Je ne savais rien du tout de sa présence à ma ferme, croyez-moi…

— Personne ne vous soupçonne, dit Chuckswilly. Elle aurait pu aller sur le domaine de n'importe qui. En fait, connaissant les horstels, je suis surpris qu'ils ne l'aient pas cachée à la ferme Wang. Mais la vôtre, Walt, est la plus logique car elle est la plus proche des montagnes.

Ed se leva de nouveau.

— Si cela est vrai, Polly sera emmenée par une nuit noire dans le Thrruk ! Ne croyez-vous pas qu'avant que cela n'arrive, nous devrions foncer sur les cadmi et en arracher Polly pour la brûler comme sorcière ? Cela montrerait aux humains qu'il y a de l'espoir pour eux, qu'il existe un groupe prêt à n'importe quoi pour faire régner la justice ! Quoi ? nous pourrions nous masquer pour partir, et y aller armés de bombes et d'huile à brûler. Les surprendre endormis, les massacrer, incendier les cadmi. Et détruire leurs biens, et aussi, leurs récoltes et leurs arbres et leur viande…

— Assis ! tonna Chuckswilly.

Le père de Jack souleva sa masse et se mit à frapper sur la table.

— Monsieur Chuckswilly ! Je proteste ! Si nous suivions le plan de Wang, cela signifierait beaucoup plus que le massacre de mes horstels. Ce serait ma ruine ! Ma ferme détruite, je serais un pauvre homme ! Comment les assaillants sauraient-ils distinguer entre la propriété des horstels et la mienne ? Non seulement cela, mais…

— Veuillez vous asseoir, monsieur Cage…

Walt hésita, puis se rassit. Il respirait si lourdement que son visage était rouge. Et il tirait, à les arracher, les poils de sa barbe.

— Vous avez raison, dit Chuckswilly. Comme propriétaire, votre ruine peut être un des résultats du Jour T.H., peu de chose en vérité… Non… du calme, s'il vous plaît, dit-il comme un brouhaha s'élevait. Permettez-moi d'expliquer.

Il se tourna vers le mur derrière lui et déroula une grande carte d'Avalon. Il utilisait sa dague comme baguette.

— Chacune de ces croix indique un groupe de cadmi. Les cercles indiquent les centres à population humaine. Là où il y a des villes ou des cités, il y a peu de cadmi. Les humains surpassent nettement en nombre les horstels dans un rapport de douze à dix… Mais, dans les aires rurales, les horstels sont plus nombreux que nous. Cela signifie que le

Jour T.H., si on laisse les choses en l'état où elles sont, ils auront l'avantage dans des aires telles que Slashlark… Nous n'avons pas l'intention de laisser les choses ainsi. Quand le jour viendra, en même temps que des attaques nocturnes de notre Association sur chaque cadmus, des foules de chaque ville, enflammées par des discours, de l'alcool gratuit et des promesses de pillage, se répandront des aires urbaines dans les rurales. Elles seront armées, nous y pourvoirons. Et elles seront pleines d'un délire meurtrier… La bataille commencée, le gouvernement sera obligé de soutenir les citoyens. D'autant plus que beaucoup de fonctionnaires sont des membres T.H., et la Reine, j'en suis sûr, attend précisément une telle action pour rompre les contrats horstels et ordonner à l'Armée d'attaquer… Le T.H. est international. Nous avons fait alliance nous-mêmes avec les hérétiques, afin que les humains puissent agir comme un seul corps. Une fois les horstels balayés, nous nous occuperons du problème hérétique… À présent, maître Wang, vous vouliez de l'action immédiate ? Vous l'aurez. Nous avons projeté un raid, mais non sur les cadmi. Il sera dirigé contre un convoi de camions de l'Armée, arrivant au Fort d'ici par la route de Black Cliff. Les camions contiendront les nouveaux fusils à platine en Duroverre, des balles, des bombes et un canon de verre, lequel sera très pratique pour faire exploser les coquilles dures des cadmi… Il y aura aussi un camion plein de lance-flammes. Ceux-ci lancent un produit chimique qui, si on le projette dans les entrées, brûlera ou étouffera toute vie en sous-sol.

Jack réfléchissait. Si le gouvernement n'était pas en train de préparer la guerre, et s'il était opposé au T.H., pourquoi envoyait-il des armes spécifiquement destinées à un siège de cadmi ?

La réponse était évidente.

— … rencontrer à 10 heures cette nuit à l'entrepôt Merrimoth et décider des détails du raid. Les participants vont avoir à faire quelque chose à contrecœur. Ils devront se

déguiser en satyres. Ceci afin que la Reine puisse avoir l'occasion de blâmer les horstels.

Il ricana et obtint un écho docile.

— Maintenant, monsieur Cage, le point qui vous tracasse. Vous craignez que les T.H. deviennent incontrôlables et détruisent ou pillent tout ce qui est visible ? Vous avez raison à moitié. Les foules citadines feront très certainement cela. Voyez-vous, messieurs, vous vivez loin des aires cosmopolites. Vous ne réalisez pas jusqu'à quel point les pauvres sont privés, affamés et désespérés. Épinglés dans leurs trappes sales et exposées, piétinés par des moutards affamés et bruyants, pleins de rancœur, ils haïssent les humains fortunés autant que les horstels. Plus, même, car ils blâment l'aristocratie et les riches pour leur situation, et ils ont rarement quelque chose à voir avec les horstels… Aussi, le jour où ils se répandront hors des cités, tuer les Wiyrs et les voler ne les satisfera pas. Ayant goûté au sang grâce à l'absence de contrainte, ils saisiront la chance offerte par le chaos inévitable, et se retourneront contre ceux qui ont ce qu'ils n'ont jamais eu.

Il leva la main pour arrêter leurs protestations.

— Je vous en prie, je vous en prie ! Le T.H. a été conçu pour plus d'une raison. Notre premier but, évidemment, est d'organiser et de lancer l'attaque. Mais presque aussi fort a été le désir de maintenir la foule, de préserver la Loi et l'Ordre, bref de nous protéger d'un adversaire presque aussi dangereux que les horstels… En conséquence, la moitié seulement de l'Armée sera utilisée dans les attaques des cadmi. L'autre sera gardée en réserve pour agir comme force de police et ramener les foules dans les villes une fois leur travail terminé. Donc, messieurs, ne soyez pas surpris de ce qui arrivera au Jour T.H. Il y aura des pertes en vies humaines, peut-être parmi nous. Des maisons et des granges seront brûlées, des moissons piétinées. Quelques-unes de vos propres bêtes seront rôties sur place par les

pauvres affamés et surexcités. Fortifiez vos maisons, cadenassez vos réserves…

» Et n’ayez pas l’air si désemparé. Après tout, cela en vaut la peine pour vous libérer une fois pour toutes des bêtes sans âme des champs. La victoire ne vaut rien si elle n’a rien coûté… Et maintenant, des questions ?

De nouveau, le père de Jack se leva. Il se pencha, les bras raides, poings appuyés sur la table. La sueur coulait sur ses joues et dans sa barbe, et sa voix était contenue.

— Aucun de nous n’a prévu ces conséquences. Surtout sur un point. Si je vous comprends bien, tous les horstels seront tués. Ce n’est pas ainsi que j’avais vu les choses. J’avais pensé qu’on en tuerait assez pour leur montrer qui était leur maître. Alors, les survivants auraient continué à travailler aux champs, et comme nos esclaves. Ainsi aurait disparu ce non-sens : partager les fruits du travail avec eux.

— Pas du tout !

Chuckswilly poignarda l’air de sa dague pour appuyer son propos.

— Il ne *doit* pas y avoir d’hésitation. Tous les horstels *doivent* être tués. Voulez-vous remplacer un problème par un autre ? Si nous suivions votre suggestion, nous n’aurions toujours pas de place pour les gens de la ville. Comment pouvons-nous les laisser s’installer à la campagne tant que les horstels vivent dans les cadmi ? Non ! Quand les Wiyrs auront disparu, les sans-logis seront déplacés progressivement dans le calme et l’ordre, vers les zones moins peuplées. Là, ils deviendront fermiers.

— Mais… mais… hoqueta Walt, *ils* ne savent *rien* du travail de la terre ! Ils vont abîmer les sols, les vergers, les troupeaux. Ils sont ignorants, paresseux, sales, loqueteux ! Nous n’obtiendrons jamais d’eux la coopération que nous avons eue des horstels. Il n’y aura aucune certitude quand il s’agira de partager, à la fin de la saison. Ils n’ont pas de parole. Résultat : nous serons abaissés à leur niveau, nous deviendrons aussi pauvres qu’eux !

— C’est peut-être vrai, dit Chuckswilly. En un sens, c’est vrai. Vous, messieurs, n’aurez pas à donner une partie de vos biens, à les partager. Votre propriété sera toujours vôtre. Les immigrants deviendront vos salariés, liés à vous. Ils seront en un sens des horstels sans queue, mais pas aussi indépendants… Vous aurez des ennuis, bien sûr, pour dresser ces gens, leur apprendre à aimer la terre comme leurs prédécesseurs. Ils feront des erreurs. Vos champs en souffriront pour un temps. Mais, en fin de compte, la production retrouvera sans doute son niveau d’avant.

— Et les gens qui resteront dans les villes ? demanda M. Knockonwood. Nous avons assez de difficultés à les nourrir maintenant. Ne souffriront-ils pas de la famine durant l’intérim ?

— Pas plus qu’avant. Pourquoi ? Parce qu’il y aura seulement alors la moitié de la population à nourrir.

Des voix s’élevèrent autour de la pièce.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Pourquoi ? Réfléchissez, messieurs. Ce que vous avez vu jusqu’à présent est un avenir rose. Les horstels écartés et toute la richesse pour vous. Mais ce n’est pas ainsi que les choses se passent. Cette idée vous a-t-elle effleurés que les horstels savent ce qui se prépare ? Qu’ils lutteront plus sauvagement encore que les humains, parce qu’ils se rendent compte que c’est une guerre d’extermination ? Qu’ils pourraient avoir leur Jour T.H. aussi ? Plus proche peut-être que le nôtre, de sorte qu’ils pourraient écraser la population rurale, et puis marcher sur les villes ? Que T.H. pourrait signifier tout aussi bien Tueurs d’Humains ?

Jack considéra Chuckswilly avec un plus grand respect. Aussi brutal et cynique qu’il fût, il était honnête aussi, intelligent et réaliste. C’était plus que l’on n’en pouvait dire des hommes qui étaient dans la pièce.

— Je dois vous avouer tout de suite, dit Chuckswilly, afin que les cœurs tendres puissent se tremper, que nous nous attendons à perdre la moitié de nos forces.

— La moitié ?

— Oui. Un prix terrible, mais bien que j’aie horreur de le dire, c’est une bonne chose. Il y aura plus de place. Il faudra deux générations avant qu’Avalon ne recommence à être surpeuplé. Cela détruira aussi la menace de révolution des citadins, qui, ainsi que vous le savez, messieurs, trouble la Reine depuis quelque temps… Non, nous allons vers une époque sanglante, amère. Messieurs, préparez-vous.

5

Tony apporta le petit déjeuner de Jack. Il trouva son grand frère debout au milieu du champ, pendu aux poignées de la charrue et maudissant l'attelage.

— Chaque fois qu'elles voient une ombre, elles essaient de s'enfuir. Je suis ici depuis l'aurore et je n'ai rien fait que pouponner ces brutes.

— Ben oui, Jack, dit Tony. Pourquoi ne pas prendre ton déjeuner à présent ? Peut-être que tu te sentiras mieux après ?

— Ce n'est pas moi, c'est ces bêtes. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour le cheval légendaire ! On dit que c'était le meilleur ami de l'homme. Tu t'allongeais à l'ombre et il labourait tout seul.

— Pourquoi ne pas atteler des hommes ? Papa dit que les premiers arrivés ici le faisaient.

— Tony, quand on commence à planter le blé, c'est délicat. Il faut l'enterrer profond, très profond, sinon les racines ne prennent pas.

— Papa dit que notre « blé » n'est pas comme celui qu'ils avaient sur la Terre. Il dit que c'est une herbe que les horstels ont transformée en plante comestible. Ils n'ont rien pu faire contre sa fragilité.

Jack dételа les licornes et les conduisit au ruisseau.

— J'ai appris que les licornes dont nous nous servons actuellement appartiennent à une espèce naine. Jadis c'était leur grand frère que les horstels utilisaient pour le labour. Il était vigoureux et docile comme un cheval.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il a été exterminé comme la plupart des gros animaux, en un seul jour. Du moins, c’est ce qu’on dit. C’est le jour où le fer qui se trouvait à la surface d’Ose a explosé d’un seul coup. Boum ! Ce qui a tué presque tous les êtres vivants qu’il y avait.

— Tu y crois ? demanda Tony.

— Eh bien, des mineurs et des prospecteurs ont déterré les os de nombreux animaux qui ne vivent plus aujourd’hui. Et on peut voir les ruines de grandes villes comme celles qui sont près de Black Cliff, et qui montrent que quelque chose de catastrophique les a nivelées. Peut-être est-ce vrai !

— Oh ! c’était il y a mille ans, aussi, comme dit le père Joe. Jack, crois-tu vraiment que les horstels pouvaient voler, alors ?

— Je ne sais pas. En tout cas, j’aimerais que tout ce fer, quand il a explosé en l’air, ait épargné quelques bonnes bêtes de labour.

— Pourquoi n’attelles-tu pas un dragon ? dit Tony.

— Bien sûr, dit Jack.

Avec un petit rire, il commença à déjeuner.

— J’ai lu quelque chose, dit Tony, sur saint Dyonis convertissant un dragon. Il l’a utilisé pour labourer une grande étendue de terre.

— Oh ! tu veux parler de cette histoire, à l’époque où, avec ses disciples, il a quitté Farfrom pour venir ici ? Quand les horstels ont accepté que lui et ses descendants habitent tout le pays qu’ils pourraient délimiter en un jour à la charrue ? Quand il les a dupés en attelant un dragon chrétien et en traçant les frontières de notre nation actuelle ?

— Oui, c’est ça. Merveilleux, n’est-ce pas ? J’aurais bien aimé voir la tête des horstels.

— Tony, tu ne devrais pas croire tout ce que tu entends. Mais j’aimerais bien voir un de ces monstres. Je parie qu’il pourrait tracer un sillon aussi profond qu’on voudrait.

— Jack, as-tu déjà vu un dragon ?

— Non.

— Alors ? Si tu n’en as jamais vu et si on ne doit croire que ce qu’on voit, comment sais-tu qu’il existe de telles choses ?

Son frère se mit à rire et lui boxa amicalement les côtes.

— S’il n’y en a pas, qui nous a volé les licornes ?

Jack regardait au-delà de son frère.

— De plus, une sirène m’a dit qu’elle avait parlé à celui-là même qui a pillé nos enclos. En fait, elle arrive. Demande-lui si ce n’est pas vrai.

Tony fit la grimace en disant :

— Je crois que je vais m’en aller, Jack.

D’un air absent, son frère acquiesça, le regard fixé sur la silhouette ondulante qui approchait. Elle portait un vase en forme de larme.

Tony plissa les yeux, fit la moue et se glissa à travers les arbres.

— Salut, Jack, dit R’li en anglais.

— Salut, répondit-il en bébé-horstel.

Elle sourit comme si elle voyait quelque chose de significatif dans le fait qu’il utilise cette langue. Il jeta un coup d’œil à l’amphore qu’elle tenait par une de ses oreilles.

— Tu vas chercher du miel ?

— Évidemment.

Jack regarda autour de lui. Personne en vue.

— Je viens avec toi. Les labours peuvent attendre. Je crois que, si je m’y remettais à présent, je serais tenté de tuer ces bêtes.

Elle fredonna la mélodie de la dernière chanson qui avait atteint le comté : *Attelez votre dragon à la charrue.*

— J’aimerais pouvoir le faire.

Il enleva son chapeau, sa veste, ses chaussettes et ses bottes et commença à s’ébrouer dans le ruisseau. La sirène enfonça la base aiguë de l’amphore dans le sable. Elle entra dans le courant et s’assit.

— Si tu n’étais pas si pudique, tu pourrais faire la même chose, dit-elle pour le taquiner.

Il jeta un coup d’œil autour de lui et dit :

— Cela semble ridicule en effet. Quand je suis avec toi, je veux dire.

— Je suis surprise de t’entendre admettre cela.

— Je ne le pensais pas vraiment. Les hommes ont besoin d’habits, mais il n’y a pas d’inconvénient à ce que vous, horstels, soyez nus.

— Ah, oui, nous sommes des animaux… Nous n’avons pas d’âme, quoi que soit une âme. Jack, te rappelles-tu quand nous étions enfants, tu te cachais pour venir à l’étang nager avec nous. Tu ne gardais pas ta culotte, alors.

— J’étais un gosse !

— Oui, mais tu n’étais pas aussi innocent que tu le prétends. Nous avions l’habitude de rire de toi, non parce que tu étais nu, mais parce que tu te croyais terriblement pervers et que tu étais si visiblement heureux d’être en état de péché… Tes parents te l’avaient interdit. S’ils t’avaient surpris, tu aurais reçu une raclée mémorable.

— Je sais, mais quand ils me disaient que je ne pouvais pas faire quelque chose, c’était une raison pour la faire. En plus, c’était très amusant.

— Alors, c’est que tu n’étais pas réellement convaincu qu’il te fallait avoir honte de ton corps. Maintenant, je pense que tu as honte. Tu as permis à d’autres de te convaincre… Mais aussi, ajouta-t-elle, je comprends pourquoi vos femmes mettent des vêtements. Elles s’en servent plus pour cacher leurs défauts que pour rehausser leur beauté.

— Ne sois pas mauvaise langue !

— Ce n’est pas ça, je pense que c’est vrai. Il se leva, mit son chapeau et prit ses habits.

— Avant que je m’en aille, R’li, dis-moi quelque chose, s’il te plaît. Pourquoi m’as-tu laissé prendre tout le bénéfice de la perle ?

L’imitant, elle fendit l’eau jusqu’à lui. Sur sa poitrine, chaque goutte d’eau scintillait comme un petit univers de verre qui aurait emprisonné à son centre un soleil minuscule. Des filets coulaient des tresses mouillées de la queue de cheval et éclaboussaient le sable. Elle étala les longs poils sur son bras gauche et les exposa à la lumière. De chatoyantes veines fauves serpentaient au soleil.

Ses yeux bleus de pourpre s’élevèrent vers les siens. Sa main droite se tendit vers lui en un geste familier, puis s’arrêta. Il regarda et avança la main pour saisir la sienne.

Elle ne la retira pas. Elle accepta au contraire l’insistance douce, mais ferme de sa main, et vint dans ses bras.

Une semaine plus tard, le convoi de camions de l’Armée fut attaqué. Il était 9 heures du soir quand les T.H. enfilèrent leurs costumes de satyres. Leur déguisement ne tromperait personne en pleine lumière, pas plus que si on les regardait de près dans la pénombre. Mais ils ne s’en souciaient pas. S’ils s’habillaient ainsi, c’était surtout pour donner aux hommes de la Reine un prétexte pour accuser les horstels du voisinage.

Quand ils atteignirent la taverne « Au Verre Plein », elle éclatait de lumières. À l’intérieur, les soldats vidaient des gobelets et jouaient aux dés. Les camions étaient alignés derrière la grange. Un sergent surveillait l’attelage de bêtes fraîches. Il ne regarda même pas quand les premiers des assaillants surgirent de derrière la grange.

Il ne fut pas difficile de venir à bout des hommes de garde. Les faux satyres s’élancèrent de l’obscurité. Ils entourèrent les hommes de troupe surpris et les réduisirent au silence, ne rencontrant, chose étonnante, que très peu de résistance. Mais, pensa Jack en bâillonnant un des hommes, était-ce si étonnant ?

Il n’y eut aucun tumulte dans l’auberge, en dépit des inévitables craquements et grincements d’essieux, des bêtes qui renâclaient et trépignaient, et des roulements de roues. Parvenus sur la route, les assaillants abandonnèrent

toute précaution et cinglèrent les attelages. Ce fut seulement alors que la porte de la taverne s'ouvrit, et que des hommes, gobelets ou argent en main encore, sortirent en chancelant pour hurler et jurer.

Jack les trouva piètres acteurs. Leurs jurons étaient faibles et il était sûr d'avoir entendu plusieurs hommes éclater de rire.

Quoi qu'il en soit, durant la longue fuite, il ne se sentit pas tellement brave et audacieux. Il était désappointé de n'avoir pu tirer sa rapière de verre souple. Depuis quelque temps, il avait envie de frapper quelque chose ou quelqu'un. Une masse grise et lourde pesait sur son dos, et bien qu'il ruât et se secouât, il ne pouvait la désarçonner.

Même pendant ses rares rencontres avec R'li, il ne pouvait se libérer de cette rage latente. Beaucoup trop de leurs dialogues ressemblaient à celui au cours duquel lui et R'li s'étaient embrassés.

Il s'en souvenait bien. En haletant, il avait dit qu'il l'aimait, qu'il l'aimait, et qu'il se moquait bien qu'on le sache, que tout le monde le sache. Il la serrait contre lui et jurait qu'il le pensait. Maintenant, oui, tu le penses, mais tu sais que c'est impossible. L'Église, l'État, les Gens te l'interdisent.

Ils ne me laisseraient pas faire. Il y a une solution. Viens avec moi. Où ?

Sur le Thrruk. Je ne peux faire cela. Pourquoi pas ?

Quitter mes parents, briser leur cœur, trahir la fille avec qui je suis fiancé, être excommunié ?

Si tu m'aimais *vraiment*, tu viendrais. Ah !

R'li, cela t'est facile à dire. Tu n'es pas un homme.

Si tu venais avec moi par-delà les montagnes, jusqu'à la vallée, tu obtiendrais plus que moi seule, tu deviendrais ce que tu ne seras jamais en Dyonisa.

Quoi donc ? Un homme *complet.*

Je ne te comprends pas.

Tu deviendrais plus équilibré, plus intégré psychiquement. En toi, la partie inconsciente travaillerait main dans la main avec la consciente. Tu ne serais pas chaotique, enfantin, désaccordé.

Je ne vois toujours pas ce que tu veux dire.

Viens avec moi à la vallée où j'ai vécu trois ans à franchir les Rites de Passage. Là, tu seras parmi des gens dont chacun est un tout. Tu es un homme en lambeaux, Jack. C'est ce que le mot *panor* signifie dans notre langue quand on l'applique à l'humanité. Le déchiqueté. Un tas de morceaux.

Ainsi, je suis un épouvantail ? Merci.

Fâche-toi si cela peut t'aider. Mais je ne t'insulte pas. Je veux dire que tu ne connais pas tes pouvoirs. Ils sont cachés à tes yeux par les autres et par toi-même. Toi-même jouant à cache-cache avec toi-même, refusant de voir le *Toi* réel.

Si tu formes un… un tout… pourquoi m'aimes-tu ? Je suis en… je suis en lambeaux.

Jack, tu es potentiellement aussi fort et complet que n'importe quel horstel. Tu pourrais sur le Thrruk devenir ce que tu devrais être. C'est à la portée de tout humain, à condition qu'il abatte cette barrière de haine et de crainte et qu'il apprenne ce que, avec peine, nous avons mis des siècles à conquérir.

Et pour cela, abandonner tout ce que je possède à présent ?

Abandonner ce qu'il faut abandonner. Le meilleur, le bien, on le garde. Mais ne décide pas ce qui est le meilleur avant d'être venu avec moi. Je vais y réfléchir. Fais-le maintenant. Tu me tentes.

Va-t'en ! Quitte les animaux liés à l'arbre, la charrue dans son sillon. Pas d'adieu. Va-t'en seulement. Avec moi.

Je… je ne peux pas. C'est que…

S'il te plaît, ne cherche pas d'excuses.

Depuis, il ne pouvait se débarrasser de la sensation d'avoir tourné le dos au chemin de toutes les gloires. Un

moment, il avait essayé de se convaincre qu'il avait proféré un *Vade rétro, Satana !* Quelques jours après il avait l'honnêteté de se dire qu'il manquait de courage. S'il l'aimait vraiment, comme il l'avait dit, il aurait tout rejeté pour aller avec elle. Oublie tous les autres, et attache-toi à…

Mais ceci s'appliquait au mariage, alors qu'il ne pourrait jamais y avoir de liens sacrés entre eux.

Il l'aimait. Fallait-il qu'un homme en robe dise quelques mots au-dessus d'eux ? Il devait bien penser ainsi, puisqu'il n'était pas parti avec elle. Et elle avait dit que la preuve de son amour serait son départ avec elle.

Il ne l'avait pas fait.

Donc il ne l'aimait pas.

Il l'aimait, pourtant !

Il frappa le siège du wagon avec son poing. Il l'aimait.

— Pourquoi diable fais-tu cela ? lui demanda le jeune How, assis près de lui.

— Pour rien.

— C'est pour des riens qu'on devient fou, ricana How. Tiens, prends une gorgée de ça.

— Non, merci. Ça ne me dit rien.

— Tu en as de la chance ! Eh bien, à ta santé. À propos, as-tu remarqué que Josh Mowrey n'était pas avec nous ?

— Non.

— Eh bien, Chuckswilly l'a remarqué, lui, et il en a fait tout un plat. Personne ne savait où il était. Ou tout au moins, ils le prétendaient. Mais moi, je sais.

Jack grogna.

— Ça ne t'intéresse pas ?

— Vaguement.

— Eh bien, tu n'es pas en forme ! Je te le dirai quand même. Ed Wang a désigné Josh pour surveiller les cadmi de ta ferme.

Jack se réveilla.

— Pourquoi ?

— Ed pense que Polly n'en est pas encore partie.

How ricana et inclina la gourde. Il cingla les dos laineux des licornes, et quand le camion eut gagné de la vitesse, il cria au-dessus du bruit :

— Ed est un gars têtu comme il n’y en a pas. Lui et Chuckswilly vont se heurter de nouveau.

— Chuckswilly le tuera.

— Peut-être. Si Ed ne glisse pas du bois de cuivre entre ses côtes. Il est tout humble, maintenant, mais il se rappelle ses dents perdues.

— Qui combattons-nous ? Les horstels ? Ou nous-mêmes ?

— Les divergences d’opinions doivent être réglées avant d’établir un plan d’action.

— Dis-moi, How, de quel côté es-tu ?

— Je m’en moque. J’attends seulement que le jour du grand combat arrive.

Il prit une autre longue gorgée, puis regarda Jack. Celui-ci se demanda si How avait l’intention de l’attaquer. Il avait déjà vu ce regard fixe.

— Tu veux savoir une chose, Jack ? Le Jour T.H. verra beaucoup de propriétés changer de mains. Les horstels, et des humains fous de pillage, sont prêts à… euh… disposer… de certaines personnes. Quand le jour arrivera…

Il éleva le flacon encore et dit :

— Je pourrai bientôt devenir Lord How. Bien entendu, abîmé dans le chagrin, j’érigerai un monument à mon pauvre vieux père, abattu dans les émeutes sanglantes du Jour.

— Pas étonnant, dit Jack, que ton père pense avoir élevé un chien adipeux, stupide et propre à rien.

— Surveille ton langage, Cage ! Quand je serai le baron How, je n’oublierai pas mes ennemis.

Il jeta le flacon vide. Les rênes s’étaient relâchées dans ses mains, et les licornes, sentant la diminution du contrôle, ralentissaient.

— Tu te crois foutrement intelligent. Cage, mais je vais te montrer que tu ne l’es pas. Il y a peu de temps, j’ai menti en disant que je ne me souciais pas de savoir qui deviendrait le chien de flèche du T.H. Hé hé ! Je mens toujours. Juste pour tromper les gens. De toute façon, je sais quelque chose que tu ne sais pas. Sur ce fou de Wang et ce beau morceau aux grands yeux, Polly O’Brien. Et cet arrogant roturier, Chuckswilly, aussi.

— Et quoi donc ?

How secoua l’index et gonfla ses joues.

— Pas si vite ! Demande poliment…

How fouilla dans la poche de son manteau et en tira un autre flacon. Jack l’agrippa par le col et l’attira à lui.

— Tu me le dis maintenant, ou tu le regretteras !

How serra le flacon et l’éleva pour frapper Jack.

Celui-ci abattit le tranchant de sa main sur le cou de taureau de How, qui tomba en arrière dans le camion, où il fut retenu par ceux qui y étaient.

Jack saisit les rênes et appela :

— Est-il mort ?

— Il respire.

Quelques hommes ricanèrent. Jack se sentait mieux. Quand sa main avait cogné, elle avait paru le décharger du plus gros de sa fureur réprimée. La seule chose à l’ennuyer était ce que How avait insinué.

Durant les dix kilomètres de Black Cliff à Slashlark, on n’épargna pas les attelages. Jack se demandait comment ils pouvaient conserver leur allure. En atteignant la capitale du comté, ils seraient fourbus. Et après cela, ils devraient faire un détour d’un kilomètre, autour de la ville, afin que les camions ne soient pas aperçus. Cela ferait onze kilomètres, après quoi ils auraient à tirer les camions sur la même distance, jusqu’à la ferme Cage. Là, les camions seraient remisés dans la grange, et l’on cacherait les armes sous une meule de paille de l’année précédente. Mais les licornes tiendraient-elles ?

À un kilomètre en vue de Slashlark, Chuckswilly ordonna une halte. C’est alors que Jack, comme tous les participants au raid, vit qu’il n’était pas au courant de tout ce qui concernait le projet.

Des hommes portant des torches surgirent de la forêt, dételèrent les bêtes essoufflées et écumantes et en attelèrent de fraîches. Chuckswilly ordonna à ses hommes d’ôter leurs costumes de satyres et de remettre leurs habits.

Pendant qu’ils se changeaient, How rampa hors du camion. Il se frottait le cou et clignait des yeux à la lumière des torches.

— Qu’est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Tu es tombé et tu t’es évanoui, dit quelqu’un.

— N’est-ce pas à toi que je parlais, Jack, quand c’est arrivé ?

— Si.

— Qu’est-ce que je disais ?

— Ton radotage habituel.

— Ha ! Ha !

How cessa de froncer les sourcils et de regarder, mal à l’aise, Ed qui se tenait tout près. Il fit une grimace à l’intention de celui-ci et lui tapa sur l’épaule.

— Tu vois, Ed, tout va bien !

— Ferme ta gueule ! grogna Ed, qui se détourna et s’éloigna dans l’obscurité.

Jack regarda son dos en s’interrogeant. Son cousin avait eu l’air fou furieux. Que préparait-il ?

Le convoi repartit. Il dépassa le morceau de route qui s’incurvait vers l’ouest de Slashlark. D’un seul coup, la chaîne de collines qui bloquait la vue de la ville s’adoucit en une plaine. Ils retrouvèrent la route principale, celle qui bordait la Big Fish jusqu’à ce qu’elle se jette dans Squamous Creek. Là, à deux cents mètres au sud du pont, les camions stoppèrent.

— Ici, la plupart d’entre nous rentrent chez eux, dit Chuckswilly. Les conducteurs poursuivent jusque chez Cage

et dormiront là-bas cette nuit. Je reste, moi aussi. Nous aurons besoin toutefois d’hommes en plus pour aider à décharger.

Les détails arrangés, les hommes qui ne continuaient pas se glissèrent dans la nuit. Ceux qui habitaient tout près marchèrent. Ceux dont les maisons étaient lointaines empruntèrent des charrettes qui avaient attendu toute la nuit.

Le Noir conduisait le wagon de tête, How le second, Wang le troisième. Jack ne savait pas quels étaient les autres conducteurs.

Le pont trembla. Les hommes regardaient pour voir si le Veilleur s’éveillerait pour glisser sa tête à une fenêtre de la tour. Ils respirèrent plus aisément quand ils eurent dépassé la haute construction de pierre sans qu’un signe eût montré que ses habitants avaient été dérangés. À ce moment, une lanterne brilla sur la berge. Le Veilleur marchait vers eux, une longue perche souple sur l’épaule, et un panier d’osier pendu à son côté. C’était une malchance que le horstel revienne précisément de sa pêche nocturne.

Jack se retourna pour regarder derrière lui. Wang avait arrêté son camion, immobilisant la procession, et il sautait à terre. Il portait une javeline à pointe de verre.

Jack arracha les rênes des mains de How, arrêta les bêtes et cria :

— Hé, Chuckswilly !

Chuckswilly s’arrêta à son tour. Quand il vit ce qui se passait, il hurla :

— Vous êtes fou ! Remontez sur votre siège et continuez !

Wang poussa un cri suraigu. Non contre son chef. Contre le satyre. Il lança la javeline sans arrêter sa course.

Awm laissa tomber lanterne et perche et s’affala sur le sol. La javeline disparut par-dessus sa tête dans la nuit. Immédiatement, Awm se releva et projeta la lanterne. Wang continuait à courir, le couteau en main, et ne put esquiver à temps. La lanterne heurta sa tête. Il tomba, le verre se brisa

et l’huile se répandit en une flaque de flammes qui léchaient la tête de l’homme inconscient. Le Veilleur disparut dans l’ombre des arbres.

— Ah ! le satané idiot ! Je devrais le laisser brûler, dit Chuckswilly.

Pourtant, il saisit Ed par les pieds et l’éloigna du feu.

Celui-ci s’assit. Il tenait sa main contre sa bouche.

— Qu’est-il arrivé ?

— Salaud, imbécile heureux ! Pourquoi l’avez-vous attaqué ?

Ed se leva, mal à l’aise.

— Je ne voulais pas d’un témoin horstel.

— Et maintenant, vous en avez un, certain. Wang, je n’avais pas donné d’ordre. Faudra-t-il que je casse chaque dent de votre mâchoire ?

— Je crois que Awm s’en est chargé, répondit Ed, maussade.

Il retira la main de son visage et montra une bouche ensanglantée. Deux dents tombèrent, et il tiraillait sur une troisième, ébranlée dans son alvéole.

— Dommage qu’il ne vous ait pas tué ! Considérez-vous comme étant aux arrêts. Retournez à votre camion. Turk, c’est vous qui conduisez. Knockonwobd, surveillez Wang. S’il fait quoi que ce soit de pas catholique, passez-lui votre épée en travers du corps.

— Oui, monsieur !

Une porte claqua. Les hommes regardèrent vers la tour. On entendit une barre repoussée dans sa gâche. Des voix flottèrent jusqu’à eux. Une torche éclaira une meurtrière au second étage.

— Pendant que nous restions ici, dit Ed, Awm s’est glissé dans l’ombre et a atteint sa tour. Nous ne l’attraperons plus, à présent.

Les meurtrières des troisième, quatrième, cinquième étages s’allumèrent et s’éteignirent à mesure que le Veilleur gravissait l’escalier en spirale. Le sixième resta allumé.

Maintenant, se découpant sur la lune, un long bâton s’élevait du toit.

Jack ne put en déterminer la couleur, mais il supposa qu’il était fait de cuivre coûteux. De temps à autre, il avait vu de ces mâts s’élever des tours des Veilleurs ou des cônes des cadmi. Il ne savait pas ce que c’était, mais il supposait que les horstels les utilisaient pour leur magie noire.

En voir monter un maintenant, comme la corne d’un démon, le mettait mal à l’aise. La panique s’emparait de Wang et il roulait des yeux exorbités.

— Assez de dégâts comme ça, dit Chuckswilly. Roulons !

Il se retourna, et fit quelques pas.

Ed se pencha et ramassa un caillou gros comme le poing. Avant que Jack ait pu faire plus que jeter un cri, Ed était presque sur le dos du chef.

Chuckswilly devait avoir la sensibilité d’un horstel, car il commença à se retourner, avant même que Jack ait crié. Sa main se lança pour saisir sa rapière. Le caillou le frappa sur la tempe et il tomba, face en avant.

Immédiatement, Ed tira la lame du chef, et en dirigea la pointe sur la poitrine de Jack qui se figea.

— C’est arrivé un peu plus tôt que je ne le pensais, dit Ed d’une voix aiguë. Mais c’est égal. George, attache-lui les mains ! Tappan, ligote Chuckswilly et mets-le dans ton camion ! N’oublie pas de le bâillonner aussi !

— Que se passe-t-il ? demanda Jack.

Les lèvres en sang d’Ed s’ouvrirent dans un sourire édenté.

— Juste un petit truc à moi. Nous, les jeunes sanguinaires, on ne tient pas à la façon précautionneuse de Chuckswilly. Nous voulons de l’action. Maintenant. Et je ne vais pas permettre à qui que ce soit de se mettre entre Polly et moi… Aussi, j’ai pris vingt-cinq hommes, de vrais hommes, tous d’accord pour attaquer tes horstels cette nuit. Chuckswilly a cru qu’ils rentreraient chez eux, mais ils ne l’ont pas fait. Ils sont juste là, derrière.

Il avait raison. Une minute plus tard, des sabots retentissaient. Ed accueillit ses amis et leur raconta ce qui s'était passé. Puis il grimpa dans le camion de tête et la caravane repartit à vive allure.

Jack fut déposé dans le camion. Ses jambes et ses mains étaient liées, mais il n'avait pas de bâillon. Il cria :

— Chuckswilly ne pardonnera jamais cela. Il te tuera !

— Non, il ne le fera pas ! Pourquoi ? Parce que, lorsque nous attaquerons les mangeurs de chiens, notre chef intrépide mourra à l'avant-garde. Il deviendra le martyr de la Cause.

Ed éclata de rire. Au milieu de son hilarité, un globe brillant, rouge-bleu-blanc, explosa dans le ciel, au loin.

— C'est la fusée de Mowrey ! cria Ed. Polly doit quitter le cadmus !

Les fouets cinglèrent jusqu'au sang. L'allure devint une frénésie de cris exigeant plus de vitesse, de violentes embardées et de cahots lorsque les camions, dans les virages, dérapaient sur la route, de vent balayant le visage en sueur de Jack pendant qu'il essayait en vain, mais avec entêtement, de tordre et d'arracher les cordes qui entouraient ses poignets.

La course, qui semblait durer une éternité, fut vite achevée. Il eut le temps de se brûler les poignets jusqu'au sang, de jurer jusqu'à avoir la bouche sèche et la gorge râpeuse, contrainte au silence, et le convoi entra dans la cour de la ferme Cage.

Ed sauta en bas, cogna à la porte d'entrée de la grange. Zeb, un des serviteurs sous contrat, passa sa tête par la porte ouverte du fenil. Ses yeux s'élargirent et il disparut. Un moment plus tard, la grande barre était enlevée et la porte ouverte. Les camions pénétrèrent l'un après l'autre. Ed dit à Zeb de refermer la porte.

Jack, qui luttait pour se mettre sur ses genoux, vit son père se lever d'un tas de fourrures. Il avait les yeux bouffis,

et les traces rouges qui zébraient un côté de son visage montraient qu'il avait dormi sans changer de position.

Jack se posait des questions au sujet de sa mère et de ses sœurs. Elles n'étaient pas censées savoir quoi que ce soit sur ce qui se passait. Comment pouvaient-elles dormir, alors que les licornes renâclaient, que les essieux de bois grinçaient, au milieu des coups sur la porte et des cris. Et sa mère ? Elle saurait que Walt avait passé toute la nuit dans la grange. Quelle excuse pourrait-il lui donner pour la tromper ?

D'une certaine façon, pensait Jack, c'était plutôt un complot d'amateurs, et le secret de Polichinelle. Non que cela ait quelque importance si son cousin réussissait.

On gratta à la grande porte. Zeb ouvrit le portillon, par lequel Josh Mowrey entra. Il était pâle sous sa peau basanée. Et ses lèvres tremblaient.

— Z'avez vu ma fusée ?

— Oui, dit Ed. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je vois Kliz, vous savez, le Trappeur des Alouettes, descendre de la montagne par la route. L'est parti pour quatre semaines, vous savez.

Josh s'arrêta pour une confirmation dont il semblait avoir un besoin désespéré. Ed hocha la tête.

— Il va dans un cadmus, le second depuis la gauche quand vous regardez la rivière, vous savez. Et puis, il y a environ une heure, il sort avec R'li et Polly O'Brien. Ils construisent un feu, et s'assoient autour pour un moment, à bavarder et à rôtir des côtelettes. Ils ont une paire de grands sacs, le genre que vous prenez pour de longs voyages. Je surveille. Rien qui se passe. Et j'en arrive à penser. Si Polly se montre comme ainsi, cela signifie une seule chose. Vous savez.

Soudain, sa respiration se fit sifflante, et il toussa. Quand il eut maîtrisé son accès, il dit :

— Bon Dieu, Ed, on pourrait pas parler dehors ? Vous savez que je ne peux pas rester à côté d'une licorne sans

attraper de l’asthme.

— Et si tout le monde à Slashlark apprend ce qui se passe ? Reste ici, abrège les détails. Tu n’écris pas un livre.

Josh eut l’air blessé.

— Eh bien, si j’ai de la peine à respirer, je ne serai pas un bon combattant. Quoi qu’il en soit, pour moi ça signifie qu’elle se prépare pour le Thrruk. Mais qu’est-ce qu’elle attend ? Je ne peux pas dire. Je suis trop loin pour les entendre, et je n’ai pas envie de ramper plus près. Vous savez comment sont ces horstels, Ed ? Ils peuvent vous sentir à un kilomètre, et entendre un cil tomber. N’est-ce pas vrai ?

Ed gronda :

— Sors-m’en encore deux ou trois de ce calibre, et je te saigne, que Dieu me pardonne !

— Foutues bêtes, dit Josh, la voix sifflante. Ne vous excitez pas. Eh bien, je m’étais juste décidé à ramper jusque-là, parce que je suis bon à l’affût, vous savez. C’est alors que j’ai vu quelque chose venant à travers les bois. Quand ç’a été assez près pour que je puisse en voir la forme, mes cheveux se dressèrent sur ma tête. C’est pas une façon de parler, Ed. Ils étaient dressés. Et j’étais heureux d’être resté où j’étais. J’en faillis remplir mes braies. Il aurait fallu que vous le voyiez.

La voix de Wang devenait suraiguë.

— Que je voie quoi ?

— Gros comme une maison, des dents trois fois plus grandes qu’un ours, une queue qui pourrait abattre un arbre, et bien que je ne croie pas…

— Tu veux que je te tue ?

— C’était un dragon !

Josh regarda autour de lui pour se pénétrer de la stupeur et de la crainte qu’il avait créées.

Wang parut sentir que s’il ne faisait pas quelque chose tout de suite, il allait perdre son commandement.

— Parfait ! hurla-t-il, dragon ou pas dragon, nous attaquons ! Hommes, déballez cet équipement ! Si vous n'êtes pas sûrs de la façon dont les armes opèrent, lisez les instructions ! Rompez ! Il n'y a pas beaucoup de temps avant l'aube.

Jack s'aperçut de deux choses à la fois. Chuckswilly avait recouvré la conscience, et on l'aidait à descendre du camion de Tappan. Et son père marchait sur lui, ignorant les saluts de tous, le regard fixé sur son fils sans le voir. Il tenait le cimeterre de la main gauche. Ses yeux étaient rouges et noyés de larmes, et sa barbe était trempée.

Walt parla d'une voix si basse, si dépourvue de timbre, que Jack fut effrayé.

— Mon fils, Tony a raconté à ta mère et à moi une chose qu'il n'a pas voulu garder pour lui.

— Et c'était ?…

— Il t'a vu embrasser cette… cette sirène, R'li. La caresser.

La voix de Walt restait étouffée.

— Tu l'admets ?

Jack refusa d'abaisser ses yeux devant ceux de son père.

— Pourquoi pas ? Je n'en ai pas honte.

Walt poussa un rugissement. Il éleva le cimeterre. Ed saisit son bras et le tordit si fort que la lame tomba sur le sol. Walt haleta de douleur et se tint le poignet, mais il ne fit pas un geste pour ramasser l'arme. Ed, lui, se pencha rapidement pour la prendre.

Comme Walt se tenait là, respirant lourdement, ses yeux accommodèrent pour la première fois, et il comprit que son fils et son chef étaient tous deux ligotés.

— Chuckswilly ! Que se passe-t-il ?

Le Noir, livide sous le sang séché collé sur un côté de son visage, expliqua.

Walt restait figé. Les événements se succédaient trop vite pour lui. Frappé des deux côtés à la fois, quel chemin prendre ? En conséquence, il n'en suivit aucun.

— Nous attaquons vos horstels cette nuit, lui dit Ed. Êtes-vous avec nous ?

Il balança le cimeterre lourd de signification.

— C’est une révolte, n’est-ce pas ? murmura Walt. Et qu’a fait Jack ? Il tenait pour Chuckswilly ?

La magie du fer dans sa main exaltait Ed qui dit joyeusement :

— Oh, Jack est très bien. Il n’a perdu la tête qu’une minute. Mais il pense droit maintenant. N’est-ce pas, Jack ?… Le fait qu’on l’ait vu courtiser une sirène serait assez pour le condamner à mort sur place. Mais, après tout, il ne faisait que s’amuser un peu. N’est-ce pas, Jack ? Et les sirènes sont *si* belles. Peut-être que Bess Merrimoth n’aimerait pas entendre ça. Mais elle ne l’entendra pas. N’est-ce pas, Jack ? Parce que… Qui est-ce que tu vas tuer en premier ? Devine qui ?

Jack dit, lentement :

— R’li.

Ed acquiesça.

— C’est la seule façon de te racheter. Lave-toi de ton péché et rentre dans mes bonnes grâces, pour ne rien dire de celles de l’Église. Laisse-moi te rappeler qu’à partir de maintenant, être dans mes bonnes grâces sera l’attitude la plus convenable, dans ce pays.

On coupa les cordes qui liaient les deux hommes. Et bien que Chuckswilly fût à présent leur prisonnier, il ne fut pas maltraité.

— Ed, demanda un des hommes qui déchargeaient le canon, que faut-il faire ? Tous ces fusils et ces machins, et personne ne sait s’en servir.

— Bien entendu, dit Chuckswilly, méprisant. Sacrées têtes de linottes toujours trop pressées ! Incapables de penser que vous auriez besoin d’un bon entraînement avant de devenir efficaces avec ces engins ! Pourquoi croyez-vous que j’aie insisté pour reculer le raid ? Quelle utilité a un fusil que vous ne pouvez pas charger proprement, sans parler de

viser ? Qui sait manier le canon de verre ? Et les lance-flammes ? Lourdauds au cerveau boiteux, vous avez échoué avant de commencer.

— Tu parles ! éclata Ed. Hommes, si vous avez lu les instructions, chargez vos armes !

Il désigna une équipe de canonniers et une autre pour tirer l'engin sur ses roues. En une heure, il avait fait répéter ses hommes.

— Ne tirez pas avant d'être assez près pour ne pas manquer. Le bruit seul les paralysera.

— De même que vos hommes, la première fois qu'ils appuieront sur les détentes, murmura Chuckswilly.

Peu après, le groupe entier descendait la route. Chuckswilly et Jack Cage étaient en tête, tous deux armés de rapières. Mais deux hommes, à quelques mètres derrière eux, dirigeaient un pistolet sur leur dos.

Toucher le fabuleux acier avait rendu Ed courageux et exalté. Il chanta doucement et flatta ses hommes jusqu'à ce qu'ils arrivent à un petit sentier qui partait de la route dans les bois. Celui-ci menait au pré des cadmi. Il était prévu de passer par là en tirant le canon jusqu'à ce qu'ils fassent irruption sur-le-champ.

Dans le bois, les roues du canon s'enfoncèrent dans le terrain meuble. La compagnie entière ne put pas le dégager.

Ed jura en disant :

— Abandonnez-le, de toute façon nous n'en avons pas besoin.

Diminués par la perte, nerveux en prévision de ce qui les attendait alors qu'ils étaient si peu familiarisés avec les armes à feu, les T.H. avançaient. Chaque fois qu'un homme faisait résonner une arme ou craquer une branche, les autres lui imposaient silence.

Enfin, il n'y eut plus que quelques buissons entre eux et la vaste étendue de la prairie. On voyait briller les restes d'un feu devant une entrée de cadmus, mais aucun horstel n'était en vue.

— Les lance-flammes devant, dit Ed.

Sa voix était contrainte. Il se retourna, furieux, pour réprimander Josh de souffler si fort.

— Il y a douze cadmi. Quand j'en donnerai le signal, dirigez votre feu sur les entrées des huit cadmis extérieurs. Deux hommes monteront la garde devant chacune des deux autres entrées, là. Ils tailleront en pièces quiconque tentera de sortir. Le reste de l'équipe se scindera dans les deux moitiés déjà désignées. Mes hommes me suivront dans l'ouverture du cadmus de droite. L'autre moitié suivra Josh dans le gauche. Chuckswilly me précédera. Jack ira devant Josh. Walt, avec qui voulez-vous aller ?

Les yeux du vieux Cage s'écarquillèrent. Il secoua la tête et graillonna :

— Je ne sais pas. Où vous me voudrez.

— Allez avec votre fils, alors. Peut-être pourrez-vous l'empêcher de retourner sa veste et de se mettre du côté des horstels.

Le Walt que Jack connaissait aurait rossé Ed pour cette insulte. Celui-ci ne fit que secouer la tête et dire :

— Les gars, il n'est pas nécessaire de brûler tous les biens emmagasinés là-dessous. Il y a assez pour que chacun en emporte chez lui, et qu'il m'en reste quand même. Après tout, c'est ma propriété. Ne la détruisez pas de gaieté de cœur. Il n'est pas humain d'agir ainsi.

Jack s'écria :

— Papa, pour l'amour de Dieu ! Même à un moment pareil ? Et tout le sang qui ?…

Le poing d'Ed le réduisit au silence. Il chancela, un goût de sel dans la bouche.

Walt cligna des yeux comme s'il ne pouvait comprendre son fils.

— Maintenant que tu as fait… ce que tu as fait, à quoi peut-on penser d'autre ?

Une seconde après, ils commençaient à avancer à pas de loup à travers le pré.

6

La lune pleine brillait, il n’y avait pas de vent. Le seul bruit était le frôlement des chaussures dans l’herbe. Un toussotement voilé contre lequel plusieurs s’élevaient en chuchotant, dû à Josh Mowrey.

À la base des cadmi, les cercles étaient noirs et apparemment vides. Jack ne pouvait s’empêcher d’imaginer des yeux épiant dans l’ombre et des mains serrant arcs et épées. Une flèche n’était-elle pas en ce moment même dirigée contre sa poitrine sans armure ?

Ed chuchota à l’intention de Mowrey :

— Où penses-tu que soit Polly ? A-t-elle pu partir avant que nous arrivions ?

Les yeux de Josh montrèrent leur blanc et il siffla :

— Je ne sais pas. Ce n’est pas elle qui m’inquiète. Ce que j’aimerais savoir, c’est où se cache le dragon.

— Le seul dragon que tu aies jamais vu, gronda Ed, sortait de ta bouteille.

— Moi ? Quand j’ai bu, ma voix ne siffle pas, et tu m’entends maintenant, n’est-ce pas ? Mais où diable peut-il être ?

Comme s’il avait été entendu, un mugissement jaillit en réponse droit derrière lui. C’était un grondement tel que nul n’en avait ouï de semblable. Issu d’une gorge de basse taille, qui faisait paraître flûtée celle d’un ours.

Ils pivotèrent, ils hurlèrent.

La chose qui faisait irruption des bois paraissait deux fois plus haute qu’un homme de grande taille. Elle courait sur

deux pattes épaisses, son corps en colonne dressé. Les pattes étaient incurvées comme les membres postérieurs d'un chien, sauf aux pieds d'où partaient cinq doigts formidables pour supporter son poids. Deux bras s'étendaient horizontalement. Comparés aux extrémités inférieures ils paraissaient minuscules. En fait, ils étaient aussi massifs que le corps d'un homme. Chacune de ses mains, à trois doigts, tenait en guise de massue le tronc d'un jeune arbre.

Les dents luisaient, mauvaises, au clair de lune.

Son visage était un mélange de bête et d'homme : une haute crête de cartilage sur le crâne chauve, un front élevé, d'épaisses arêtes supra-orbitales, des oreilles en forme de lyre flamboyante, un museau canin incliné, une lourde mâchoire humanoïde, un menton proéminent d'où pendait une caroncule rouge, gonflée et ridée. Une douzaine de poils de moustache, épais comme des crayons, se hérissaient aux commissures des lèvres grimaçantes.

Alors même qu'il chargeait avec un son répercuté par les bois environnants comme le tonnerre par les nuages, un autre mugissement vint du ruisseau. Les hommes se retournèrent face à un second dragon.

Ed, hurlant comme une licorne en folie, réussit à se faire entendre de quelques-uns de ses hommes :

— Les lance-flammes ! Tirez sur eux avec vos projecteurs ! Le feu les épouvantera !

Mais ils n'étaient pas familiarisés avec leurs appareils. La peur n'aidait pas leurs doigts tâtonnants. Et la moitié des douze hommes qui portaient l'équipement le laissèrent tomber de leur dos et s'enfuirent.

Un seul parvint à allumer son lance-flammes. Un long torrent rouge grimpa dans la nuit et retomba, non sur le monstre qui approchait, mais sur un groupe d'hommes. Frénétique, le lanceur déplaça le jet vers le dragon. C'était trop tard pour une demi-douzaine de ses camarades. Hurlant, arrachant leurs vêtements, se tordant sur le sol, ils

brûlaient. L’un d’eux courut vers le ruisseau. À mi-chemin, il tomba et ne se releva pas.

Les flammes forcèrent les bêtes à s’arrêter, à tourner sur elles-mêmes, courant autour du groupe dans l’espoir de parvenir derrière lui, où le projecteur ne pourrait pas les atteindre sans rôtir au passage quelques hommes.

— Tirez au ventre, criait Ed, il est tendre !

Il leva son pistolet à double canon et à platine en silex et appuya sur les deux détentes.

L’explosion arrêta les monstres. Ils regardèrent d’un air féroce, ici et là. Cependant, aucun ne semblait atteint. Il ne jaillissait pas de sang de leur abdomen blanc.

Quelques hommes s’enhardirent. Eux aussi levèrent leur pistolet ou leur fusil, et pressèrent la détente. Quatre ou cinq ratèrent. Une douzaine aboyèrent.

Un homme tomba, frappé dans le dos par un camarade qui avait tiré sans viser.

Ils rechargèrent. La crainte rendait leurs mouvements frénétiques et maladroits. Ils gaspillaient la poudre et laissaient choir les balles.

En silence, les dragons chargèrent. Ils étaient trop près pour qu’on les arrête, et le lance-flammes ne pouvait plus les arroser sans brûler les hommes. De plus, une des bêtes lança sa massue par-dessus les têtes. Elle atteignit le servant du lance-flammes à la poitrine et le coucha au sol, inconscient ou mort.

Le projecteur négligé se vida de lui-même à travers le pré.

Un colosse passa comme une trombe près de Jack, sa queue épaisse et effilée balayant l’air. Il se jeta par terre à temps pour entendre le sifflement de la chair cuirassée alors qu’elle manquait lui briser le crâne. Il entendit le coup quand elle fracassa les os de l’homme qui était derrière lui.

Pendant quelques secondes, il demeura tassé sur le sol, à trembler sans pouvoir se contrôler. Quand il fut assez calmé pour relever la tête, il vit que l’homme qui avait été frappé

était son père. Il était étendu sur le dos, une écume sanglante aux lèvres. Son bras droit était tordu juste au-dessous du coude, et formait un angle extravagant.

Jack n'eut pas l'occasion d'en voir plus, car un corps gigantesque s'élança vers lui. Une fois de plus, il colla sa poitrine au sol, tremblant en résonance avec le pré. Un pied aussi long que son bras, avec ses doigts aux griffes acérées, s'abattit près de sa tête, puis repartit vers le ciel.

Mais Jack ne se releva pas car, presque sur les pas du premier dragon, venait le second, étreignant George How entre ses crocs. George hurlait et se tordait. La mâchoire claqua. Le jeune porc, comme une saucisse distendue éclatant à ses deux bouts par la pression exercée en son milieu, cracha du sang par la tête et par les pieds.

Il lança un cri perçant :

— Père !

Puis il pendit comme une loque.

Le premier dragon tourna la tête et parla. Il semblait dire, en bébé-horstel :

— C'est drôle, ça, hein, sœurette ?

L'autre ne répondit pas. Il déchiquetait le corps de George et les morceaux coupés tombèrent près de Jack. Le nez de George n'était qu'à quelques pouces de celui de Jack. Les yeux du mort étaient ouverts avec une fixité qui semblait dire à Jack : « À ton tour. »

Celui-ci sauta sur ses jambes et s'enfuit. Il ne visait pas un endroit particulier, sinon il n'aurait pas couru vers le plus proche cadmus.

Parvenu devant l'entrée, il plongea tête première. Il ne savait pas si le plancher était à six pouces ou à soixante pieds plus bas. Il lui parut que c'était cent pieds, alors qu'en fait le sol de terre nue était au niveau de la prairie. Alors, et alors seulement, il osa s'arrêter dans sa course et regarder derrière lui.

D'autres avaient eu la même idée. Ils se précipitaient vers son abri. Ed était en tête, ses jambes courtes pompant

désespérément, un bras étendu tenant le cimeterre à quarante-cinq degrés de son corps.

Juste avant que Ed et les hommes qui le suivaient parviennent au cadmus, un autre homme, laissé pour mort, se releva tardivement et tenta de fuir à son tour. Bien qu'il fût encore au milieu de la prairie, on pouvait entendre la respiration sifflante de Josh Mowrey. Le dragon, à ce moment-là, ne mugissait plus, et aucun des blessés ne gémissait. Pendant quelques secondes il y eut un de ces bizarres silences qui surviennent même au cœur des batailles les plus bruyantes. Il n'était rompu que par la respiration désespérée et grinçante de Josh.

Un des dragons chargea. Ses pas retentirent. Ce fut une silhouette grossière qui se découpait sur la lune, son ombre effaçant le pygmée qui courait. Un bras gigantesque s'éleva. La massue qu'il tenait devint la bissectrice menaçante du cercle brillant dans le ciel. Elle resta là une seconde et s'abaissa. Il y eut un craquement sinistre.

La respiration sifflante fut coupée net. Josh fit quelques pas encore, le coup s'ajoutant à son propre mouvement. Il patina d'une douzaine de pieds sur l'herbe sanglante et glissante, sa poitrine raclant le sol car il n'avait plus de tête.

Alors, la vue de Jack fut occultée par les hommes qui le repoussaient dans le cadmus.

Secoué et la tête lui tournant, il réalisa pourtant qu'il avait un avantage sur les nouveaux arrivants. Ils se découpaient au clair de lune et ne pouvaient pas le voir. Il lui fut facile de frapper du poing l'avant-bras d'Ed et de lui faire lâcher le cimeterre.

Ed cria de douleur et voulut attraper son assaillant de sa main valide. Son cousin se baissa, saisit la lame et s'enfonça dans l'ombre.

— Arrière ! hurla Jack. Ou je te coupe en deux !

Une étincelle explosa dans l'ombre. Un grondement et un éclair. Quelque chose siffla près de son oreille en en frôlant le lobe. Il se jeta par terre à temps pour éviter une volée de

coups de pistolet. Les hommes chargèrent, butèrent sur son corps allongé, et tombèrent les uns sur les autres.

Nul ne savait où était l'ennemi. Ils se frappaient entre eux, criaient, tâtonnaient pour le trouver et en étaient récompensés par des coups.

Un moment plus tard, la lumière dissipa le chaos.

Une torche fut introduite par l'entrée du cadmus et leur montra ce qui les entourait. Mais ils ne pensaient plus à Cage. La main qui tenait le brandon enflammé était énorme et avait trois doigts.

Les murs de l'endroit où ils s'étaient amassés étaient formés d'une substance dure et d'apparence ligneuse. Il n'y avait pas d'ouverture autre que celle par laquelle ils étaient entrés. S'il existait un passage, il avait été si adroitement fermé qu'on ne voyait aucune ligne de démarcation. Si les envahisseurs voulaient aller plus loin, ils devraient se tailler un passage à coups d'explosif. Tant qu'ils restaient dans le cône, ils ne pouvaient pas le faire. Et tant que le dragon attendrait au-dehors, les hommes devraient rester là.

Impasse.

Quatre hommes portaient des armes à feu. Trois étaient occupés à essayer de recharger, l'autre n'avait plus de poudre.

Ce ne fut pas bravoure mais pur désespoir si Jack chargea la chose qui tenait la torche.

Il courut en pleine lumière, fixa dans les yeux le monstre, vit que la canine gauche, dans sa bouche ouverte, était noire de sang – il se rappela cela plus tard – et balança la lame. Son fil aigu s'enfonça dans le pouce qui tenait un bout de la torche. Le doigt et le brandon tombèrent ensemble sur le sol.

Jack s'inclina pour le saisir. Comme il était penché, un jaillissement de sang se répandit de la blessure sur son cou. Un rugissement l'assourdit et les vagues de sons se répercutèrent dans l'étroite chambre. L'écho s'éteignit. Il se

retourna alors et jeta le brandon, toujours brûlant, vers les hommes.

Plusieurs choses arrivèrent à la fois. Il remarqua que le pouce du dragon entourait encore la torche, sa griffe longue et puissante incrustée dans le bois. Derrière lui, le rugissement se transforma en une plainte curieusement pathétique, suivie par une complainte en bébé-horstel.

— Mon pouce, petit homme ! Rends-moi mon pouce !

Il ne prêtait aucune attention au dragon. Il regardait le mur derrière les hommes, le mur qui s'ouvrait. Un iris haut comme un homme partageait la brune substance luisante.

Il abandonna son plan qui consistait à essayer d'éviter la bête et courir vers les bois. Au lieu de cela, il dévia en direction du groupe des hommes et plongea par la nouvelle ouverture. Il espérait que le temps gagné sur les assaillants, quand ils avaient levé les bras pour se protéger les yeux de la torche, serait assez pour un bon départ.

Ce fut le cas.

Ses poursuivants enragés hurlèrent. Un pistolet claqua. Il dépassa un tournant, et se trouva dans un corridor étroit. Derrière lui, tout son disparut comme si une porte venait de se refermer.

Un moment plus tard, il comprit que c'était exactement ce qui s'était passé. Car le couloir tout entier, comme une main cyclopéenne, se referma autour de lui, comprima son corps, et serra si fort qu'il pensa que ses côtes allaient se briser et que son sang jaillirait de sa bouche et de ses oreilles. Mais ce ne fut pas cette terrible pression qui lui ôta toute conscience. Une coulée de la substance murale essayait d'entrer en lui par tous ses orifices. Elle se glissa dans sa bouche, emplit sa gorge, et lui coupa la respiration. Tonnerre, obscurité, panique l'entraînèrent. Et il ne sut plus rien du monde extérieur.

À travers un voile, de la lumière et des sons.

La voix de R'li.

— Est-il mort ?

— Jack Cage ? dit une voix d’homme que Jack ne put identifier.

— Non. Son père.

— Il vivra. S’il le désire.

— Ô interprète de l’Âme, faut-il que tu aies toujours la bouche pleine de ce que tu as appris lors des Rites ?

— C’est vrai, pourtant !

— Mais évident et ennuyeux, répliqua la sirène. Walt Cage voudra probablement mourir, quand il saura qu’il a été amené dans un cadmus. Il nous hait si fort !

— Cela le regarde.

Jack ouvrit les yeux. Il était allongé sur un monceau d’une matière douce, dans une grande pièce circulaire. Les murs et le plancher étaient formés du même tissu brun et brillant que le couloir, mi-végétal, mi-animal. Une lumière crépusculaire venait de grappes de globes gris qui couraient en festons le long des murs et au plafond. Il s’assit et toucha les globes. Il retira aussitôt ses doigts, non parce qu’ils étaient brûlants mais parce qu’ils étaient froids, au contraire. La grappe avait oscillé légèrement. Il regarda autour de lui. R’li et Polly O’Brien regardaient à travers la pièce. Son père était étendu sur un lit, de la même matière moussue que celle qui le supportait lui-même.

Yath, l’homme-médecine du Wiyr local, était penché sur Walt, ajustant ses bandages. De temps à autre, il chuchotait à son oreille. Pourquoi ? Jack ne pouvait deviner, puisque son père était inconscient, sous l’effet de la commotion.

Il demanda :

— Yath, mon père ne va pas bien ?

Rapidement, R’li intervint.

— Ne l’interromps pas, Jack, s’il te plaît ! Il ne doit parler à personne en ce moment. Je vais t’expliquer. Ton père a trois fractures au bras droit, deux côtes cassées, à droite aussi, et deux fractures ouvertes à la jambe, droite toujours. Peut-être quelques contusions internes. Naturellement, il est en état de choc. Nous faisons tout ce que nous pouvons.

Jack tâta ses poches. R’li tendit un rouleau et le lui alluma.

— Merci. Mais, dis-moi, qu’est-il arrivé ? La dernière chose dont je me souvienne est que les murs se refermaient sur moi.

R’li sourit et prit sa main.

— Si nous avions eu le temps de parler d’autre chose que de nous-mêmes, Jack, tu saurais exactement ce que c’est qu’un cadmus. Je t’aurais dit que c’est une créature vivante. Comme le totum, il est à moitié végétal, à moitié animal. À l’origine, c’était une gigantesque entité, en partie enterrée, qui vivait en symbiose avec des ours et des mandragores. Ou, en fait, avec quiconque lui procurait viandes et végétaux. En échange de cette nourriture, il offrait abri et protection contre les animaux. Si toutefois on manquait à lui régler son dû, on devenait un ennemi, et on se retrouvait dans le sac vide de son ventre… Quand j’ai dit qu’il « offrait », je ne l’entendais pas dans un sens intelligent. Il n’a pas de cerveau, ou du moins pas tel que nous le concevons. Mais quand nous avons bâti notre nouvelle civilisation, nous avons élevé ces cadmi en sorte qu’ils soient plus grands, plus « intelligents », qu’ils aient les qualités que nous désirions. Le résultat est la créature dans laquelle tu es présent. Une créature qui te fournit air frais, température constante et confortable, lumière, et sécurité. En fait, notre habitat souterrain est une colonie de douze bêtes semblables, chacune d’elles portant la corne presque indestructible qui perce la prairie.

— C’est aussi simple que cela ? Pourquoi, alors, en faire un mystère durant tous ces siècles ?

— L’information a toujours été accessible, mais vos chefs vous l’ont interdite. Ils connaissent la vérité, mais ils préfèrent pousser l’homme de la rue à regarder les cadmis comme des chambres de torture et de magie noire.

Jack ignora la remarque.

— Mais comment le contrôlez-vous ? Comment savait-il que nous étions des ennemis ?

— Avant d'établir un « accord » avec un cadmus, on doit lui offrir une certaine quantité de nourriture à des orifices précis. Après cela, il te reconnaît par ton odeur, ton poids et ta forme. Les murs d'une pièce t'enveloppent et prennent ton empreinte corporelle… Nous lui apprenons à réagir à nous, de telle et telle manière, et à partir de là nous sommes ses maîtres – ou associés – aussi longtemps que la nourriture lui parvient. Mais il est entraîné à saisir les gens non identifiés et à les garder jusqu'à ce que nous lui ordonnions de les relâcher, ou de les tuer.

Elle tendit sa main vers l'une des grappes lumineuses.

— Regarde !

À mesure que la main approchait, les globes devenaient plus brillants. Quand la main se retira, la lumière s'atténua. Effleurée trois fois, la grappe augmenta sa luminosité, et la conserva même après qu'elle eut retiré ses doigts.

— Elles garderont cette intensité jusqu'à ce qu'on les effleure deux fois. C'était un problème d'établissement de communication et d'entraînement.

Jack ne savait pas ce qu'il voulait apprendre encore. L'attaque, Ed, Polly, les dragons, son père, son statut présent.

Il grogna.

R'li eut l'air inquiet. Il en fut heureux parce que, en un sens, cela répondait à la question qui l'avait soudain frappé.

— Qu'as-tu pensé de moi, quand tu m'as trouvé parmi les assaillants ?…

Se penchant sur lui, elle l'embrassa à pleine bouche.

— Je savais tout ce qui se passait. Nous avons nos sources d'information.

— J'aurais dû m'opposer à eux depuis le début. J'aurais dû leur dire d'aller au diable.

— Oui, pour finir comme le pauvre Wuv, dit-elle.

— Quand l'avez-vous découvert ?

— Il y a quelque temps. Par certains… euh… moyens.

— Alors, vous savez tout sur les T.H. ?

Yath, levant les yeux, gesticulait.

— Nous le gênons dans son travail sur ton père, dit-elle.

R’li les mena dans une autre cellule. Après le passage de Polly, R’li effleura trois fois l’iris qui se referma.

Jack aurait aimé rester où ils étaient, car un horstel parlait dans une grande boîte de métal, avec des aiguilles et des cadrans sur une face. Une fois, il fit silence, et une voix d’homme s’échappa de la boîte. R’li leur fit signe de continuer. Ils allèrent dans une autre pièce où O-reg, son père, était assis à une table.

Le Roi Aveugle ne se donna pas la peine de les saluer.

— Assieds-toi, s’il te plaît, Jack, j’aimerais t’expliquer quelques points de ton avenir immédiat. Surtout parce que ton destin concerne celui de ma fille.

Jack aurait aimé demander jusqu’à quel point il savait ce qu’il y avait entre R’li et lui-même. Mais O-reg ne voulait évidemment pas être interrompu.

— D’abord, ton père va être très contrarié parce qu’on l’a amené dans un cadmus sans sa permission. Mais c’était ça ou le laisser mourir dans l’attente d’un médecin humain… Il faudra qu’il attende d’être beaucoup mieux avant de prendre une décision. Mais il est vital que Polly et toi décidiez sur-le-champ ce que vous voulez faire. Nous avons reçu un message selon lequel les nouvelles de cette attaque ont atteint Slashlark. La garnison tout entière est maintenant en marche pour assiéger la ferme… Il y a dix minutes, leur avant-garde transportée par des charrettes a dépassé en trombe le veilleur de Squamous Creek. L’infanterie suit. Cela veut dire que les troupes portées seront ici dans une heure et demie environ… Leur intention officielle est de nous défendre, nous les Wiyrs, contre des citoyens excités. En réalité, ils semblent chercher une excuse pour envahir nos cadmi. Ils savent que nous avons capturé les T.H. Ils peuvent en déduire que nous leur avons

arraché leurs secrets et qu'il serait mieux de lancer l'attaque contre les horstels avant l'heure prévue… Espérons toutefois qu'ils n'oseront pas le faire sans an mot de la capitale. Il fait jour maintenant. Les héliographes du gouvernement ont été très occupés. Attendu qu'il y a deux mille cinq cents kilomètres d'ici à Saint-Dyonis, il se passera du temps avant que Slashlark reçoive le message… Mais les soldats, eux, seront vite là. Cette affaire les a excités autant que les citoyens. On ne peut pas dire ce qu'il arrivera si la discipline est oubliée. Aussi, pour le cas où ils violeraient le sanctuaire, vous feriez mieux de décider maintenant ce que vous voulez faire… vous avez deux choix. Un, tenter votre chance en Justice. Deux, fuir dans le Thrruk.

— Vous ne nous laissez pas beaucoup d'espoir, dit Jack. Le premier, c'est la mort certaine dans les mines.

Bien qu'il se concentrât sur le Roi Aveugle, il remarqua que Polly O'Brien s'était rapprochée de lui.

Ses cils cachaient à demi ses grands yeux. Elle tenait une de ses mains derrière sa longue jupe, comme si elle cachait quelque chose. La première pensée de Jack fut qu'elle y tenait un couteau. Cela lui était facile à croire. Trop de gens avaient tenté de l'avoir, cette dernière heure. À seconde vue cependant, elle n'avait aucune raison de le poignarder dans les côtes. C'est lui qui devenait hypersensible, trop nerveux.

Un horstel pénétra dans la chambre et s'adressa à O-reg en langue adulte. O-reg dit, en anglais :

— Je serai de retour dans un moment.

Après son départ, Jack demanda :

— Est-ce que mon père a beaucoup de chances de s'en tirer ?

— Je ne peux rien garantir, répondit R'li en bébé-horstel. Mais Yath est très capable. Il est toujours à l'écoute du Sein de la Grande Mère. C'est un des meilleurs de la classe des Guérisseurs.

En d’autres circonstances, Jack aurait été à la fois surpris et intrigué par cette remarque. Il n’avait pas soupçonné que les Wiyrs eussent des classes, de quelque sorte que ce soit. Professions et commerces, oui, mais le mot qu’elle avait utilisée ne pouvait être traduit en anglais par l’un ou l’autre de ces termes. Il avait une particule enclitique, le *pang* qui signifie que le nom ainsi modifié a des qualités limitées d’une façon précise par certaines restrictions. Donc, en certains contextes, cela pouvait indiquer que la personne désignée par le nom était née dans telle situation et ne pouvait en franchir les limites.

Si quelqu’un, avant cette conversation, l’avait interrogé, Jack aurait répondu qu’il n’avait qu’une vague idée de la façon dont la société horstel était régie. Pressé dans ses derniers retranchements, il aurait dit avoir toujours pensé que les Wiyrs vivaient dans une quasi-anarchie.

Mais pour l’instant, il ne pouvait penser qu’à son père.

R’li continuait :

— Yath a déjà réduit les fractures. À part le choc, pour lequel ton père a été soigné, et de possibles contusions internes, Walt devrait pouvoir se lever et marcher maintenant.

Polly O’Brien eut un sursaut et dit :

— Magie noire !

— Non, répliqua R’li. Connaissance de la nature. Yath a remis les os en place, puis injecté une colle très puissante et qui sèche vite, pour lier ensemble les os brisés plus solidement qu’avant la fracture. Il a aussi administré plusieurs remèdes, dont l’effet combiné combat le choc. Enfin, il a placé ton père dans un *kipum.* Traduit grossièrement, un *kipum* est un état cataleptique dans lequel le patient est grand ouvert à des suggestions psychiques, qui rendent son corps capable de se guérir lui-même, plus rapidement et efficacement… Non, il n’y a pas de sorcellerie dans nos méthodes. Si Yath les expliquait, ainsi que les techniques de sa profession, les ingrédients et

les formules de ses remèdes, vous verriez clairement qu'aucune magie n'est en cause. Mais il ne vous dira rien de plus qu'il ne me dirait. Ses pouvoirs sont les secrets de sa profession. C'est l'un des privilèges de sa classe. Il ne sera peut-être jamais roi, mais il a des droits qui doivent être respectés.

O-reg revint dans la pièce.

— Chuckswilly a échappé à Mar-Kuk et Hva-Nun les dragons, dit-il. Il a pris contact avec les licorniers et il s'en revient ici avec eux.

Il fit une pause, puis résuma :

— Je m'attends à ce qu'il exige que vous vous rendiez. En fait, il voudra chaque être humain qui est dans ce cadmus. Cela veut dire Polly, toi, ton père, Ed Wang, et ses compagnons.

R'li, le visage anxieux, fixa Jack.

— Ne vois-tu pas ce que cela signifie ? Vous tous, quels qu'aient été vos motifs pour entrer ici, serez condamnés ! Tu connais vos lois ! Si tu entres dans un cadmus, tu es coupable par contamination. Tu es automatiquement inculpé et condamné. Le seul doute qui subsiste est de savoir si tu brilleras sur le bûcher ou travailleras dans les mines !

— Je sais tout cela, dit Jack en faisant la grimace. En un sens, c'est marrant pour Ed. Sa haine envers vous, les horstels, et ces humains qui s'associent avec vous, l'a précipité tête première parmi nous.

À présent, qu'il aime ça ou non, il doit partager notre destin.

— Ed Wang ne pense pas que ce soit si drôle, dit O-reg. Je lui ai dit ce qui l'attendait et il s'est presque évanoui de rage et de frustration. Avec aussi, je crois, plus qu'un peu de crainte. Je l'ai laissé hurlant des obscénités et des menaces.

Le visage d'O-reg montrait son dégoût.

— Quelle vile créature !

— Que vas-tu faire ? demanda R'li à Jack.

— Si je reste ici, qu’arrivera-t-il ? Non que je veuille rester… Je ne pourrais pas vivre éternellement sous terre.

— Pas plus que nous ne voudrions être restreints à nos maisons, dit O-reg. Vous savez à quel point nous aimons le ciel libre, les arbres, nos champs. Bien que nous ayons l’habitude de descendre dans les cadmi pour nous protéger, ou pour des travaux indispensables, nous aussi deviendrions fous si l’on nous forçait à demeurer pour de longues périodes dans ces cellules… Cependant, il n’est pas nécessaire de nous inquiéter de cette éventualité pour l’instant. Je vais vous dire ce qui se passe en dehors de ces murs. Comme vous le supposiez, le gouvernement de Dyonisa s’était préparé à attaquer les horstels dans ses limites territoriales. Qui plus est, Dyonisa a fait alliance avec Croatania et Farfrom. Les trois gouvernements projettent de nous exterminer, nous les Wiyrs, de nous tuer tous, hommes, femmes, enfants… Nous savions cela depuis quelque temps. Mais, jusqu’aujourd’hui, nous ne savions pas que faire. Nous étions prêts à donner beaucoup pour préserver la paix, mais nous ne voulions pas perdre notre indépendance, notre mode de vie. Toutefois, les gouvernements humains ne désirent ni médiation ni arrangement. Ils veulent résoudre le problème complètement, à jamais et d’un seul coup. Ainsi…

— Si vous savez que vous devez combattre, pourquoi ne pas frapper les premiers ?… Soyez réalistes !

— Nous avons fait des préparatifs, dit R’li, nous utiliserons toutes les forces de Baibai, Notre Mère.

Elle faisait allusion à une divinité ou à une puissance, Jack ne pouvait en décider. Il supposait que Baibai était une déesse de la terre, une fausse divinité, un démon digne d’être abhorré par tous les chrétiens. On disait que les horstels lui sacrifiaient leurs enfants, mais Jack n’y croyait pas. Quiconque connaissait les horstels et leur répugnance à verser le sang, les rituels protecteurs dont ils s’entouraient eux-mêmes, jusque dans l’abattage des bêtes

de boucherie, ne pouvait croire cela. Quoi qu'il en soit, on les accusait de bien autre chose que de sacrifices d'enfants.

O-reg sourit d'un air farouche et dit :

— La société T.H. n'était pas une organisation officielle, mais je suis sûr que le gouvernement connaissait son existence, et que des agents à lui s'étaient infiltrés parmi les T.H. pour encourager leurs projets. Mais j'ai des nouvelles pour vous : la capitale de Dyonisa est en feu.

— Elle est quoi ? demanda Jack.

— Elle brûle. Un incendie s'est déclaré dans la zone. Activé par un fort vent, il s'est étendu à travers le district des maisons en bois. Il menace les habitations des marchands et de la noblesse. Les réfugiés de la zone de Saint-Dyonis s'écoulent à travers les portes de la cité dans la campagne. Je suppose que le gouvernement aura autre chose en tête et sur les bras que la guerre contre les Wiyrs. Pour le moment en tout cas.

— Qui a allumé le feu ? demanda Polly O'Brien.

O-reg haussa les épaules et dit :

— Quelle différence ? La zone est depuis longtemps un briquet à amadou. Cela devait arriver. Mais vous pouvez être assurés, quelle que soit la cause, que les horstels seront blâmés.

Jack se demandait comment O-reg connaissait si rapidement ce qui arrivait à la capitale pourtant très éloignée. Puis il se rappela les boîtes à parler. Mais douze cents miles !…

— Encore quelques minutes, dit O-reg, et vous devrez demeurer ici. Votre passage sera bloqué par les soldats.

Un horstel mâle entra et parla à O-reg en langage adulte. Le Roi Aveugle répondit. Le messager partit. O-reg passa à l'anglais.

— Ed Wang et ses compagnons nous ont quittés. Ils ont fui vers les bois, en direction du Thrruk, je suppose.

R'li mit la main sur l'épaule de Jack et dit :

— Tu ne peux pas te rendre à eux ! Si tu le fais, tu t’exécutes toi-même. Tu mourras !

— Mais, mon père ? demanda Jack.

— Il ira sans doute bien, répondit-elle, et bientôt. Mais il devra passer au moins un jour au lit.

— Je ne le quitterai pas ! dit Jack.

Il serra les dents et regarda les autres durement.

— Et en ce qui vous concerne, Polly O’Brien ? demanda O-reg.

Son visage en forme de cœur, très pâle, et ses grands yeux cernés d’un bleu profond et bougeant sans cesse avaient perdu leur beauté. Elle regarda Jack, puis les horstels.

— Vous décidez ce que vous voulez, dit Jack. Moi, je vais voir mon père.

Il quitta la cellule et descendit le long corridor ovale, à peine assez large pour que l’on s’y croise. Les murs en étaient gris-vert, lisses, sans grain, et luisants. À quelques pas les unes des autres, des grappes de globes pendaient du plafond par des tiges d’apparence charnue. La plupart étaient allumées, mais leur lueur était crépusculaire et nul bruit ne s’entendait à part celui des pieds sur le plancher légèrement élastique et plutôt froid. De chaque côté, tous les six mètres environ, on voyait une fente, la marque d’un iris fermé.

Sur sa droite, il passa devant un iris à demi ouvert et il regarda. La cellule était très grande, et beaucoup plus éclairée que toutes celles qu’il avait vues. Les murs en étaient d’un orange terne rayé de dentelures vert clair. Au milieu du plancher, couvert de tapis faits de peaux de licornes et d’ours à queue, et d’autres animaux difficiles à identifier, était une grande table ronde très basse, d’un bois brun clair brillant. Autour d’elle, d’autres fourrures étaient empilées, sans doute pour ceux qui désiraient s’y étendre.

Dans le mur opposé à lui s’ouvrait tout grand un autre iris, à travers lequel il eut un aperçu d’une enfant d’environ

cinq ans, les yeux fixés sur une sirène. La sirène était probablement la mère de l’enfant. Elle leva les yeux et vit Jack Cage. Sa réaction ne fut pas du tout celle à laquelle il s’attendait. Surprise, embarras, consternation légère, oui. Mais pas l’horreur sur son visage. Même à cette distance, il put la voir pâlir, et la bouche soudain ouverte montrait son émotion.

Il ne s’arrêta pas pour en voir plus et poursuivit. Il ne pouvait pourtant s’empêcher de considérer que ce qu’elle révélait sous le coup de la surprise devait être ce qu’elle et la plupart de ceux de sa race ressentaient réellement envers les humains. Ils étaient aimables, d’habitude, ou, du moins, polis dans leurs rapports avec les hommes. Sous cet extérieur accommodant, cachaient-ils envers l’homme des sentiments semblables à ceux de l’homme envers eux ?

Un moment plus tard, il pénétrait dans la cellule où reposait son père. Yath était toujours accroupi au côté de Walt Cage et murmurait dans son oreille. Mais maintenant, bien que Walt fût inconscient et dans un sommeil profond, sa peau était fraîche et rose. Mieux même, un léger sourire se jouait sur ses lèvres.

Yath s’arrêta de murmurer et se leva.

— Il va dormir quelque temps, et puis il sera en état de manger et de marcher un peu.

— Quand pourra-t-il partir d’ici ?

— Dans dix heures à peu près.

— Sera-t-il assez fort, alors ?

Yath haussa les épaules.

— Cela dépend de l’homme. Votre père est très robuste. Je pense qu’il sera capable de marcher plusieurs miles… à pas lents. Si vous envisagez de le prendre avec vous jusqu’au Thrruk très tôt, ne le faites pas. Il faudra plusieurs jours avant qu’il puisse résister aux rigueurs d’une randonnée à travers ce désert.

— J’aurais aimé lui parler, dit Jack.

— Il vous faudra attendre un peu, répliqua Yath. Et alors la prairie au-dessus de nous et les bois alentour seront infestés de soldats. Vous devez faire un choix pour vous-même tout de suite.

Une voix leur parvint par l'iris du couloir extérieur :

— Jack !

Reconnaissant Polly, Jack quitta la pièce. Elle lui lança un objet vaguement cylindrique, enveloppé dans un linge blanc taché de sang à une extrémité.

— Le pouce du dragon, dit-elle. R'li allait le jeter, mais je l'ai pris. Elle s'est moquée de moi, alors qu'elle savait que je le gardais pour toi.

— Pourquoi ?

— Sans cervelle ! N'as-tu pas vu que Mar-Kuk a presque arraché la corne de ce cadmus en essayant de récupérer son pouce ? Elle a échoué, mais elle a juré qu'elle te tuerait si jamais elle te revoyait, et qu'elle reprendrait son précieux pouce. Je ne sais pas comment, mais elle sait ton nom. Sans doute les horstels le lui ont-ils appris il y a quelque temps, alors qu'elle pillait nos fermes. De toute façon, elle a dit que la prochaine fois qu'elle te verrait, elle te déchirerait. Ce qu'elle fera, à moins que tu…

— À moins que je… quoi ?

— À moins que tu n'aies ceci, un morceau de son corps. Je sais. Ma mère était pharmacienne, tu te rappelles ? Et elle en savait plus sur la science horstel qu'elle n'aurait dû. Elle faisait le commerce des os de dragon, ceux qui sont exhumés par les mineurs ou trouvés par les chasseurs. Ils atteignent une grande valeur parce qu'on suppose qu'ils font un merveilleux remède pour le cœur, une fois broyés et mêlés à du vin. Un aphrodisiaque, aussi… Ma mère m'a raconté quelques petites choses au sujet des dragons. Ils sont très superstitieux. Ils croient que si une autre personne en vient à détenir une partie de leur corps, une dent, une griffe, n'importe quoi, cette personne peut les contrôler. Bien entendu, Mar-Kuk joue sur ton ignorance en cela, mais

elle veut te tuer avant que tu l’apprennes. De plus, un dragon croit que s’il meurt alors qu’il lui manque un morceau de son corps, il est condamné à se lamenter dans leur Enfer comme un fantôme défiguré.

Jack regarda le pouce, puis le mit dans la poche de sa veste.

— Pourquoi en aurais-je besoin, à moins d’avoir l’intention de quitter le cadmus sur-le-champ, dit-il. Pensais-tu que j’allais faire cela ?

— Bien sûr ! Nous ferions mieux de sortir tous deux aussi vite que nous le pourrons et de courir sacrément ! Les soldats vont commencer à nous déterrer, il y a gros à parier ! Ils tueront tout le monde. Nous serions pris au piège !

— Je ne viens pas, dit-il. Je ne peux pas quitter mon père.

— Ou abandonner cette sirène ? Est-ce que, par hasard, tu l’aimerais *vraiment* ? Ou est-ce que ce que l’on dit sur les sirènes est vrai ? Les choses qu’elles font pour qu’un homme tombe sous leur charme ?

Jack rougit et dit :

— Elle viendrait avec moi, si je le lui demandais. Ou même sans cela. Non. Je ne veux pas abandonner mon père.

— Tu vas faire alors un geste inutile. Tu te sacrifieras toi-même ainsi que ton père ! Moi, je m’en vais !

Un grand satyre aux cheveux rouges s’approchait d’eux. Il portait un petit sac de cuir.

— Nous ferions mieux de partir à présent, dit-il à Polly. Les soldats sont presque là.

— Il n’est pas trop tard pour changer d’avis, dit Polly à Jack. Siyfiy nous guidera à travers les montagnes.

Jack secoua la tête.

— Tu es un imbécile, dit Polly.

Jack les regarda s’éloigner rapidement par le couloir ascendant jusqu’à ce qu’un tournant les cache à sa vue. Puis il retourna dans la pièce où gisait son père. Quelques minutes plus tard, R’li et son père entrèrent.

— Les soldats ont encerclé les cadmi, dit O-reg. Le capitaine Gomes et Chuckswilly demandent que nous leur remettions tous les êtres humains. Je vais sortir pour causer avec eux.

Il embrassa R’li et s’éloigna.

— Vous agissez tous deux, dit Jack, comme si vous pensiez ne plus jamais vous revoir.

— Nous nous embrassons toujours, même si nous nous séparons pour quelques minutes. Qui sait ? À n’importe quel moment nous pouvons être séparés pour toujours dans ce monde, mais dans le cas présent, il y a vraiment danger.

— Peut-être mon père et moi devrions-nous nous rendre, dit Jack. Il n’y a pas de raison pour que votre groupe entier soit mis en péril…

R’li s’impatienta.

— Ne parle plus ainsi, je t’en prie. Ce n’est pas comme si nous avions le choix. Ces tard-venus veulent s’attaquer à nous autant qu’à vous.

Jack faisait les cent pas. R’li s’assit sur un amas de fourrures et commença à fredonner en peignant ses cheveux avec son *pekita.* Son absolu contrôle d’elle-même et son apparence détendue l’irritaient. Brutalement, il dit :

— Êtes-vous vraiment *humains* ? Comment peux-tu être si calme ?

Elle sourit en disant.

— Parce que c’est utile. Quel bien cela me ferait-il de gaspiller mes forces à m’inquiéter, à me tracasser ? Si je pouvais faire quelque chose de positif, je serais en train de le faire, mais je ne peux pas. Alors j’expédie mes soucis dans un petit coin de mon esprit. Je sais qu’ils sont là, mais voilés.

Il la fixait sans comprendre.

— Si tu étais passé par les Rites, mon chéri, dit-elle, tu serais capable de faire la même chose, et tu serais très heureux d’en avoir la capacité.

Une horstel entra.

— Jack Cage, dit-elle, O-reg veut vous montrer à Gomes et à Chuckswilly. Ils affirment que vous avez été assassiné. Ils menacent de nous envahir s'ils ne peuvent vous voir. O-reg dit que vous n'avez pas besoin de venir si vous ne le désirez pas.

— Ils savent que Polly O'Brien était là, dit Jack. Qu'est-elle devenue ?

— Elle est là-dehors aussi, les soldats sont arrivés trop vite.

— Elle n'a pas pu s'enfuir à temps.

R'li se leva.

— Je vais sortir avec toi, Jack, dit-elle.

— Je ne pense pas que tu le devrais. Cette demande n'est peut-être pour eux qu'une façon de nous enlever. Peut-être ont-ils projeté de nous tuer, ainsi que les horstels en surface. Non, tu ferais mieux de rester ici.

— Je viens avec toi. Ne discute pas, je t'en prie.

Comme ils longeaient les corridors, Jack demanda à la horstel qui avait apporté le message :

— Qu'ont-ils dit au sujet de mon père ?

— Gomes voulait le voir, aussi. O-reg a expliqué qu'il était trop atteint pour venir. Mais Gomes a dit qu'il accepterait votre parole que votre père est en vie.

— Je sens le piège, dit Jack. Pourquoi sont-ils si soucieux de nous ? Nous avons demandé asile et nous nous sommes ainsi mis au-delà des lois de Dyonisa. Pourquoi se préoccuper de ce qui nous arrive ?

— Je doute que ce soit cela, répliqua R'li, mais ils cherchent n'importe quelle excuse pour nous attaquer. Nous essayons de les apaiser autant que possible.

— Nous ne serons pas entièrement démunis, dit l'autre sirène, s'ils essayent vraiment de se saisir des tard-venus ou de nous attaquer. O-reg a cinquante guerriers armés avec lui. Nous leur montrerons que nous ne sommes pas aussi faciles à prendre que des chiots.

Ils franchirent un iris et traversèrent la chambre que contenait la corne du cadmus pour se retrouver sur la prairie. Le soleil s'était levé depuis une heure environ et l'herbe brillait. Près de l'entrée du cadmus se tenaient O-reg et un groupe de satyres armés d'arcs, de flèches et d'épées. Polly O'Brien était à quelques pas derrière le Roi Aveugle.

Deux hommes parlaient à O-reg. Gomes, le capitaine de la garnison, était un homme de petite taille, trapu, avec un visage large orné d'une épaisse moustache jaune. Il portait le casque de cuir conique, la cuirasse de cuir aussi et le long kilt des soldats dyonisans. Sa large ceinture de cuir soutenait un fourreau et un étui pour un pistolet. Sa rapière, pourtant, il la tenait à la main. Chuckswilly était à côté de lui. Derrière les deux hommes, à une distance de quarante mètres, il y avait plusieurs centaines de soldats et quelque cinquante civils armés, disposés en un croissant dont les cornes s'incurvaient vers le cadmus. La plupart d'entre eux étaient des lanciers et des archers, mais un petit groupe portait des mousquets.

Gomes, voyant Jack Cage, l'interpella :

— Êtes-vous retenu là contre votre volonté ? Votre père est-il vivant ?

Jack ouvrait la bouche pour parler nettement mais s'aperçut que les mots ne pouvaient pas franchir ses lèvres. Ayant pour la première fois, fixés sur lui, les yeux de tant d'êtres humains, dont la majorité représentait l'autorité de son pays, il réalisa pleinement ce qu'il faisait. Il était un traître. Pis, il s'était donné aux ennemis de l'humanité, à des êtres sans âme qui rejetaient son Dieu. Il serait excommunié, à jamais damné, il brûlerait pour l'éternité, son nom deviendrait une injure. Tout homme le mépriserait et le haïrait.

R'li, debout derrière lui, toucha son épaule.

— Je sais ce que tu ressens, murmura-t-elle. Nul homme ne peut aisément se couper de ses proches. Si tu ne le peux pas, je comprendrai.

Plus tard, il se surprit à se demander si elle avait su exactement que faire pour le précipiter par-dessus bord. Était-elle si bonne psychologue, qu'elle comprît précisément quels nerfs stimuler en lui ? quels composants de son orgueil et de son amour mettre en action ?

Sur le moment, il ne pensait pas du tout, ou du moins n'en était pas conscient. Il se retourna, plaça son bras autour de sa taille et l'attira pour faire face à Gomes et à Chuckswilly. Alors, il embrassa R'li à pleines lèvres, rudement.

Un hurlement s'éleva des soldats et des civils. Gomes s'écria :

— Saleté de fils de pute !

O-reg eut l'air effrayé. Il se rapprocha de Jack et dit vivement :

— Imbécile ! Veux-tu que la bataille commence déjà ? Veux-tu nous faire tous tuer ?

Il recula d'un pas et ajouta :

— Bon, le mal est fait. Tu ne peux plus reculer, Jack. Ni aucun de nous.

— Je t'aime, dit R'li.

Jack était si dépassé par ce qu'il avait fait et par la soudaineté de la chose qu'il se sentait faible. Son cœur, qui battait déjà bien fort, auparavant, martelait sa poitrine à présent.

La voix d'O-reg rugit par-dessus les autres :

— Vous avez votre réponse ! Jack Cage est entré de sa propre volonté et désire rester avec nous. Quant à son père, il sera relâché dès qu'il pourra marcher… s'il veut retourner vers vous.

Chuckswilly hurla :

— Vous avez usé de votre magie satanique, perverti l'âme de ce pauvre gars ! Je ne peux pas croire qu'il ferait cela s'il était en pleine possession de ses facultés ! J'exige que vous nous le remettiez afin que nos docteurs et nos prêtres puissent l'examiner !

O-reg eut un sourire sauvage.

— Et si vous découvrez qu'il est sain d'esprit, le laisserez-vous revenir chez nous ? Avons-nous votre promesse ?

— Naturellement. Je jurerai sur la Bible qu'il sera libre, dit Chuckswilly.

— Nos pères ont eu quelques expériences avec vos pères et leurs serments sur la Bible quand vous êtes arrivés ici, dit O-reg. Nous avons vu à quel point vous redoutez le ressentiment de votre Dieu contre les parjures. Non, merci !

Gomes était raide comme une statue, sauf sa main droite qui tiraillait les poils de sa moustache. Visiblement, il essayait de prendre une décision.

Mais Chuckswilly n'attendit pas qu'il parle. Il se tourna face aux soldats et rugit :

— Saisissez-vous de ces hérétiques et sorciers !

Quelques soldats avancèrent puis firent halte quand ils virent l'incertitude des autres. Gomes sortit de son immobilité pour hurler :

— C'est moi qui commande, ici ! Retournez à vos postes !

Jack s'adressa à O-reg :

— Il n'y a rien à gagner à parler davantage. Je crois que nous devrions retourner au cadmus. Et vite !

— Tu as raison, dit O-reg. Vous passez devant, toi et Polly O'Brien. Nous vous couvrirons. R'li, tu vas avec Jack.

— Non, pas question ! dit Chuckswilly.

Il tira sa rapière et se précipita sur Jack. O-reg couvrit ce dernier de son corps, et éleva le sceptre du Roi Aveugle pour se protéger. La rapière évita le sceptre et pénétra dans le plexus solaire d'O-reg. Celui-ci poussa un cri perçant et tomba en arrière, entraînant Chuckswilly.

Jack poussa R'li en criant :

— Toi et Polly, allez-vous-en d'ici !

Sans attendre pour voir si elles obéissaient, il se retourna. Le sceptre d'O-reg était tombé près de la main du mort, et son assassin était en train de se relever. Jack bondit, se pencha, attrapa le sceptre et l'abattit durement

sur le casque en cuir de Chuckswilly. L’homme grogna et retomba, face en avant, sur le corps du Roi Aveugle.

Il y eut un sifflement lorsqu’une flèche vola près de l’oreille de Jack. Un horstel hurla derrière lui. Puis l’air fut empli de dards empennés. Quelques coups de feu. Jack se jeta sur le sol près des deux corps mais s’élança une seconde plus tard. Un coup d’œil lui montra que le tir des deux parties avait prélevé son dû. Polly et R’li étaient étendues sur le sol, mais elles étaient vivantes et indemnes.

— Courez ! leur cria-t-il.

Il saisit la rapière de Chuckswilly et fit face à la horde qui le chargeait à travers la prairie. Les soldats et les civils qui n’avaient pas été abattus à la première volée avaient abandonné toute discipline et essayaient d’atteindre les horstels avant qu’ils puissent tirer une seconde fois. Ils n’y parvinrent pas. Les horstels, sous les commandements qu’aboyaient leurs officiers, tirèrent à nouveau.

L’avant-garde des assaillants se ratatina. Ceux qui arrivaient par-derrière sautèrent par-dessus les corps et enveloppèrent les archers.

Gomes para le coup d’épée d’un horstel et recula. Jack, criant, courut à lui et plongea la pointe de sa rapière dans le cou du capitaine. Gomes tomba en arrière, entraînant la lame avec lui et l’arrachant de la main de Jack. Celui-ci regardait les yeux morts de Gomes et la rapière qui saillait à moitié du cou quand un soldat avec une courte épée s’élança sur lui.

Jack arracha la rapière du corps de Gomes, et éleva la lame juste à temps pour faire dévier le coup du soldat. Avec l’autre main, il saisit la poignée de la dague et attira l’homme à lui. Il éloigna la rapière et abattit le plat de la lame sur le côté du cou de l’homme. Comme le soldat tombait en avant, Jack lui projeta son genou dans le menton. Il fit un saut en arrière, le soldat s’affaissa sur l’herbe, inconscient.

Après coup, il ne se souvint plus des détails. C’était surtout coup et parade, bond et fuite. Il ne pensait pas avoir blessé ou tué après cela. Dès que ce fut possible, il recula devant celui qui l’attaquait. Son premier souci était R’li. Il essaya donc de retourner vers l’entrée du cadmus.

Quand il y parvint, il trouva l’entrée à demi bloquée par des corps étendus et complètement barrée par une mêlée d’hommes et de horstels. Puis il vit R’li et Polly O’Brien s’enfuyant du cadmus. Il y avait un espace d’environ vingt mètres formant une avenue vers les bois d’un côté de la prairie, et les deux femmes s’y étaient engagées en courant. Jack les appela sans penser qu’elles ne pouvaient l’entendre au-dessus des hurlements, des cris de douleur, du cliquetis des armes et des explosions intermittentes des armes à feu.

Il courut après elles. Il avait atteint la moitié de l’avenue quand, entouré de nouveau, il eut à se battre pour se frayer un chemin. Par deux fois il se trouva par terre. Une fois il sentit une pointe de silex s’enfoncer dans son flanc. Il tomba, la pointe ressortit. L’homme qui tenait l’épée se fendit à nouveau. Mais il laissa tomber l’arme, pour essayer d’extraire de son dos le couteau que lui avait lancé un horstel.

Jack ne s’arrêta pas pour remercier son sauveur et se mit à ramper. Singulièrement – mais était-ce si singulier ? – cette méthode de fuite se révéla la plus rapide et la plus sûre. Ceux qui le voyaient, si quelqu’un toutefois lui prêtait attention, devaient le juger trop touché pour s’en inquiéter.

R’li et Polly se cachaient derrière des buissons. Il se retourna pour regarder la prairie. Maintenant les humains s’enfuyaient pour sauver leur vie. Les horstels, sortis des autres cadmi, s’étaient répandus en peu de temps et avaient écrasé les soldats et les civils. Ils auraient pu rattraper ceux qui s’enfuyaient, mais pour une raison quelconque avaient choisi de ne pas le faire.

R’li sanglotait. Jack essaya de la consoler, mais il ne put arrêter ses pleurs.

— Laisse-la se plaindre ! dit Polly. Oh, mon Dieu !

Jack regarda ce qu’elle désignait et fit écho à son cri. Un renfort de plusieurs centaines d’hommes, tous armés de mousquets, trottaient à travers la prairie.

Les horstels, en les voyant, commencèrent à ramasser leurs morts et leurs blessés. Avant qu’ils soient en sûreté dans les cadmi, les soldats s’étaient placés sur deux rangs, barrant toute la prairie. Un officier hurla un commandement. Le premier rang s’abaissa sur un genou et éleva ses armes.

— Feu !

Trente horstels au moins tombèrent. Les autres, affolés et voyant la futilité d’essayer de sauver leurs blessés, coururent vers les entrées des cadmi. À plusieurs d’entre elles ils eurent des difficultés pour pénétrer tous à la fois. La seconde volée toucha beaucoup d’entre eux.

— Nous ne pouvons retourner maintenant, dit Jack en prenant la main de R’li. Nous sommes coupés d’eux. Il ne nous reste qu’à courir vers le Thruuk.

R’li ne bougea pas. Elle semblait ne pas l’avoir entendu. Il la fit pivoter lentement afin qu’elle ne voie plus le carnage, et l’attira plus loin. Aveugle, trébuchant, les larmes coulant sur son visage et sur son corps, la figure crispée, elle se laissa entraîner. Polly avait disparu, et il espérait qu’elle ne serait pas stupide au point de croire qu’elle pourrait se retrouver dans les grâces de Dyonisa.

Mais elle réapparut de derrière un arbre. D’une main elle tenait un arc et une bandoulière à laquelle pendait un carquois empli de flèches. Dans l’autre elle avait un stylet de verre ensanglanté. Ses yeux étaient exorbités et lui conféraient un air étrange.

— Où as-tu pris ces choses ? demanda-t-il.

— Je savais que ce serait courir à la mort que de partir pour le Thrruk sans armes, dit-elle. J’ai jeté un coup d’œil en

arrière et je les ai pris à l’orée de la forêt. L’arc et les flèches, je veux dire. L’autre arme, je l’ai prise à un prêtre.

— Prise ?

— Après l’avoir poignardé. Ce gras-double consacré se dissimulait derrière un arbre et veillait au massacre. Je suppose qu’il avait l’intention de sortir plus tard, de bénir les survivants, et de donner aux morts et aux mourants les derniers sacrements. Mais je suis arrivée sur lui par-derrière, j’ai arraché le couteau de sa ceinture et je l’ai planté dans son gros ventre, quand il s’est retourné pour voir qui c’était. Le porc ! c’était un de ceux qui torturèrent ma mère à mort.

Jack fut choqué, bien qu’il fût heureux que Polly ne soit pas une faible femme sans défense. Pour parvenir au Thrruk, chaque membre devrait être dur et capable. R’li serait très bien, une fois qu’elle aurait surmonté le premier coup du chagrin.

Ils allèrent aussi vite que possible à travers les bois. Jack ne cessait de regarder en arrière, mais il ne vit pas d’hommes. Maintenant, ou bien la fusillade avait cessé, ou bien les arbres arrêtaient les sons.

Ils arrivèrent à une large rivière peu profonde qui dévalait par une suite de petites cascades. L’eau était claire et très froide. Ils burent beaucoup et puis se nettoyèrent de la poussière, de la sueur et du sang. La blessure, au flanc de Jack, avait saigné un peu, mais le sang s’était coagulé. En la voyant, R’li montra qu’elle commençait à surmonter son deuil. Elle examina les plantes sur la berge du ravin et s’en retourna avec une fleur en forme de cœur, aux pétales rouges et noirs.

Après avoir nettoyé la blessure de Jack, elle plaça la fleur sur la plaie.

— Maintiens-la dessus une heure environ. J’enlèverai alors les morceaux qui collent à la plaie, et tu devrais aller très bien après cela.

Elle embrassa Jack légèrement, se releva, et regarda les montagnes loin au nord. Elles s’élevaient si haut qu’elles

semblaient proches. Tous trois savaient pourtant que le pied de la plus rapprochée était au moins à trois jours de marche.

— Il fait chaud, dit Polly.

Elle se leva, déboutonna le devant de sa robe longue et ample et l'ôta. Par-dessous, elle n'avait pas la blouse et les deux jupons épais auxquels il s'attendait. Elle ne portait rien, si ce n'est des brodequins à ses pieds.

— N'aie pas l'air si choqué, dit-elle. Cela ne te gêne pas que R'li soit nue.

— Mais… mais… tu es humaine !

— Seulement si tu négliges l'attitude de notre Mère l'Église. Elle semble penser que les sorcières sont exclues du giron de l'Humanité.

L'étonnement et aussi une certaine crainte coupèrent la parole à Jack.

Polly se dressait devant lui, et tournait sur elle-même, lentement, jusqu'à avoir fait un tour complet. Même dans son état de bouleversement, il remarqua qu'elle avait un beau corps aux courbes délicieuses.

Elle lui sourit et dit :

— Penses-tu que ma mère et moi étions des innocentes injustement persécutées par l'Église ? Non, notre accusateur avait raison, fût-ce par hasard. Riley a dit aux prêtres que ma mère était une sorcière parce qu'il voulait avoir la seule pharmacie de Slashlark. Sans le vouloir, il tomba juste… Ma mère est morte et le jour viendra bientôt où Riley mourra aussi. Mes Frères l'auraient tué depuis longtemps mais je les ai fait attendre jusqu'à ce que je puisse l'abattre moi-même. Il semble à présent que je devrai attendre un peu. Mais quand je pourrai mettre la main sur lui…

Elle se lécha les lèvres, si belles, si pleines qu'elles semblaient n'être promises qu'au baiser.

— Il mettra plus longtemps à mourir que ma mère, dit-elle.

R’li regardait Polly comme si elle était un ver cyclope venimeux et répugnant.

— Ne sois pas si susceptible, mon chat fourré ! lui dit Polly. Tu devrais connaître ce que je ressens. Tu as assez l’expérience de l’humiliation et des insultes, de la part des chrétiens.

— Ainsi, dit Jack lentement, est-il vrai qu’il y avait des sorciers parmi les gens de la Terre enlevés par les Arras ?

— C’est vrai. Mais nous n’adorons pas le démon mâle que vous croyez. Ce n’est pas lui la Divinité. Il n’est que le Fils et l’Amant de la Grande Déesse. Nous adorons la Mère Blanche, Elle dont la religion est beaucoup, beaucoup plus vieille que celle de vos petits-derniers chrétiens. Un jour, Elle triomphera. Vous ne savez pas la vérité sur nous. Tout ce que vous avez entendu est fait des mensonges et des déformations que vos prêtres adipeux vous ont fait ingurgiter.

Elle fit de ses habits un paquet.

— Je ne les porterai que s’il fait plus froid, ou si nous traversons des buissons épineux. C’est merveilleux de ne pas avoir à porter d’habits, de se sentir libre de nouveau.

— Est-il vrai que vous, sorciers et magiciens, avez des pouvoirs magiques ? demanda Jack.

— Nous savons des choses que les chrétiens ne savent pas, répondit Polly en jetant un coup d’œil à R’li. (Puis elle poursuivit :) Mais très peu de choses que les Wiyrs ne connaissent pas. Ils sont aussi sorciers que nous. Ils adorent la Grande Mère, et…

— Mais nous ne Lui sacrifions pas nos bébés !

Polly sursauta, mais se domina. Elle se mit à rire.

— Comment sais-tu cela ? Avez-vous des espions parmi nous ? Impossible ! C’est quelque sorcier, obligé de demander asile à un cadmus, qui vous a raconté cela. Eh bien, même si c’était le cas ? Cela n’arrive pas très souvent, et l’enfant assez heureux pour être sacrifié en Son Honneur est assuré d’une vie éternelle et extatique dans la Maison

de la Grande Mère Elle-même… Par ailleurs, tu n’es pas dans une position à nous jeter la pierre. Ce fut seulement à cause des Terriens, et de leurs réactions prévisibles, que vous, les Wiyrs, avez cessé d’offrir des sacrifices humains à votre Déesse. Allons, avoue-le, n’est-ce pas vrai ?

— Non, répondit R’li sans s’énerver. Nous avons banni ce rite horrible au moins cinquante ans avant que les Arras amènent vos ancêtres par ici.

— Cette discussion ne nous mènera nulle part, dit Jack. Nous avons besoin les uns des autres. R’li dit qu’il y a quatre cents miles jusqu’à la vallée du Thrruk. Nous avons à gravir de très hautes montagnes, à traverser des régions très dangereuses. Il y a des thrruks, des mandragores, des loups garous, des hors la loi humains, des ours à queue, et Dieu seul sait quoi encore entre nous et notre but.

— Il y a aussi des patrouilles socinianes, dit R’li. Elles sont devenues plutôt actives ces derniers mois.

Ils ramassèrent leurs armes et commencèrent à marcher le long de la rive. R’li était en tête de leur file, parce qu’elle savait où ils allaient. D’abord, ils devaient atteindre la vallée d’Argulh. À partir de là, elle serait capable de les guider avec certitude. Jusqu’à ce qu’ils y arrivent, cependant, elle ne saurait pas très bien s’orienter. Elle les assura que tout ce qu’ils auraient à faire serait de se tailler leur route toujours en montant. De toute façon, ils arriveraient à une piste qui les mènerait jusqu’à l’Idoh. C’était de l’autre côté du pic le plus proche, le Phul. Celui-ci se dressait jusqu’à dix-huit cents mètres au moins, puis s’élargissait par des surplombs. À cette distance, il ressemblait à un champignon à petite tête ou à une massue.

— De l’autre côté est une large vallée profonde, dit-elle. Quand nous en serons là, nous aurons à grimper le long du massif Plel. Le col Idoh est à l’autre bout, très haut.

Jack s’arrêta.

— Je ne sais pas, R’li, peut-être devrions-nous rester ici un moment. J’étais d’abord d’accord pour fuir, parce que les

choses paraissaient sans espoir. Mais il se pourrait que ton cadmus résiste. Si oui, je n'aurais qu'à aller chercher mon père une nuit. Et puis il y a mes frères et sœurs. Que deviendront-ils ?

R'li le regarda d'un air interrogateur.

— Jack, dit-elle doucement, n'as-tu pas compris pleinement ce que tu as fait quand tu m'as embrassée devant tous ces humains ? Tu n'as plus de famille *du tout !*

— Cela ne signifie pas que je ne m'inquiète pas à leur sujet.

— Je sais. Mais c'est *eux* qui ne voudraient rien avoir à faire avec toi. Ils pourraient même essayer de te tuer au moment où ils te verraient !

— J'ai faim, dit Polly. Pourquoi vouloir réparer ce qui est brisé à jamais au lieu de songer à nos besoins ? Si nous ne nous remplissons pas le ventre et ne trouvons pas un endroit pour dormir cette nuit, nous mourrons. Bientôt.

— Très bien, dit-il, donne-moi l'arc et le carquois. J'irai chasser.

— Rien à faire, dit-elle avec fermeté, ils sont à moi. J'ai risqué ma vie pour les avoir, je les garde !

Jack se mit en colère.

— Nous devons avoir un capitaine si nous voulons traverser ceci vivant ! Je suis l'homme, ici ! Je devrais avoir les armes et le dernier mot !

— Tu n'as pas prouvé que tu étais l'homme, dit Polly. De plus, je parierais n'importe quoi que je suis meilleure à la chasse ! Tu ne me connais pas bien.

— En ce qui concerne la chasse, dit R'li, elle a raison. Je l'ai déjà vue dans la forêt.

Polly décocha à la sirène un regard étrange, mais en souriant. Jack haussa les épaules, desserra les poings, et se mit à regarder la rive du torrent. Polly disparut dans les bois. Bientôt, il trouva plusieurs silex qui avaient été arrachés à la montagne par les eaux. Après en avoir abîmé plusieurs, il donna forme à un couteau utilisable. Il partit en quête et

trouva un totum avec une branche de la grosseur qu'il cherchait. À l'aide du couteau, il détacha la branche.

Après en avoir émondé les ramilles et les nœuds sur toute la longueur, il aiguisa un des bouts. Après cela, son couteau avait besoin d'être refait, mais il avait un épieu.

— J'en durcirai la pointe au feu cette nuit, dit-il à R'li. Trouve-moi quelques pierres bonnes pour le lancer. Si, avec elles, je peux tuer un animal, j'utiliserai sa peau pour confectionner une fronde.

Tous deux chassèrent dans les bois pendant trois heures. Durant ce temps, ils ne virent qu'un renard nu. Jack l'atteignit dans les côtes avec une pierre, et il boula sur lui-même. Mais le rôdeur pelé sauta immédiatement et, piaillant, se cacha sous les buissons. Il était temps alors de retourner pour retrouver Polly derrière un arbre royal.

Elle les attendait, déjà occupée à dépiauter et à vider un chien sauvage qui pendait à une branche.

— Félicitations ! dit R'li. Nous mangerons bien pendant trois jours au moins.

Le visage de Jack Cage se tordit de dégoût.

— Vous n'allez pas manger un *chien* ? Vous n'attendez en tout cas pas de *moi* que j'en mange ?

Polly se tourna en riant vers lui.

— Je mangerais n'importe quoi pour rester en vie. De toute façon, cela n'a pas d'importance pour moi. En fait, j'aime la viande de chien. Ma mère avait l'habitude d'attraper des chiens et de les faire cuire pour nous. Elle ne voulait pas que je grandisse avec les préjugés culinaires de vous autres, chrétiens. Et, naturellement, les Frères ont toujours du chien lors des fêtes lunaires.

— Ce n'est pas comme si c'était un animal familier, dit R'li. Celui-ci est une dangereuse bête sauvage.

— Non ! dit Jack.

— D'ailleurs, continua R'li, vous faites de vos licornes, de vos oies, et d'autres animaux, vos familiers, et pourtant

vous les mangez. J’ai vu cela se produire à votre ferme plus d’une fois.

— Non !

— Meurs de faim, alors ! dit Polly.

— Sales mangeurs de chiens ! grogna-t-il en s’éloignant.

Deux heures plus tard, il n’avait rien vu. Pour finir, il s’accommoda des boules du totum sauvage. C’était une nourriture insuffisante. Différent de ses cousins domestiques, son fruit avait une chair dure, et un petit-lait au goût acide. Mais il lui remplissait l’estomac.

De retour, il trouva les deux femmes en train de mâcher la chair qui avait été rôtie sur un petit feu presque sans fumée. En silence, Polly lui tendit un morceau. Il renifla : cela avait une odeur attrayante, mais son estomac se révulsa.

— Peut-être trouverons-nous quelque chose d’autre demain ? dit R’li.

Elle, au moins, sympathisait. Mais Polly grimaçait comme si elle le prenait pour un imbécile.

Trois jours et trois nuits passèrent. Jack refusait la viande que lui offrait R’li trois fois par jour. Il mangeait des boules de totum, et à mesure que les jours se succédaient, cherchait avec plus de désespoir un renard nu, une licorne de montagne, ou une pie sauvage… Plusieurs fois, il vit des membres de chaque espèce, mais ils lui échappaient. Il devenait plus faible et tremblant et les fruits lui donnaient des aigreurs d’estomac.

Au soir du troisième jour, alors qu’il était accroupi auprès du feu, il se découpa lui-même une tranche de viande. L’expression de R’li ne changea pas. Polly eut un léger sourire, mais elle dut comprendre à son regard furieux qu’il vaudrait mieux pour elle ne rien dire. Si grande était sa faim qu’il engloutit la viande dont le goût était supérieur à tout ce qu’il avait jamais mangé. Un moment plus tard, toutefois, il vomissait dans les buissons.

Cette même nuit, il se leva, il dénoua le jupon dans lequel Polly gardait le reste de la viande rôtie. Il le mangea, lutta quelques secondes contre son estomac qui se soulevait, et le dompta. Ses rêves furent mauvais cette nuit-là, et il s'éveilla irritable, avec un mauvais goût dans la bouche. Mais quand Polly tua un autre chien ce jour-là, une chienne plutôt, il mangea de bon cœur.

— Tu es un homme maintenant, dit Polly, un homme plus complet, en tout cas.

Le jour suivant, il fut un chasseur plus heureux. Il embrocha une licorne alors qu'elle trottait sur un sentier forestier, descendant avec ses deux poulains qui la suivaient. Il était sous le vent et elle devait être pressée d'aller à ses affaires. Elle ne semblait pas avoir la méfiance naturelle à un animal sauvage. L'épieu pénétra dans son flanc et elle se retourna avec une telle force qu'elle arracha le bois de son poing. Il sauta sur son dos et la poignarda jusqu'à ce qu'elle tombe sur le sol. Par malheur, elle s'affaissa sur sa jambe. Ses os n'étaient pas brisés, mais il boita plusieurs jours.

En plus de la viande, la licorne fournit des tendons pour la corde d'un arc. Jack arracha la corne aiguë et la lia à un manche en bois pour en faire une lance. Ils passèrent plusieurs jours à confectionner des flèches avec leurs pointes, des arcs et des carquois. Il leur fallut six jours pour sécher la peau pour les carquois et les tendons pour les cordes. R'li ne cacha pas qu'elle était impatiente de repartir mais elle admit qu'ils auraient besoin des armes. La viande fut découpée en lanières, et fumée. Ce procédé impliquait nécessairement beaucoup d'odeur et de fumée, ce qui attira des animaux de proie. Par deux fois, des ours à queue vinrent renifler autour du camp. Jack et les deux femmes perdirent quelques-unes de leurs précieuses flèches. Et bien que les ours eussent été atteints, ils ne furent pas tués. L'un d'eux, après une courte charge, changea d'idée et s'enfuit. Les autres abandonnèrent le voisinage aussitôt qu'ils sentirent dans leur peau la première flèche.

Les chiens sauvages étaient plus dangereux. Ils venaient en hordes de six à vingt, ils s'asseyaient hors de portée de flèche et fixaient le camp d'un air affamé, et la viande qui pendait aux branches des arbres, et l'homme et les deux femmes. Jack se dirigeait vers eux. Quelques-uns refluaient pendant que d'autres opéraient un mouvement tournant pour arriver derrière lui. Alors R'li et Polly s'approchaient assez pour en tirer plusieurs. Les autres chiens

déchiquetaient les blessés et les morts et les dévoraient. Après un temps, ils s’en allaient.

— J’espère qu’ils ne nous attraperont jamais en terrain découvert, dit R’li, ou par surprise. Ils sont très rapides et très adroits.

— Je crois savoir qu’ils ne sont pas dangereux si on les compare aux mandragores et aux loups garous, dit Polly. Ceux-ci sont à demi humains et beaucoup plus intelligents que des chiens.

— Pour ne rien dire des dragons, dit Jack. Nous les prendrons un à la fois, s’il vous plaît.

Ils levèrent le camp, et continuèrent à longer la moitié inférieure du Phul. Le terrain devint plus escarpé, mais il était toujours fortement boisé. Ce n’était qu’en marchant dans le torrent lui-même qu’ils pouvaient éviter les broussailles épaisses. Cette méthode n’était supportable que sur de courtes distances, car leurs pieds gelaient dans les eaux glacées. De plus, après deux jours, les petites cascades devinrent plus fréquentes et plus hautes.

— Nous ferions mieux d’abandonner définitivement le torrent, dit Jack. Si quelqu’un nous y surprenait, il pourrait nous tirer dessus depuis les berges.

R’li ne discuta pas. Il était temps de quitter le ruisseau. Pour atteindre la vallée d’Argulh, ils ne devaient plus grimper, mais contourner la montagne à ce niveau.

Un peu plus tard, Jack remarqua que le chemin qu’ils suivaient était remarquablement uni.

— Il y a une route des Arras enterrée sous le sol de la forêt, dit R’li. Elle suit le versant de la montagne sur une assez longue distance, et s’incurve jusqu’à aboutir là-haut.

Elle indiquait un énorme affleurement à cent cinquante mètres au-dessus d’eux.

— Il y a un vaste plateau, là, qui porte les ruines d’une cité des Arras.

— J’aimerais la voir, lui répondit-il, cela ne nous retarderait pas trop si nous faisions un détour.

Elle hésita et dit :

— C’est quelque chose à voir, que personne ne devrait manquer. Mais il y a assez de danger pour nous tout au long des miles que nous devons franchir. Je n’aimerais pas y ajouter.

— J’ai tant entendu parler des Arras et de leurs grandes villes, dit-il, que j’ai toujours souhaité en visiter une. Si j’avais su qu’il y en avait une là-haut, j’aurais grimpé depuis longtemps.

— Ce n’est pas un territoire interdit sans raison à vous autres humains, dit-elle. Très bien, s’il le faut… En fait, j’aimerais le revoir. Mais nous devons être prudents.

Polly O’Brien ne fit pas d’objection. Elle semblait plutôt impatiente. Jack lui demanda pourquoi ses yeux brillaient à cette idée, pourquoi soudain elle frétillait tant.

— On dit que les cités des Arras ont beaucoup de secrets enterrés. Si je pouvais mettre la main sur quelque chose de ce genre…

— Ne vous excitez pas trop, dit R’li, ces ruines ont été pillées bien des fois.

La « piste » qu’ils suivaient s’incurvait doucement autour de la montagne, puis abruptement, il y eut un tournant plus aigu. Ils allaient maintenant dans la direction opposée et étaient à environ cent pieds plus haut que l’endroit où ils étaient lorsqu’ils avaient décidé d’emprunter ce chemin. Même lorsqu’ils parlaient, leur voix ne dépassait jamais un fort chuchotement. Et ils gardaient leurs yeux ouverts et leurs arcs prêts à la main. Ce fut R’li qui, la première, détecta le visage derrière les feuilles d’un buisson à environ vingt mètres sur leur gauche. Une seconde plus tard, Jack le vit aussi.

— Continuez comme si vous n’aviez rien vu, dit-il, mais attention ! Je pense que ce visage est celui de Gill White, un des gars d’Ed Wang.

Quelques secondes plus tard, il dit doucement :

— Couchez-vous !

Il se jeta lui-même sur le sol, les deux femmes l’imitant à une fraction de seconde. Quelque chose vibra dans le tronc d’un arbre à leur droite : une flèche dont les plumes frissonnaient.

Il y eut un cri strident, un peu derrière et au-dessous d’eux. Des hommes apparurent de derrière les buissons et les arbres. Six hommes, parmi lesquels était Ed Wang.

Jack se redressa, une flèche sur la corde de son arc, et la décocha. Trois des hommes s’aplatirent, mais les trois autres continuèrent à bander leurs arcs. Jack s’était de nouveau précipité au sol aussitôt après avoir tiré. Il ne vit pas son trait aboutir, mais il entendit le cri d’agonie de l’un des archers.

Les deux femmes se dressèrent dès que les trois flèches de la troupe de Wang eurent sifflé au-dessus de leur tête. Elles tirèrent. Aucune n’atteignit son but, mais les hommes, énervés, se réfugièrent derrière des arbres. Ils s’attendaient apparemment à ce que Jack seul offre une réelle résistance.

— Au galop ! dit Jack.

Et il donna l’exemple. Tout en courant, il essayait de scruter les deux côtés de la piste forestière, car Ed pouvait avoir dissimulé là d’autres hommes pour une embuscade. C’était assez improbable. Il se rappelait en effet que Ed n’avait que cinq hommes avec lui en quittant les cadmi.

La piste offrit un nouveau tournant aigu et ils allaient maintenant en direction opposée avec une pente plus dure. R’li, derrière lui, dit :

— Les ruines ne sont pas à plus de deux cents mètres. Il y a là beaucoup d’endroits pour se cacher. Je connais bien le coin.

Jack, courant sur le côté de la piste, pouvait regarder en dessous à travers les arbres. Des hommes peinaient sur le flanc de la montagne. Ils cherchaient un raccourci pour intercepter le trio, mais ils auraient bien mieux fait de s’en tenir à la route. Il regarda derrière lui. Il ne vit personne, et

ralentit jusqu’à une marche rapide. Inutile de se tuer et de perdre le souffle.

R’li s’était arrêtée.

— Où est Polly ?

— Je ne sais pas où est cette petite pute. Qu’elle aille au diable ! Que peut-elle fabriquer encore ?

— Je pense qu’elle a ralenti pour les attendre à l’affût, dit-elle. Elle est courageuse, quoi qu’on puisse en dire. Mais je pense que c’est en partie folie.

— Elle veut se venger d’Ed Wang, dit-il, pourtant je ne crois pas qu’elle risquerait sa vie pour cela.

Il décida de ne pas retourner la chercher. Elle avait fait un geste idiot, et il n’allait pas mettre en danger la vie de R’li à cause d’elle.

— Au diable ! S’ils la prennent vivante, ils la violeront à mort. Je sais ce que Ed avait projeté pour elle !

Ils tournèrent encore une fois, et ce fut le plateau. Les ruines se dressaient devant eux. Au-dessus d’eux.

Malgré son angoisse devant leur situation, il fut stupéfié. C’avait dû être une métropole cyclopéenne quand elle était intacte. Avant que quelque cataclysme l’ait abattue. Quelques bâtiments étaient encore à demi érigés, et ils dominaient de plusieurs centaines de pieds. Ils étaient construits de colossaux blocs de granit et de basalte, chacun formant un cube de quinze mètres d’arête. Les façades avaient dû être jadis recouvertes d’une légère couche de plâtre ou d’un autre matériau. Là où il subsistait, le matériau montrait de brillantes couleurs. Il y avait eu des peintures murales, car on retrouvait quelques fragments de scènes. Très nombreuses étaient les créatures qui ressemblaient à des ursu centaures. Comme l’être que Kliz avait portraituré. Il y avait aussi des hommes – des horstels plutôt – servant les Arras, et aussi d’autres êtres semi-humains, des créatures qui ressemblaient à l’homme mais avaient des faces de brutes et la peau velue.

— Les Arras ont transporté d’autres êtres ici comme esclaves, dit R’li. Leurs descendants sont retournés complètement à la sauvagerie ou même plus bas, après le cataclysme. Ce sont ces choses que vous appelez mandragores et loups garous. Fais attention, il peut y en avoir quelques-uns à vivre dans ces ruines.

— Où diable est Polly ? dit-il.

Mais il fit silence car des hurlements provenaient des arbres sur le versant en dessous. La silhouette nue de la fille surgit de la forêt et elle se mit à courir sur la route. Un moment plus tard, quatre hommes apparurent à environ cent mètres derrière elle.

— Il semble qu’elle en ait attrapé un, dit Jack. Mais elle a manqué Ed.

Il dit à R’li d’aller se dissimuler derrière un gros bloc reposant sur le sol. Il prit position derrière un autre et attendit. Si les hommes étaient assez stupides pour les suivre de près jusque sur le plateau, on pourrait les éliminer en quelques coups. Il espérait qu’ils l’étaient, assez stupides.

Mais Polly trotta jusqu’à eux, prit place à côté de lui, et ils attendirent en vain. Ed Wang n’allait pas se laisser prendre au piège.

Polly avait repris sa respiration.

— Ils doivent se frayer un chemin sur le versant, dit-elle. Ils se glisseront dans les ruines un peu plus loin.

Jack ne tenait pas à les avoir derrière lui. Il appela R’li et tous trois s’enfoncèrent dans les ruines. Ils se faufilèrent entre les constructions écroulées, parfois contraints à de grands détours autour d’énormes amoncellements. Pour éviter d’être silhouettés s’ils grimpaient par-dessus les blocs, ils se tenaient au niveau du sol.

Pendant une de leurs haltes où ils observaient et écoutaient, R’li dit :

— Silence ! Je crois…

Elle s’allongea et colla son oreille au sol.

Jack sentit les poils de son cou le picoter et un frisson courut sur sa peau. L'endroit était trop silencieux. Il n'y avait même pas de vent. Les cris âpres des alouettes de proie, qu'on entendait toujours dans la forêt, avaient disparu. Pourtant, il se souvenait bien qu'ils étaient là une minute avant.

R'li se releva. Elle dit en bébé-horstel :

— *Thrruk.*

— Plus d'un ? demanda-t-il.

— Un seul, je crois. Il se peut qu'elle ne fasse que passer. Ou ce peut être Mar-Kuk cherchant le petit homme qui a son pouce.

— Si je savais qu'elle s'en aille satisfaite, dit-il, je le lui rendrais. Sans rancune de part et d'autre.

— Ne le lui rends pas, dit Polly. Si elle se montre, menace de le détruire ! Elle ne saura pas comment tu peux le faire, mais elle n'en courra pas le risque.

— Polly a raison, dit R'li.

Elle suggéra que le meilleur plan serait d'aller jusqu'à l'autre côté des ruines, derrière. Ils pourraient longer le nord du plateau pendant un moment, puis descendre la vallée d'Argulh. Le chemin qui descendait n'était pas de ceux qu'elle prendrait si elle avait le choix. Mais ce serait plus sûr que d'essayer de retourner par la route originelle.

La ville était grande. Ils n'en atteignirent les limites au nord que deux heures environ avant le crépuscule. D'un seul coup, le dernier des blocs écroulés fit place à une plaine unie et sans arbres. Vide de végétation, à part une herbe haute jusqu'au genou et quelques buissons, elle s'étendait sur un kilomètre. Alors, elle s'interrompait. La vallée d'Argulh s'étendait en dessous, mais ils ne pouvaient en voir que le côté opposé. Au-dessus, c'était la face du massif Plel, six mille mètres de haut.

Pendant près d'une demi-heure, tous trois longèrent les assises des bâtiments. Jack se sentait nerveux à l'idée de

traverser la plaine pendant qu’il faisait encore jour. R’li les arrêta en disant :

— Le chemin part de là-bas. Là où ce rocher en forme de cône se dresse, au bord de la falaise.

— Une heure et demie jusqu’au crépuscule, dit-il. Reposons-nous.

— Ce chemin est appelé ainsi par habitude, répondit la sirène. Il est déjà mauvais quand on a de la lumière pour se diriger. La nuit… je ne sais pas. Nous pourrions très bien faire une chute. Mais si nous descendons à la lumière du jour, nous nous reposerons pour la nuit sur une saillie qui, de plus, serait facile à défendre.

Jack soupira et dit :

— Très bien. Mais il faudra courir tout ce kilomètre jusqu’à la falaise.

Ils gardèrent leurs arcs en main tout en courant. Ils avaient à peine franchi quelques pas qu’ils entendirent un cri derrière eux. Jack regarda et vit Ed Wang et ses trois partisans s’élancer de derrière un bloc de pierre.

R’li gémit.

— Nous devrons prendre position avant la falaise ! Si nous descendions le sentier maintenant, ils laisseraient tomber des blocs sur nous ou nous tireraient dessus. Nous serions sans défense !

Jack ne dit rien mais poursuivit sa course. Il fut arrêté par un grand rugissement qui ne pouvait venir que de la gorge massive d’un dragon. Les deux femmes aussi s’immobilisèrent et se retournèrent. La créature était Mar-Kuk, car il lui manquait un pouce.

Maintenant, les poursuivants étaient poursuivis. Ils couraient avec frénésie en direction du trio qui avait été jusque-là leur proie. Ed agitait son arc et hurlait. Bien qu’ils ne puissent pas entendre ce qu’il disait par-dessus les rugissements de l’être qui le poursuivait, ils en imaginaient le sens : il voulait joindre ses forces aux leurs, et présenter un front commun au dragon.

— Qu’ils nous rejoignent, dit Jack. C’est peut-être notre seule chance.

Un des hommes d’Ed, Al Merrimoth, était resté en arrière des autres. Mar-Kuk le rattrapait régulièrement. Soudain Merrimoth tomba. Il roula sur lui-même pour faire face au monstre, et se cacha le visage de ses mains. Il ne vit pas la patte gigantesque descendre sur lui et l’écrabouiller.

Grâce à cet instant de répit que leur avait accordé Mar-Kuk en s’occupant de leur camarade, Ed Wang et ses amis atteignirent leur but. Ils étaient haletants, mais se retournèrent et se rangèrent aux côtés de Jack et des deux femmes.

— Je vais essayer de lui parler d’abord, dit R’li.

Elle fit un pas en avant et appela en bébé-horstel :

— Mar-Kuk ! je demande à parlementer selon la tradition du Peuple des Cadmi. Puissent ta mère et tes grand-mères jusqu’à l’Éclosion du Grand Œuf te maudire et te renier, si tu manques à l’honorer !

Mar-Kuk s’arrêta de courir, les pattes roidies, le corps et la queue en arrière, pour ne pas tomber sur la face. Ses pattes immenses glissèrent sur l’herbe plusieurs mètres avant qu’elle parvienne à s’arrêter.

— J’honore le droit des parlementaires, répondit-elle d’une voix incroyablement profonde. Mais pour le temps prescrit seulement.

— Que désires-tu ? demanda R’li, bien qu’elle le sût pertinemment et que le dragon sût qu’elle savait.

— Ce que je veux ?

La voix de Mar-Kuk s’éleva jusqu’à devenir presque un grincement de soprano.

— Par l’Œuf Inversé Béni, je veux mon pouce ! Et je veux le corps de l’homme qui m’a souillée en le coupant et en le gardant au contact de sa chair mauvaise de mâle !

— Il te le rendra afin que tu puisses te purifier selon les Rites et rentrer dans le Sein Illuminé de la Plus Grande Mère quand tu mourras. Mais ceci, seulement si tu jures de t’en

retourner et de ne jamais lui nuire, à lui ou à ceux que tu vois avec lui. Tu devras jurer par la Douleur Exquise que la Plus Grande Mère souffrit quand Elle pondit l'Œuf à Huit Coins du Premier Mâle.

La mâchoire de Mar-Kuk tomba et elle cligna des yeux. Elle joignit les mains et les pressa l'une contre l'autre.

— Je ne crois pas qu'elle acceptera, dit doucement R'li à Jack. Si elle jure, elle ne pourra pas te faire de mal sans se condamner elle-même à un enfer sans mère d'ombre glacée. Aucun *Thrruk* n'a jamais rompu ce serment. Mais même si elle jure, il n'est pas certain qu'elle puisse aller au ciel qu'elle conçoit. La purification rituelle, dans ce cas au moins, prendra des années. Et s'il lui arrivait de mourir avant que les Rites soient accomplis, elle serait condamnée.

— Elle aurait tout de même un espoir, alors.

— J'espère que c'est la conclusion à laquelle elle arrivera, dit R'li.

Elle baissa encore plus la voix et lui chuchota ce qu'il devait faire. Il acquiesça, puis se mit à marcher de la manière la plus naturelle qu'il pût adopter en la circonstance vers le bord du plateau. Il ne tourna pas la tête pour voir ce qui se passait derrière lui. Mais il pouvait imaginer l'indécision de Mar-Kuk et ses yeux fixés sur lui. Quand il fut à quelques mètres du bord, il entendit un grand bruit. Pivotant, il vit que le dragon avait fait son choix. Elle chargeait en sa direction.

R'li et Polly coururent sur le côté. Elles tenaient leurs arcs écartés de leur corps, car R'li avait dû prévenir Polly de ce qui allait arriver. Ed et ses hommes, par contre, commirent une erreur. Ils tinrent leur position jusqu'à ce qu'ils aient perdu trois traits dont deux la frappèrent mais rebondirent sur son cuir épais.

Les hommes se retournèrent pour fuir, mais deux d'entre eux furent trop lents. Mar-Kuk dévia légèrement de sa direction. Sa longue queue donna une simple chiquenaude.

Ed y échappa, mais les deux autres furent précipités au sol. Leurs os craquèrent en volant en éclats.

L'aspect de la créature était terrifiant, si terrifiant que Jack perdit presque son contrôle et fut tenté de fuir en sautant sur la « piste » par-dessus le rebord de la falaise. Mais R'li avait insisté sur la nécessité de tenir. S'il craquait, ils seraient tous perdus, car la rage de Mar-Kuk serait cataclysmique.

Il s'arrêta au bord même de la falaise, et tint le pouce à bout de bras sur l'abîme. Tout ce qu'il avait à faire était d'ouvrir la main et le pouce tomberait de douze cents mètres jusqu'au fond.

De nouveau, Mar-Kuk freina et glissa sur l'herbe. Cette fois-ci, elle ne réussit pas à s'arrêter avant d'être parvenue à quelques pas de Jack Cage.

Son rugissement résonna.

— Ne fais pas ça !

Jack secoua la tête et parla fortement et lentement en bébé-horstel.

— Si tu me tues, ou si tu me contrains à le lâcher, Mar-Kuk, ton pouce sera perdu à jamais pour toi. Je doute fort que tu puisses le retrouver. Cela te prendrait trop longtemps pour aller au fond de la vallée. Tu ne peux pas descendre par la falaise, tu es trop grosse. Et il y a toutes les chances, de toute façon, pour que les animaux l'aient mangé avant que tu arrives en bas.

Elle se jeta dans une suite de syllabes sans signification. Il supposa qu'elle jurait dans la langue originelle des dragons. R'li lui avait dit que le prestige de la langue horstel avait depuis longtemps poussé les dragons à l'adopter au lieu de leur propre langue. Mais ils gardaient certaines phrases de l'idiome perdu pour les Rites et les imprécations.

Jack essaya de sourire comme s'il était le maître de la situation et trouvait la dragonne amusante. L'énormité de la masse, le visage horrifiant et la rage qui le remplissait réduisirent ses efforts à un bref tremblement du coin de ses

lèvres. Ses genoux s’entrechoquaient et la main qui tenait le pouce frissonnait.

— Nous te le rendrons, dit R’li, quand nous atteindrons le col Idoti. À condition que tu n’essaies pas de nous poursuivre après cela. Et tu dois promettre de nous accompagner et de nous protéger.

Mar-Kuk s’étrangla de dépit puis avala.

— Très bien.

Jack continua de tenir le pouce jusqu’à ce que R’li ait reçu du dragon un serment dans les règles. Alors, le bras gourd, il retourna vers son sac en peau de licorne et y rangea le pouce. Mar-Kuk le surveillait, mais elle ne fit aucun effort, alors ou plus tard, pour s’en emparer.

Jack et R’li tirèrent les cadavres jusqu’au bord et les précipitèrent. Il eût préféré les enterrer, mais il n’avait aucun outil pour creuser.

Mar-Kuk se plaignit d’être ainsi privée d’un repas tout prêt. Elle fit silence quand R’li lui expliqua qu’ils s’étaient débarrassés des corps pour éviter d’attirer des mandragores. Jack se demanda quel genre de bêtes elles pouvaient être pour que même la colossale Mar-Kuk préfère les éviter.

Ed les regardait d’un air maussade, arc et couteaux à ses pieds, où Polly lui avait ordonné de les poser. Elle était à quelques yards de lui, une flèche dans l’encoche, prête à tirer.

La voix de R’li s’éleva derrière lui :

— Tu ferais mieux de le tuer maintenant !

— Cela ne te ressemble pas, dit Jack surpris.

— On ne peut pas le relâcher avec ses armes, il essayerait de nous poignarder pendant notre sommeil. Il porte la haine en lui. Si on le libère sans armes…

— Il peut en faire de nouvelles, comme il a déjà fait ces…

— Pas d’espoir ! N’as-tu pas entendu ce qu’a dit Polly ? Elle a aussi la haine au cœur, et elle le poursuivra. Il mourra

comme personne ne devrait. De la façon la plus cruelle et la plus lente. Je connais ces sorcières, je connais Polly.

— C’est trop bête que je ne l’aie pas tué quand il me poursuivait, dit-il. Mais je ne peux pas le faire maintenant, pas de sang-froid.

— Tu as tué un chien enragé, une fois. C’était ton favori, tu l’as tué ! Tu l’aimais ! Tu n’aimes pas Ed !

— Me voici dans le désert avec deux des bâtardes les plus vicieuses qui aient jamais excité un homme, dit-il.

Il s’éloigna, mais il savait qu’elle disait la vérité, et qu’elle parlait ainsi par humanité. En outre, Ed avait essayé de les assassiner tous, et plus d’une fois.

R’li se dirigea lentement vers Polly et resta près d’elle un moment. Jack les épiait. Que préparaient-elles ? Elles ne semblaient parler de rien de sérieux. Polly riait.

Soudain R’li frappa. Son poing atteignit Polly sur le côté de la mâchoire, et la femme s’affaissa. Elle tomba sur les genoux et les mains, et elle resta à quatre pattes quelques secondes. C’est tout ce dont la sirène avait besoin. Elle s’empara de l’arc et de la flèche de Polly, ajusta le trait sur la corde, et visa Ed.

Il sortit de son immobilité, cria et s’élança. Il n’avait qu’un endroit où se réfugier, par-delà le bord du plateau. La flèche l’atteignit dans le dos, à l’instant où il s’apprêtait à se jeter au sol pour briser son élan. Sans doute avait-il eu l’intention de bouler, avec l’espoir que la piste, qu’il avait seulement entendu mentionner, serait juste au-dessous de lui. Il tituba, hurlant, le trait fiché dans son omoplate gauche, et il culbuta tête première dans le gouffre.

Son hurlement surnagea quelques instants. Puis le silence.

Jack arriva en courant. Polly se releva, se frottant la mâchoire et s’écria :

— Sale pute ! Tu m’as trompée !

— Il est mort, maintenant, dit R’li. Oublie-le.

— C’est toi que je n’oublierai pas !

— Je dirai à Mar-Kuk de garder un œil sur toi, dit R’li avec calme.

Tous quatre retournèrent dans les ruines. Mar-Kuk qui était en tête s’arrêta en s’exclamant. Jack suivit la direction que sa main – celle à laquelle manquait le pouce – indiquait, et vit les excréments frais d’un gros animal.

— Mandragore ! dit-elle.

— Ils s’enroulent d’une façon caractéristique, et ont toujours cette petite pointe, expliqua R’li à Jack. Eh bien, il nous faudra trouver un vraiment bon endroit. Pressons ! Le soleil se couche dans quelques minutes.

— Voici un trou charmant, dit Mar-Kuk.

Elle reniflait devant une ouverture carrée formée par un éboulis de gros blocs. Elle donnait sur une pièce obscure assez grande pour tous. Sur quelques mots de R’li, la dragonne partit en quête de bois pour le feu. Les autres pénétrèrent dans leur logis pour la nuit. Un examen leur montra que le passage par où ils étaient entrés était le seul.

Mar-Kuk revint quinze minutes plus tard, les bras pleins de branches, de ramilles, et portant un rondin de bonne taille. Elle plaça le tout sur une dalle de l’entrée, insinua sa masse jusqu’à l’intérieur, puis disposa le bois. Avec des silex et des copeaux, Jack eut bientôt un feu brûlant. Il embrasait complètement l’entrée, et donnait une flamme excellente sauf lorsque par à-coups le vent rabattait la fumée. Ils firent cuire de la licorne et la mangèrent. Mar-Kuk en engloutit la plus grande partie, puis dit :

— N’ayez crainte, les petits, je trouverai une autre licorne pour vous demain.

— Comment pourra-t-elle venir avec nous ? chuchota Jack à R’li. Elle ne peut pas descendre cette piste.

— Nous ferons le détour avec elle. Cela prendra plus de temps, mais nous serons beaucoup plus tranquilles. Pourquoi chuchotes-tu ?

Il fit un geste de la tête vers la masse derrière eux.

— Elle me rend nerveux.

R’li embrassa Jack sur la joue, et lui tapota le dos.

— Je suis désolée, dit Polly, que ma présence vous ait gêné tous les deux tellement. Mais ne vous préoccupez pas de moi. Allez-y ! Je serais heureuse de regarder, et peut-être demanderais-je les restes.

— Tu n’es qu’une sale garce ! dit Jack.

— Garce, mais honnête, répliqua-t-elle. Je pensais ce que j’ai dit. Je t’ai vu la serrer dans tes bras et l’embrasser, et caresser ses seins merveilleux, quand tu croyais que je ne regardais pas. Vous avez dû vous connaître tous deux pendant pas mal de temps. Pourquoi n’est-elle pas enceinte ? Ou est-ce qu’elle ne veut pas l’être ?

Jack sursauta et dit :

— Que… Quoi ? Tu sais bien que les hommes et les horstels ne peuvent pas avoir d’enfants ensemble !

Polly éclata de rire et rit pendant longtemps. Mar-Kuk, au fond de la pièce, mal à l’aise, commença à s’agiter. Enfin Polly se calma.

— Ta chérie ne t’a donc pas dit la vérité ? Sur cette histoire que les prêtres gras t’ont fait ingurgiter ? Bien sûr que vous pouvez avoir un bébé tous les deux ! Il y a des milliers d’hybrides vivant actuellement, la plupart d’entre eux à Socinia.

— Est-ce vrai, R’li ? Pourquoi ne pas me l’avoir dit ?

— Jack, nous avons passé peu de temps ensemble. Nous avons beaucoup parlé de notre amour. Nous ne pouvions pas approfondir tout ce qui est susceptible de t’intéresser. De plus, tu ne risquais pas de me mettre enceinte. Les Wiyrs peuvent n’avoir de bébé que lorsqu’ils le désirent, ou plutôt, quand le Régulateur de la Population leur dit qu’ils peuvent en avoir. Nous avons toujours surveillé de près l’équilibre des naissances et des morts. Vous, les hommes, ne le faites pas. C’est pourquoi vous nous surpassez en nombre, c’est pourquoi vous êtes aussi affamés de nos terres.

— Nous, les sorcières, dit Polly, nous savons aussi depuis quelque temps comment éviter la conception. On prend

certaines herbes qu’on mélange et on les ingurgite à certaines époques.

R’li regarda à l’extérieur, dans l’obscurité au-delà du feu. La lune n’était pas encore levée. Il y avait un espace libre d’environ un yard au-dehors, et puis un gigantesque amas de blocs.

— Je crois qu’il est temps de te raconter la véritable histoire des Wiyrs, ou horstels, ou sirènes, ou satyres, ou mangeurs de chiens. Vous nous avez donné tant de noms ! L’Histoire que votre gouvernement et votre Église vous ont cachée. Quoique, peut-être, ils en soient aussi ignorants eux-mêmes… Jack, les Wiyrs, comme nous nous appelons nous-mêmes, c’est-à-dire les Gens, sont aussi originaires de la Terre.

Jack ne répondit pas.

— C’est vrai, Jack, nos ancêtres ont été transportés sur cette planète il y a quelque quatre mille ans. Des années d’Ose qui correspondent de très près aux années terrestres. À cette époque, les Arras avaient sur cette planète une colonie très florissante. Ils enlevaient les êtres humains de la Terre, et les utilisaient comme esclaves ou serviteurs. Non qu’ils aient besoin d’esclaves pour les servir, puisque leurs machines pouvaient le faire. Mais ils voulaient d’autres êtres *inférieurs* bien qu’intelligents comme objets de prestige ou animaux familiers… Ils transportèrent aussi des êtres conscients pris à des planètes d’autres étoiles. C’étaient les ancêtres de mandragores et des loups garous d’aujourd’hui. Les dragons ont toujours été là. Ils formaient un groupe primitif et ils étaient trop grands et trop dangereux pour être domestiqués. Aussi les garda-t-on dans une réserve… Il y a environ deux mille ans, une autre culture interstellaire, les Egzwi, fit la guerre aux Arras. Ils utilisaient une arme qui faisait exploser ou désintégrait tout le fer superficiel. De même que, je crois, certains autres métaux. Les Arras survivants abandonnèrent leur colonie. Les Egzwi n’atterrirent jamais, et, des quatre espèces intelligentes

qu’ils laissaient derrière eux, les êtres humains seuls parvinrent à lutter contre le retour à la sauvagerie. Nous fîmes ce qu’il fallait pour cela. Nous chassâmes et harcelâmes les mandragores et les loups garous, comme vous les appelez, jusqu’à ce qu’ils ne survivent que dans les aires montagneuses dont nous ne voulions pas.

— Quelle preuve que cette histoire est vraie ? demanda Jack. Si vous êtes humains, pourquoi avez-vous une queue de cheval et des yeux jaune et orange ?

— Il existe une théorie selon laquelle nous avons muté à cause des radiations dues à l’explosion du fer et des autres métaux. Une autre théorie est que les Arras nous ont fait délibérément muter. Nous savons avec certitude qu’ils nous ont croisés pour obtenir certaines qualités physiques… Toutefois, nous avons aussi nos traditions. Elles ne seraient peut-être pas suffisantes pour prouver ce que je dis. Nous avons pu venir d’une planète différente. Mais voici un autre facteur : le langage.

— Le vôtre est absolument différent.

— La langue adulte, oui. C’est celle des Arras, que tous les esclaves devaient apprendre. C’est un langage code ou cliché, ou, mieux, une langue mnémonique. On utilise de courts mots codes qui contiennent la substance de phrases entières… Mais le bébé-horstel descend de la langue originelle que nous utilisions sur Terre. Les esclaves avaient la permission de s’en servir entre eux. Et ils s’y raccrochaient comme à un rappel de leur situation d’hommes jadis libres. Après le cataclysme, cela devint une limite distinctive entre la classe dirigeante des Wiyrs et les autres. Tu crois que tous les horstels utilisent la langue adulte, mais ce n’est pas vrai. Elle n’est parlée que par les aristocrates… Toutefois, la chose importante est que notre bébé-horstel et la plupart des langues utilisées par les Terrestres qui ont été déposés par le dernier vaisseau Arra, eh bien, elles proviennent toutes de la même langue originelle. Nos érudits en ont pris note avant que l’anglais

en vienne à être la langue dominante, et puis la seule utilisée par vous, qui êtes les descendants des *tarrta,* ou derniers venus. Anglais, allemand, islandais, espagnol, portugais, bulgare, albanais, irlandais gaélique, italien, grec, et le latin, votre langue liturgique. Seuls le turc, le chinois et le croate paraissaient ne pas être reliés à votre langue.

— Je trouve cela difficile à croire.

— Chéri, j'aurais pensé que tu serais désireux de le croire, cela prouve notre commune origine.

— Je ne sais pas. Je ne vois aucune ressemblance entre l'anglais, le horstel et le latin. Sauf ce que les prêtres disent que nous avons emprunté au latin.

— Je ne suis pas érudite non plus. Mais je sais quelques petites choses, et je peux t'amener à des savants de mon propre peuple qui en savent beaucoup. De plus, à deux reprises, des prêtres de votre espèce en sont venus à reconnaître des similitudes. L'un d'eux fut menacé d'excommunication s'il ne se tenait pas tranquille, l'autre demanda asile dans un cadmus.

— Parfait. Je ne suis pas fâché, comme tu sembles le croire. Ahuri, seulement.

— Nos érudits pourraient te donner des centaines d'exemples. Je me contenterai de quelques-uns. Par exemple, prends l'insulte : *swine.* Tu n'as jamais vu l'animal qu'était le cochon originel. Pas plus que moi. Mais c'était une bête malpropre. Notre mot, avec le même sens péjoratif, est *suth.* À l'époque du cataclysme, c'était *sus.* Il avait un rapport avec le latin *suinus* et l'allemand *Schwein.* Les trois mots provenaient du même mot, ou de mots apparentés, de la langue mère. Prends O-reg, le Roi Aveugle. O est un mot emprunté aux Arras. Originellement il remplaçait une phrase entière dont le sens avait un rapport avec un manque de prévoyance, ou insensibilité. Mais, en bébé-horstel, il signifiait « aveugle ». Reg, cependant, est un mot que les Wiyrs ont amené avec eux de la Terre. Il est apparenté au latin *rex,* dont le génitif est *régis.*

— Je ne vois pas.

— *Thrruk* vient de la même forme ancestrale que votre *dragon,* que vous avez emprunté au français qui l'avait pris au latin, qui l'avait reçu du grec. Et notre mot pour mère : *mettra…* Oh ! je pourrais continuer longtemps encore, même avec mon savoir limite. Voyons, que signifie *were* dans werewolf ?

— Je n'y ai jamais réfléchi.

— Il signifie *homme.* Un werewolf est un *homme*-wolf, un homme-loup, ou loup-garou. Vous, les tard-venus, avez appelé ces créatures ainsi parce qu'elles semblaient avoir l'air mi-homme mi-loup. La question est que *were* descend du même ancêtre commun que le latin vir, qui signifie homme et était jadis prononcé *wir.* Les deux mots sont des cousins de *Wiyr,* notre mot pour *homme, peuple,* ou *gens.*

— J'ai de la peine à le croire.

— J'en ai eu aussi, jusqu'à ce que l'on m'explique le système des transformations phonétiques qui doivent avoir pris place parmi les diverses familles linguistiques issues de l'originelle. Ils avaient tout étudié. Pas seulement pour quelques mots, qui auraient pu être l'effet de coïncidences. Non, pour des milliers.

— Par exemple, dit Polly, leur mot pour le sexe masculin et notre mot pour le jars, de même que notre argot pour les génitoires, semblent curieusement proches, ne croyez-vous pas ?

— Ce n'est pas une coïncidence, dit R'li.

— J'ai toujours cru que les prêtres disaient qu'on ne devait pas utiliser ce terme parce que c'était un mot horstel.

Aussi bien R'li que Polly se mirent à rirent. Jack fut heureux de pouvoir reculer dans l'obscurité pour cacher sa rougeur. Il se cogna à Mar-Kuk, elle gronda. Il reflua rapidement. La dragonne siffla et se dressa autant que le lui permettait le plafond bas.

— Chut ! Silence ! Il y a quelque chose dehors !

Tous trois ajustèrent une flèche à leur arc, et observèrent l'obscurité extérieure et les ombres mouvantes projetées par le feu.

— Que penses-tu que ce soit ? demanda calmement R'li.

— Je ne peux pas les sentir, mais je les ai entendus. Plus d'un. J'aimerais être hors de ce petit trou. Je me sens prise au piège.

Il y eut un concert de cris, quelques hurlements, et cinq ou six corps noirs apparurent devant l'entrée. À la lumière du feu, c'était des créatures au corps humanoïde recouvert de longs poils noirs. Leurs bras étaient cependant massifs et plus longs que ceux d'un être humain, leurs épaules beaucoup plus larges et leur torse énorme.

Sur un cou ramassé était planté un visage couvert de poils blancs. Leur mâchoire était lourde et en saillie, et leur nez était volumineux et apparemment recouvert d'un cartilage ou peut-être de corne. Les oreilles se dressaient à angle droit des têtes et étaient presque carrées. Les sourcils épais et noirs contrastaient avec le poil blanc de la face. Les yeux eux-mêmes étaient très grands, et orange à la lumière comme ceux d'un animal.

Ils projetèrent dans l'ouverture de longs épieux de bois aux pointes durcies au feu. Ceux de l'intérieur détendirent leurs arcs. Les flèches se plantèrent dans trois poitrines. Aussitôt, les choses disparurent.

— Des mandragores, dit R'li.

Mar-Kuk dit qu'elle devait sortir. Elle ne pouvait pas supporter d'être acculée. Les autres ne discutèrent pas, mais se déplacèrent derrière elle. D'un coup de balai de sa queue, elle éparpilla le feu du seuil sur le sol à l'extérieur. Aussi vite qu'elle pouvait déplacer sa grande masse, elle s'insinua par l'ouverture. À mi-chemin, elle se mit à rugir comme six corps noirs tombaient sur elle. D'une ruade, elle se propulsa entièrement à l'extérieur, les mandragores accrochées à elle. Avant de se redresser, elle roula sur elle-même et écrasa deux des assaillants. Les autres

échappèrent à temps et revinrent immédiatement à l’attaque. Ils furent rejoints par dix autres au moins qui sortaient en courant de derrière des blocs où ils s’étaient cachés.

Jack Cage et les femmes tiraient chaque fois qu’ils en avaient la possibilité, mais Mar-Kuk tourbillonnait tellement et fonçait en arrière et en avant si rapidement qu’ils ne purent tirer que trois fois. Deux flèches atteignirent leur but, mais pas mortellement car les mandragores s’échappèrent en hurlant.

Soudain les assaillants en eurent assez, plus qu’assez. Ils cessèrent les coups futiles de leurs épées de bois, ils cessèrent de frapper de leurs massues, de mordre avec leurs dents, et disparurent. Mar-Kuk poursuivit un groupe au long de l’avenue formée par des amas de blocs de pierre. Jack put entendre leurs cris et les rugissements de la dragonne quelque temps. Puis ils moururent dans le lointain.

Ils montèrent la garde à tour de rôle. Mar-Kuk ne rentra pas avant l’aube. Elle avait l’air fatigué et satisfait, et très bien nourri. Quand ils reprirent leur voyage, elle s’empara d’une des mandragores mortes, disant qu’elle la garderait pour son petit déjeuner du lendemain.

Tout le jour, avec quelques rares haltes, ils marchèrent. À midi, ils avaient laissé les ruines derrière eux, et ils suivaient à présent le bord du plateau. Quand tomba le crépuscule, ils avaient dévalé plusieurs collines et étaient à mi-chemin de la pente d’une petite montagne, R’li calcula qu’ils atteindraient le fond de la vallée d’Argulh au milieu de l’après-midi du jour suivant.

— Elle mesure au moins cent kilomètres de large, dit R’li, un terrain accidenté et très boisé comme vous l’avez vu du plateau. Elle est infestée de tout ce qui est dangereux pour l’homme. Même les licornes y sont plus grosses et plus agressives. Mais avec Mar-Kuk à nos côtés, je ne crois pas que nous ayons trop à craindre.

Le troisième jour à midi, ils en avaient franchi presque la moitié. Rien ne s'était présenté pour les attaquer. Et ils n'avaient même pas eu à chasser pour eux-mêmes. Mar-Kuk avait acculé une licorne dans un petit canyon et l'avait tuée pour sa viande. Ils firent un petit feu sur la rive d'une rivière large et peu profonde, et s'assirent pour manger. Mar-Kuk, mal à l'aise, fit les cent pas quelques minutes puis dit qu'elle devait s'en aller un moment.

— Quelques-unes de tes sœurs dans le voisinage ? demanda R'li.

— Oui. Je veux bavarder avec elles. Leur dire aussi qu'elles doivent passer le mot qu'il faut vous laisser tranquilles. Si elles ne le font pas, elles auront affaire à moi.

— J'espère qu'elle ne sera pas absente trop longtemps, dit R'li. Mais je suis sûre du contraire. Les dragons sont des commères au moins autant que les femmes.

Une heure passa. Jack s'impatientait. R'li était assise, calme, les yeux fixés sur un bâton planté dans le sable devant elle. Apparemment, elle était entrée en transe. Ceci irritait Jack parce qu'alors elle refusait de lui prêter la moindre attention. Après, elle ne parvenait pas à lui expliquer de manière vraiment convaincante qu'elle était en train de penser. Polly était étendue de tout son long sur l'herbe, les bras sous la nuque, dans une position consciemment provocante. Tous ces derniers jours, elle l'avait lorgné avec une expression qui était tout sauf indéchiffrable. Ses commentaires aussi étaient devenus plus audacieux. R'li ignorait à la fois les coups d'œil et les remarques. Jack, bien qu'il n'aimât pas Polly et même la détestât, se sentait coupable. Les rigueurs du voyage ne l'avaient pas fatigué au point qu'il ne sentît pas monter en lui une tension toujours croissante. Le manque d'intimité et l'étrange désintérêt de R'li l'avaient empêché de faire quelque chose à ce propos.

Une fois qu'il était seul avec elle pour quelques instants, il lui avait demandé pourquoi elle était si froide.

— Je ne suis pas froide, mais je suis tabou pour quinze jours. Chaque femme wiyr observe la chasteté durant cette période, l'époque dépendant de son anniversaire. C'est en l'honneur de la Déesse sous son aspect de Chasseresse Divine.

Jack avait levé les bras au ciel. Il avait vécu toute sa vie avec des horstels et il ne savait rien de leurs mœurs.

— Et moi, alors ? avait-il dit. Suis-je censé souffrir durant cette sainte observance ?

— Il y a Polly.

Il fut abasourdi.

— Veux-tu dire que cela ne te gênerait pas ?

— Au contraire. Mais je ne dirai jamais rien sur ce point. Il m'est interdit de le faire, je le comprendrais… un peu… je pense.

— Je ne toucherais pas à cette vicieuse petite pute, même si elle était la dernière femme du monde.

R'li eut un sourire.

— Je crois que tu exagères et que tu sous-estimes tes désirs. Par ailleurs, ce serait ton devoir que de repeupler le monde.

Plus tard, il sentit que R'li ne pouvait en fait pas le contraindre à pratiquer la chasteté, mais elle ne lui avait pas caché qu'elle lui en voudrait beaucoup s'il ne le faisait pas. Dieu merci, se dit-il, il n'était pas tenté. Mais il aurait préféré que Polly ne montre pas aussi clairement qu'elle éprouvait un violent désir elle aussi. Il avait des réactions dont il ne pouvait se défendre. Furieux, il tapota les fesses de R'li avec son orteil et dit :

— Mettons-nous en route, Mar-Kuk peut nous suivre à la trace très facilement.

R'li cligna des yeux.

— Pourquoi cette hâte ? dit-elle.

Jack lança un coup d'œil à Polly et dit :

— Je ne peux tout simplement pas supporter d'attendre, c'est tout.

R’li regarda aussi Polly qui n’avait pas changé de position.

— Très bien, dit-elle.

Une demi-heure plus tard, Jack regrettait de n’avoir pas mieux pu se contrôler. Plus ils mettaient de distance entre eux-mêmes et Mar-Kuk, plus ils accroissaient leur vulnérabilité. Mais il était trop entêté pour reconnaître qu’il s’était trompé. Quinze minutes plus tard, il admit en lui-même qu’il serait stupide de continuer plus longtemps.

— Attendons-la ici, dit-il en s’arrêtant, j’ai commis une erreur.

Les femmes ne firent pas de commentaire. R’li enfonça le bâton dans le sol tendre, et s’assit les jambes croisées pour en fixer le bout. Polly reprit sa position, jambes ouvertes, mains sous la nuque. Ils en étaient au même point, si ce n’est qu’à présent leur protectrice était plus éloignée. Il recommença à faire les cent pas.

Il s’immobilisa. Polly s’assit, droite, les yeux grands ouverts, la tête inclinée. R’li sortit de sa transe. Quelqu’un courait à travers les broussailles, sans faire aucun effort pour éviter le bruit. Mar-Kuk ?

Un horstel mâle surgit de la forêt, et continua sa course en traversant la rivière. Il était à environ cinquante yards et ne les vit pas.

— Mrrn ! s’exclama R’li au moment même où Jack reconnaissait son frère.

Il y eut l’explosion d’un coup de feu. Au milieu de la rivière, Mrrn tituba et culbuta. Il se releva, fit quelques pas, et tomba le visage en avant dans l’eau. Son corps commença à flotter dans le courant.

R’li avait poussé un cri au moment où son frère était atteint.

— Dans les bois ! dit Jack.

Ils saisirent leurs armes et leurs sacs, et s’élancèrent en courant vers les arbres les plus proches. Ils durent s’arrêter avant de les atteindre. Plusieurs hommes, tous porteurs

d’armes à feu, avaient surgi devant eux. Parmi eux était Chuckswilly.

Celui-ci sourit et dit :

— Votre frère vous cherchait et nous le suivions à la trace. Maintenant nous devrions être tous heureux car chacun a trouvé ce qu’il voulait. Ou me trompé-je ? Peut-être n’êtes-vous pas ravis de me voir ?

— Je pensais vous avoir tué, dit Jack.

— Vous m’avez fait une belle bosse sur la tête. J’en ai souffert les quelques jours que j’ai passés dans la prison de Slashlark.

— En prison ?

— Oui, le gouvernement a décidé que les temps n’étaient pas mûrs pour attaquer les horstels. La Reine était furieuse de l’histoire des cadim Cage. Elle m’a fait arrêter, et je devais être jugé pour témoigner de ses bonnes intentions envers les Wiyrs. Mais plusieurs de mes amis ont fait irruption dans la geôle la troisième nuit, tard, et m’ont libéré. J’ai jugé que je n’étais plus utile en rien à Dyonisa, et c’est pourquoi je suis parti pour Socinia, mon pays natal. Je me suis heurté à cette patrouille et, un peu plus tard, nous rencontrions Mrrn et deux de ses amis. Je suppose qu’il vous recherchait.

Jack mit son bras autour de la taille de R’li et la serra tout contre lui. Elle était pâle et son visage était tendu. Pauvre chérie ! Avoir perdu son père et son frère dans un temps si court !

— Vous êtes socinian ? dit-il.

— Un agent dont le but était de provoquer la guerre entre les horstels et Dyonisa. Il pourrait sembler que j’ai échoué à votre ferme, mais ce n’est pas le cas. Chaque cadmus sur toute l’étendue des trois nations est ramassé sur lui-même, prêt à se défendre. D’autres Socinians vont susciter de nouveaux incidents. Le continent entier explosera. Tous les pays, sauf le mien, bien entendu. Nous serons prêts à nous mettre en marche quand hommes et horstels se seront

décimés les uns les autres… Maintenant, nous devons résoudre le problème en tenant compte de vous. Je serai bref : ou bien vous jurez d’aller à Socinia, pour y devenir citoyen et lutter pour elle, ou bien vous mourrez sur-le-champ.

Plusieurs soldats pénétrèrent dans la rivière et tirèrent Mrrn jusqu’à la rive. Il s’assit et toussa jusqu’à ce qu’il eût évacué toute l’eau de ses narines et de sa gorge. Le côté de sa tête révélait du sang suintant d’une blessure superficielle. La balle n’avait fait qu’érafler son crâne.

Chuckswilly répéta l’offre qu’il avait faite à Jack, R'li et Polly.

Mrrn cracha et dit :

— Ma sœur et moi préférons la mort.

— Vous n’êtes pas très brillant, dit Chuckswilly. Si vous l’étiez, vous auriez promis de vous joindre à nous et puis attendu une occasion de vous échapper plus tard. Mais vous êtes un horstel de la classe dirigeante, où l’on ne ment pas. Ou est-ce qu’on ment aussi ?

Il se tourna vers R’li.

— Vous pouvez parler vous-même. Vous n’avez pas besoin de refuser simplement parce que vous êtes une Wiyr. Deux de mes hommes ont une ascendance horstel. L’un est un hybride. Je suis hybride moi-même. Socinia est un exemple du fait que deux cultures peuvent se fondre en une troisième, harmonieuse.

— Pourquoi ne nous laissez-vous pas partir ? répondit-elle. Nous étions en chemin pour la vallée du Thrruk. Nous avions l’intention d’y vivre en paix et d’y élever nos enfants. Nous ne pouvons pas vous nuire.

Il leva les sourcils et retroussa ses moustaches.

— Vivre en paix ? dit-il en faisant la grimace. Pas pour longtemps. Socinia a prévu de conquérir votre vallée aussi. Après que nous aurons disposé de Dyonisa, de Croatania et de Farfrom.

Méprisante, elle répondit :

— Elle est trop défendue. Vous pourriez perdre cent mille hommes sans même en dévaster l’orée !

— Et qu’est devenu l’espionnage horstel ? Vous n’avez pas entendu parler de nos canons lourds et de leurs obus tout-puissants ? En comparaison, l’artillerie dyonisane ressemble à des jouets. Et nous avons de grands ballons, propulsés par des moteurs, qui peuvent voler au-dessus du col et écraser la vallée sous des bombes. Ou descendre et débarquer des troupes armées si puissamment qu’elles abattraient vos guerriers comme un fermier fauche de l’herbe.

R’li sursauta et s’accrocha à Jack.

— Eh bien, dit Chuckswilly, ce sera ?… Je peux aussi bien vous dire que si vous refusez, je vous abandonne à mes hommes. Ils ne sont pas très tendres en ce moment. Nous arpentons le désert depuis trop longtemps.

R’li demanda la permission de parler à l’écart à Jack. Chuckswilly donna son accord, mais il leur fit attacher les mains derrière le dos et lier les chevilles.

— Que devons-nous faire ? demanda-t-elle.

— Accepte de te joindre à eux. Lui-même a dit que c’est sans doute ce que nous ferions, quitte à tenter de nous échapper plus tard.

— Tu ne comprends pas, dit-elle. Nous qui sommes les descendants des Rois Aveugles ne mentons pas, fût-ce pour sauver notre vie.

— Bon Dieu, je ne te demande pas de trahir ! Contente-toi de jouer le jeu ! Bon, d’accord, ne mens pas. Évite de répondre directement. Dis à Chuckswilly que tu feras comme moi. Tu sais quelles sont mes intentions ?

— Ce serait de la tricherie. Un mensonge indirect.

— Veux-tu mourir pour rien ?

— Je ne pense pas que ce soit pour rien, dit-elle d’un ton dur. Mais je t’aime. Tu as beaucoup sacrifié pour moi. Très bien, je ferai ce que tu dis.

Jack appela Chuckswilly.

— Je me joins à vous. Et R’li fait comme moi.

— Elle n’est pas seulement très belle, dit Chuckswilly avec une grimace, mais ambiguë aussi. Parfait. Je vais détacher vos pieds. Pour le moment vos mains resteront liées.

Comme on pouvait s’y attendre, Polly O’Brien avait déjà juré de vivre et de mourir pour Socinia. Chuckswilly lui dit qu’il en savait plus sur elle qu’elle ne le pensait. Elle s’associait par opportunisme, mais il attendait d’elle qu’elle reste fidèle à son serment. Et pourquoi non ? Elle était de celles qui se donnent au vainqueur, et Socinia allait gagner. Quand elle serait dans son pays à lui, elle le verrait bien.

Polly pourrait même pratiquer ouvertement sa religion, car Socinia connaissait la tolérance religieuse. Les sacrifices humains avaient toutefois été interdits. Si elle savait ce qui était bon pour elle, et il espérait que c’était le cas, elle ne prendrait pas part à des rites illégaux. Plusieurs l’avaient fait, qui étaient maintenant emprisonnés dans les mines où ils travaillaient à mort.

La seule réponse de Polly fut de demander de quoi fumer.

Jack s’était assez repris pour remarquer que les soldats étaient équipés d’armes à feu d’un type qu’il n’avait jamais vu. Elles étaient faites d’un certain matériau « plastique » qui était aussi résistant que le fer si rare. Les balles et la poudre étaient à l’intérieur d’un seul paquet qu’on insérait par une ouverture dans la culasse. Il questionna Chuckswilly à ce sujet.

— Un soldat socinian a la puissance de feu de dix Dyonisans et une précision sacrément plus grande. Ces objets ronds que vous voyez pendre à leur ceinture sont des bombes trois fois plus puissantes qu’une bombe dyonisane équivalente. De plus, nous pouvons les expédier à une distance respectable, avec nos carabines… Si votre dragonne se montre, elle n’aura pas une chance.

Jack fut étonné de cette dernière phrase. Mais la réflexion lui montra que Chuckswilly avait dû voir les traces du

monstre, mêlées aux siennes et à celles des deux femmes. Le Socinian se retourna vers le frère de R’li.

— Je vous donne encore une chance. Vous allez mourir pour rien. La culture de votre peuple, comme de tout non-Socinian, est condamnée. Nous nous proposons d’écraser les cadmi et de vous contraindre, vous les horstels, à abandonner votre ancien mode de vie. Il était admirablement approprié à une société agricole très stable. Mais il était un obstacle au progrès technologique. Il est devenu une chose du passé.

Chuckswilly se retourna vers Jack et R’li.

— Faites-lui comprendre cela. Rien n’arrêtera Socinia, nous devons avancer aussi loin que possible en ce qui concerne la science et la technique, et ce, dans un temps aussi court que possible. Les Arras sont déjà venus deux fois ici. Et ils reviendront, eux, ou quelqu’un qui leur ressemblera. Quand ils arriveront, ils se trouveront en face d’hommes qui pourront leur donner du fil à retordre, ou même les vaincre. Les hommes ne doivent pas redevenir esclaves. Les Arras avaient des navires de l’espace. Nous aussi, nous en aurons un jour, mais quand nous en serons là, nous porterons la guerre chez les Arras.

Ceci excita beaucoup Jack. Chuckswilly n’était pas si fou. Bien des fois, il s’était demandé ce qu’il arriverait si les Arras revenaient. Il avait jadis questionné le père Patrick à ce sujet. Le prêtre avait répondu que le Seigneur prendrait soin d’eux. Si l’Humanité devait être réduite à l’esclavage, l’homme pourrait en tirer bénéfice. Cela lui enseignerait l’humilité. Jack ne le lui avait pas dit, mais il avait trouvé la réponse du père totalement insatisfaisante.

— Cela ne me fera pas plaisir du tout de vous tuer, Mrrn, dit Chuckswilly. En fait, j’en serai malade. Mais nous devons être impitoyables. Il se peut que nous n’ayons pas assez de temps. Les vaisseaux arras pourraient descendre du ciel aujourd’hui et ce serait trop tard.

— Je préférerais être mort que vivant comme vous l’êtes. Je suis un Wiyr, fils du Roi Aveugle, et à présent le Roi Aveugle en personne. C’est non !

Chuckswilly saisit une arme à feu à canon court dans un étui qui pendait à sa ceinture. Il la dirigea vers le front de Mrrn. Son index appuya et une pièce s’éleva à l’arrière du canon. Puis elle retomba, et la gueule cracha du feu et du bruit. Mrrn tomba en arrière, un large trou au-dessus de l’œil droit.

R’li poussa un cri et se mit à sangloter.

Chuckswilly dit à Jack :

— J’aurais pu vous forcer à prouver votre loyauté en vous demandant de l’exécuter. Mais je ne suis pas inhumain. C’eût été trop exiger.

Jack ne répondit pas. Il n’aurait jamais pu tuer le frère de R’li ou qui que ce soit en de telles circonstances.

— Chuckswilly, demanda R’li en pleurant, puis-je accorder à mon frère les Rites de l’Inhumation ? Il est le Roi Aveugle. Il ne devrait pas être abandonné à pourrir comme une bête à l’air libre.

— Cela veut dire lui couper la tête et la brûler, n’est-ce pas ? Non, pas de fumée. Il sera enterré, mais je ne peux pas vous accorder un Rituel complet, cela prendrait trop de temps.

Au même moment, les soldats se mirent à tirer avec leurs fusils. Trois dragonnes avaient réussi à s’approcher du groupe sans être vues. Elles surgirent des arbres en grondant. La patrouille tira à bout portant, et l’un des monstres s’écroula aussitôt, le ventre déchiqueté. Les deux autres, bien que blessées, poursuivaient leur course. Seul Jack vit Mar-Kuk sortir des bois sur la berge opposée de la rivière. L’explosion des fusils, les cris des hommes, et les rugissements des dragonnes empêchèrent d’entendre le claquement de ses pas dans l’eau. C’est ainsi qu’elle tomba sur eux par-derrière, et écrasa quatre des soldats d’un balancement de queue. Chuckswilly tira sur elle avec son

pistolet, et l’atteignit à trois reprises. Jack se projeta derrière lui et le fit tomber. La queue de Mar-Kuk siffla dans l’espace qu’ils avaient occupé. En essayant de mettre Chuckswilly hors combat, Jack s’était sauvé lui-même.

Il était maintenant impuissant, les mains liées derrière le dos, et ne put empêcher l’homme de sauter sur ses pieds à nouveau. Chuckswilly tira une fois encore et atteignit Mar-Kuk au bras droit. Le chien de son pistolet claqua dans le vide et il se retourna pour traverser la rivière. Jack avança la jambe et le fit trébucher, ce qui permit à Mar-Kuk d’attraper Chuckswilly et de le soulever pour le précipiter contre un arbre.

Mais, d’un seul coup, elle s’effondra. Son corps fit trembler le sol, et sa tête manqua Jack de quelques pouces.

Seules Polly et R’li étaient encore debout. Et R’li avait les mains liées.

— Polly ! appela Jack, détache-moi !

Il lutta pour se remettre sur pied et regarda autour de lui. Tous les soldats étaient soit morts, soit trop blessés pour se déplacer. Chuckswilly était inconscient. Trois des dragons étaient morts. Mar-Kuk respirait encore. Ses yeux étaient ouverts et elle regardait Jack. Le sang giclait de son ventre, de son bras, de sa tête, et de la tendre partie inférieure du bout de sa queue.

Polly avait pris son arc et y avait ajusté une flèche. Elle était là, indécise.

Pendant quelques secondes, elle demeura rigide et pensive. Puis elle haussa les épaules et posa sur le sol l’arc et la flèche. En trois minutes, elle avait réuni armes à feu et munitions et les avait empilées sous un arbre. Après quoi elle retira sa ceinture et son étui à un cadavre et les boucla autour de sa taille. Elle examina un pistolet, réfléchit à la façon de le charger et de le décharger, tira une fois en l’air et plaça le pistolet dans l’étui.

Chuckswilly avait repris conscience. En grognant, il s’assit, le dos contre le côté de Mar-Kuk, tout en surveillant

Polly.

— Les hasards de la guerre, hein ? dit-il. Et à présent ?

— Laissez-nous aller notre chemin, dit Jack. Nous ne pouvons plus vous nuire. Vous deux, faites ce que vous voulez.

La réponse de Polly fut noyée par un grand gémissement de la dragonne :

— Mon pouce ! Rends-moi mon pouce ! Je meurs !

— Je le lui ai promis, Polly, dit Jack.

Elle hésita puis haussa les épaules, disant :

— Pourquoi pas ? Les dragons ont déjà travaillé pour nous, sorciers. Je n’ai rien à perdre.

Elle ouvrit le sac de cuir et en retira le pouce. Mar-Kuk ouvrit la main pour le prendre, le serra contre sa poitrine et mourut quelques minutes plus tard.

Chuckswilly avait alors réussi à se relever.

— Laisse-les partir, Polly. Ils ne peuvent pas faire de mal à Socinia. Ils regretteront de ne pas avoir accepté mon offre, lorsque nous envahirons leur retraite. Mais ils peuvent avoir quelque bonheur avant que nous le fassions, ils sont les derniers sur la liste.

— Entendre, c’est obéir, dit Polly.

Elle défit les nœuds des cordes qui attachaient les mains des prisonniers. Puis elle s’éloigna, gardant un œil sur eux, ramassa le bidon d’un soldat mort et but. Les eaux de la rivière étaient toujours rougies du sang d’une dragonne que sa charge avait amenée jusqu’à la rive avant qu’elle s’effondre.

Jack fit jouer ses mains pour y rétablir la circulation.

— J’espère, dit-il, que vous n’allez pas nous relâcher sans armes ?

— Non, dit-elle, je ne suis pas aussi vindicative que tu sembles le croire. Vous en aurez besoin pour retourner au cadmus tout autant que vous en avez eu besoin pour venir ici.

Jack dit qu’il ne comprenait pas. Polly désigna R’li du pouce.

— Tu ne connais pas très bien les Wiyrs, n’est-ce pas ? Elle est obligée de retourner chez elle. Son père, son frère et son oncle sont morts. Cela signifie à présent qu’elle est à la tête de son cadmus, et il en sera ainsi jusqu’à ce qu’elle meure ou porte un fils. C’est son devoir.

Jack se retourna vers R’li.

— Ce n’est pas vrai ?

R’li voulut parler, n’y parvint pas et acquiesça de la tête.

— Enfer, R’li ! Il ne reste rien, là-bas ! Et même s’il y avait quelque chose, il ne faudrait pas y retourner. J’ai abandonné droits et devoirs quand j’ai quitté ma famille pour toi. Tu dois faire la même chose pour moi !

— Tant que mon père… mon oncle… Mrrn vivaient, je pouvais partir et faire ce que je voulais. Je pouvais même t’épouser, bien que mon père ait discuté longtemps avec moi sur ce sujet et m’ait dit que je ne pourrais pas rester dans notre cadmus si je le faisais. Cela causerait trop d’ennuis avec vous, tard-venus. J’aurais dû aller avec toi dans le Thrruk… Je pouvais encore agir ainsi tant que Mrrn était vivant. Mais à présent…

Elle éclata en longs sanglots douloureux, et ce ne fut qu’un moment après qu’elle put se contrôler assez pour parler de façon cohérente.

— Il le faut. C’est la coutume. Je ne peux pas l’oublier… mon cadmus.

— Vous commencez seulement à comprendre, Jack Cage, dit Chuckswilly. Ils vivent selon la tradition et les coutumes et ils n’en dévieront pas. Ils sont englués dans la boue des siècles, enfermés dans le moule de pierre de leur société. Nous, Socinians, avons l’intention de briser ce moule.

— Cela me fait mal au cœur, dit Jack, élevant la voix. Sais-tu tout ce que j’ai laissé pour toi, R’li ?

Elle hocha la tête à nouveau, mais ses traits se durcirent avec un regard qu’il connaissait trop bien. R’li à la voix

tendre et aux courbes tendres pouvait parfois devenir granit.

— Tu dois venir avec moi ! cria-t-il. Je suis ton mari, tu dois m'obéir…

— Ta femme est une horstel, dit Polly en riant. Et la fille du Roi Aveugle.

— Nous ne serons peut-être pas obligés de rester pour toujours, dit R'li d'une voix persuasive. Si nous réussissons à convaincre le fils de l'O-reg d'un autre cadmus d'accepter la royauté, je pourrai me retirer dans l'honneur.

— Tous les espoirs nous sont permis, quoi ! Tu sais pourtant que l'enfer peut se déchaîner à tout moment ? Je doute beaucoup qu'un horstel s'aventure à présent aussi loin de son cadmus ! Ou le quitte alors que celui-ci peut avoir besoin de tous ses combattants !

— Raison de plus pour y retourner !

— Voulez-vous, dit Chuckswilly, que nous la forcions à venir avec nous ? Dans peu de temps, elle n'aura plus d'endroit où aller.

— Non, je ne contraindrai nulle femme, dit Jack.

Il s'arrêta, frappé d'une pensée terrifiante. Chuckswilly était-il vraiment prêt à laisser R'li ou lui-même retourner à Dyonisa ? Il ne pouvait courir le risque que R'li informe le gouvernement dyonisan de la menace de Socinia. Il se demandait quoi faire et, dans son indécision, savait qu'il aimait R'li quoi qu'il en soit. Même son refus de le suivre n'avait rien changé à cela. Sinon, pourquoi s'inquiéterait-il qu'elle soit ou non tuée ?

Pourtant il était l'homme, dans cette association, et elle devait aller où il allait.

Comme si Chuckswilly avait lu dans l'esprit de Jack, il déclara :

— Si vous croyez que je devrais tuer R'li pour l'empêcher de parler, n'y pensez plus. Elle n'aura pas l'occasion de le faire. Même si les humains l'écoutaient, ils n'en croiraient pas une syllabe.

Il y avait peu à ajouter, beaucoup à faire. Chuckswilly leur montra à tous comment emmancher les petites pelles démontables que chaque combattant portait sur lui. Avec ces pelles, ils creusèrent deux fosses, une petite et une grande. Les deux hommes et Polly tirèrent les corps jusqu'à la tombe peu profonde, les y firent rouler puis amoncelèrent de la terre par-dessus. Cela leur prit du temps pour réunir assez de blocs et de grosses pierres à empiler sur le sol pour empêcher les animaux de creuser. Les dragonnes furent laissées où elles étaient tombées, sauf celle qui était à moitié dans l'eau et qui en fut retirée.

R'li insista pour creuser seule la tombe de son frère. Avant de placer le corps dedans, elle en coupa la tête. Le corps fut recouvert de terre et de rocs. Et puis, en dépit des protestations de Chuckswilly, elle construisit un bûcher de bois et brûla la tête. Pendant que les flammes dévoraient la chair, elle priait en bébé-horstel et chantait en langue adulte. Après quoi, elle brisa en fragments, avec une pierre, le crâne à demi carbonisé et en jeta les morceaux dans la rivière.

Le soleil avait alors dépassé le zénith. Chuckswilly devenait de plus en plus nerveux à chaque minute qui passait. Il regardait la fumée monter et ses pensées étaient évidentes pour Jack et Polly. Quelle sorte d'ennemi allait-il se précipiter vers eux à la vue de cette colonne s'élevant haut dans le ciel, pour tous les yeux de la vallée ?

— Nous ne pouvons pas attendre plus longtemps, dit-il enfin.

Il donna à Jack et à Polly un fusil, un revolver, des balles, et leur montra comment utiliser les armes à feu. Celles en supplément, ils les avaient enveloppées dans du cuir et enterrées sous un arbre.

Jack jeta un dernier regard à R'li. Elle se tenait près de la rivière, leur tournant le dos, et considérait les morceaux d'os flottant à la surface ou entraînés au fond par quelque tourbillon. Une seconde il pensa plaider une dernière fois sa

cause. Mais la connaissance qu’il avait d’elle et la position de ses épaules lui en firent abandonner l’idée.

— Au revoir, R’li, dit-il doucement.

Il s’éloigna pour suivre les autres.

Cette nuit, après qu’ils eurent monté le camp et mangé, Chuckswilly déclara :

— Vous avez sans doute été d’accord de vous joindre à moi parce que vous espérez épier nos secrets. Alors vous essaierez de quitter le pays et de retourner à Dyonisa avec vos informations. Cela ne vous mènera pas loin. Ils ne croiront pas un hérétique, l’amant d’une sirène, plus qu’ils ne croiraient un horstel. Vous seriez brûlé sur le bûcher après un très court procès... Mais votre espionnage ne m’inquiète pas. Quand vous aurez été à Socinia, vous verrez à quel point toute résistance des humains et des horstels serait vaine, même s’ils s’associaient contre nous au lieu de s’entre-massacrer. Vous penserez au retour des Arras et verrez que Socinia est le seul espoir que notre monde ait de les combattre. Vous serez devenu socinian, ne fût-ce que pour sauver votre propre peuple.

Jack entendit ces mots mais ne fit aucune réflexion. Il pensait à R’li et se demandait si elle était en sécurité. Il souffrait en lui-même pour elle. Des larmes coulaient le long de ses joues.

Cinq jours, ils marchèrent sur le chemin forestier. Par deux fois ils durent utiliser les armes à feu. D’abord pour repousser une horde de mandragores. Ensuite pour décourager des dragons. Ils arrivaient alors au pied d’une grande montagne. Il leur fallut deux jours pour la franchir, un jour pour traverser une petite vallée, trois jours pour grimper sur une autre montagne. Le col, près de son sommet, était à environ huit mille mètres d’altitude. À son extrémité, ils tombèrent sur une ancienne route des Arras.

Une garnison sociniane était stationnée là dans un petit fort. Chuckswilly se fit connaître et raconta son histoire. Tous trois montèrent dans un véhicule à vapeur, et s’éloignèrent

en descendant la route. Le compteur de vitesse indiquait qu'ils voyageaient à quatre-vingts kilomètres à l'heure. Jack, qui d'abord avait eu peur, se réjouit vite. Il distingua au-dessus d'eux un ballon géant et il poussa des cris d'émerveillement.

Aux alentours, de nombreux cadmi pointaient leurs cornes d'ivoire dans les prairies. Chuckswilly expliqua que la plupart d'entre eux étaient déserts, que tout le monde vivait au-dessus du sol à présent.

— Nous avons mené notre propre guerre, ici, dit-il. Humains et hybrides hormains contre les horstels qui refusaient d'abandonner leur mode de vie.

Il ricana.

Ils durent ralentir car le trafic des « vapeurs » augmentait. Après un voyage de plusieurs lieues, ils tournèrent vers un fort. Là, Jack commença son entraînement de soldat. Il demanda et obtint de servir dans les grands vapeurs blindés appelés « ours ». Ceux-ci portaient un canon et plusieurs armes à feu à répétition, de fort calibre, appelées « vilebrequins ». Le servant tournait une manivelle qui à son tour actionnait un groupe de dix canons. Chaque fois qu'un canon passait en un certain point, une cartouche était glissée dans le canon depuis un disque et la munition était tirée à la position suivante. Cette arme pouvait tirer dix balles par seconde.

Il y avait bien d'autres merveilles. Mais il ne parvint pas à les voir toutes. Il ne pouvait quitter le fort d'entraînement qu'un jour par quinzaine. Il apprit pourtant qu'une grande partie du progrès technique venait de ce que les Socinians avaient eu la chance de découvrir une bibliothèque enterrée des Arras.

L'hiver vint. Jack fit l'exercice et les manœuvres sur la glace et dans la neige. Le printemps s'annonça. Son bataillon reçut l'ordre de partir. Il emprunta la route même par laquelle Jack était venu. Il franchit les cols et descendit dans la vallée d'Argulh. Là, la vieille route arra enterrée sous

la forêt et l’humus avait été dégagée. Des forts avaient été bâtis tout au long du chemin, et les dragons, mandragores et loups garous avaient été nettoyés ou chassés aux confins de la vallée.

À la frontière, où Dyonisa se terminait et où commençait le territoire sacré des Wiyrs, une armée campait.

Pour la première fois depuis qu’il avait commencé son entraînement, il revit Chuckswilly. Celui-ci portait l’emblème de colonel général, l’alouette de proie et les couleurs de l’état-major du général commandant en chef. Jack salua. Chuckswilly sourit.

— Repos ! dit ce dernier. Vous êtes caporal, maintenant, hein ? Félicitations. Je le savais, bien sûr. J’ai gardé un œil sur vous. À présent, répondez-moi franchement : Pensez-vous toujours déserter pour Dyonisa ?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi non ?

— Il y a plusieurs raisons. Vous en connaissez la plupart, mais il en est une que vous ne savez peut-être pas. J’ai rencontré un homme qui avait espionné à Slashlark. Il m’a dit que ma mère, mes sœurs et mes frères avaient tous été envoyés aux mines. Mon père a quitté le cadmus pour retourner vers ses gens. Il a été jugé, condamné et envoyé au bûcher. Mais il les a contraints à l’assassiner, il s’est évadé et a tué deux de ses geôliers avant de mourir.

Chuckswilly resta silencieux un moment.

— Je suis navré. Vraiment navré. Je ne voudrais pas vous laisser de faux espoirs, mais je vais donner des ordres pour retrouver trace de votre famille. Demain, quand nous attaquerons d’ici, plusieurs autres lieux seront envahis. Les mines sont proches de l’un d’eux. Je m’assurerai que l’on prend soin des vôtres.

— Merci, monsieur, dit Jack, la gorge serrée.

— Je vous ai trouvé sympathique dès que je vous ai rencontré, bien que vous ne l’ayez peut-être pas remarqué. Que diriez-vous d’être mon ordonnance ? Si vous vous en

tirez bien, vous vous retrouverez vite sergent, et vous n’aurez pas à faire le coup de feu contre vos amis dyonisans sauf si nous nous trouvons en pleine bagarre.

— Merci, monsieur, j’aimerais bien. Pourtant, il y a quelques Dyonisans que cela ne me gênerait pas de voir au bout du canon de mon fusil.

— Je sais, mon garçon, mais nous ne pouvons nous permettre de l’amertume. Les Dyonisans survivants seront des Socinians en puissance. Du moins nous l’espérons.

— Vous vous êtes élevé très haut depuis la dernière fois que je vous ai vu, monsieur, dit Jack. N’étiez-vous pas seulement capitaine, alors ?

Chuckswilly sourit étrangement et rougit un peu.

— Il est visible que vous n’avez pas entendu parler de mon mariage. J’ai pris pour femme cette belle magicienne… je devrais peut-être dire « chienne ». Polly est très ambitieuse et agressive, comme vous le savez. Elle s’arrangea, par des moyens sur lesquels je préfère ne pas enquêter, pour me faire remarquer par le Maréchal de notre armée. Le vieil Ananias Croatan a toujours gardé un œil, entre autres, sur les femmes jeunes et belles. J’ai avancé en grade plutôt rapidement, mais sans en être surpris. Je crois être très capable.

Jack sentit son visage s’empourprer. Chuckswilly le frappa sur l’épaule en riant.

— Ne soyez pas si gêné, mon garçon. Je savais ce que je faisais en l’épousant.

7

À l’aurore l’armée commença à rouler. Petite en comparaison des forces en face desquelles elle allait bientôt se trouver, elle était blindée, rapide, presque indépendante, et avait une puissance de feu terrifiante. Elle disposait d’un plan de campagne étudié soigneusement et très détaillé. On n’avait fait aucun effort pour la cacher. Bien au contraire, elle s’était affichée. À présent, ses 20 000 hommes dont seulement 8 000 étaient des combattants de première ligne, en affrontaient au moins 50 000. Les soldats de la Reine de Dyonisa avaient eu tout le temps de se ranger devant la ville de Slashlark.

Il fallut une heure pour atteindre la ferme Cage. Jack, debout dans la tourelle ouverte au sommet du vapeur, regardait d’un air dur la dévastation. Les cornes des cadmi étaient noircies par le feu et inclinées selon des angles variés. Des cratères s’ouvraient en blessures immenses sur les côtés de la prairie. Ils étaient les témoins des mines placées dans des trous creusés sous les cadmi et qui avaient explosé. Des squelettes transparaissaient ici et là sous la neige.

Au-delà, la maison dans laquelle il était né et avait vécu toute sa vie formait un monticule sous la neige, quelques poutres calcinées se détachant sur le blanc. Les granges étaient des buttes enneigées. Un camion renversé, privé de ses roues, était couché sur le côté.

Jack ferma les yeux et ne les rouvrit pas avant longtemps. Mais il ne pouvait pas arrêter la pensée qui criait

en lui : Où était R’li ? Que lui était-il arrivé ?

À midi, la bataille principale commença. Les voitures blindées et les chenillettes avançaient en fauchant ceux qui les affrontaient. Une demi-heure plus tard, la flotte sociniane envahit le port de Slashlark et commença à bombarder. Trente dirigeables propulsés par de nouveaux moteurs à huile lâchèrent d’énormes bombes.

Deux heures plus tard, les restes des Dyonisans s’étaient enfuis et la ville était prise. Un détachement fut laissé derrière pour nettoyer pendant que le gros de l’armée continuait à rouler. Quand des barricades lui barraient la route, elle les contournait. Le plan général était de foncer à travers toute organisation militaire de taille importante qui osait résister et de poursuivre l’avance. Ils allaient aussi vite que possible, leur but, c’était la capitale. Il importait peu que la campagne soit peuplée de soldats ennemis et de civils, ou qu’on ne laisse pas de lignes de communication ni de réserves à l’arrière. Avant qu’on ne manque de nourriture et de munitions, les dirigeables en jetteraient, et une autre flotte de vapeurs blindés, de camions et d’infanterie suivrait quelques jours plus tard pour poursuivre le massacre, et prendre et occuper quelques-unes des plus grandes villes.

Jack avait entendu parler du siège des cadmi par les Dyonisans et de la guérilla de représailles des horstels. Les fermes consumées jusqu’au sol appartenaient aux deux côtés. Beaucoup de cadmi étaient morts quand les humains avaient creusé des trous sous les coquilles dures et fait exploser de gigantesques charges de poudre. Les horstels s’étaient battus rudement, allant jusqu’à appeler à l’aide des dragons. Avant que ceux-ci aient été finalement tués jusqu’au dernier, ils avaient prélevé une forte dîme, et bien des cadmi tenaient, encore.

À présent, Jack se déplaçait dans une roulotte presque aussi grande qu’une maisonnette tirée par un énorme vapeur. Il était assis à une table et recevait et expédiait des messages, à l’aide d’un long-parleur, l’appareil qui lui

permettait de parler à ses correspondants, fussent-ils éloignés de deux mille miles. À l'occasion, il accompagnait Chuckswilly sur le front de guerre. Une fois, il dut s'engager dans un corps à corps.

Le « Coup de Poing », comme l'expédition avait été appelée officieusement, manquait de munitions. Un orage avait empêché les dirigeables d'arriver jusqu'au-dessus de la ville occupée par l'expédition et de larguer des provisions. Un nombre inattendu de Dyonisans avaient chargé et forcé les Socinians à dépenser leurs balles. Finalement, les Dyonisans avaient rompu le front.

Mais le vent et les nuages ayant disparu, les dirigeables purent parachuter les munitions nécessaires. En une heure, la nouvelle armée dyonisane était détruite. Le jour suivant, le « Coup de Poing » filait à toute vapeur sur la route. Par la suite, et jusqu'après avoir atteint la ville de Whittorn, il ne rencontra que peu de résistance. Apparemment, les Dyonisans rappelaient toutes leurs armées pour défendre la dernière grande ville encore libre. C'était le port de mer de Merrimoth, devenu la capitale après que la ville de St. Dyonis eut été brûlée.

À Whittorn, la troupe de Jack avait rendez-vous avec les trois autres troupes qui avaient envahi Dyonisa en des points de sa frontière très éloignés les uns des autres. L'armée rassemblée attendit cinq jours pendant que des approvisionnements étaient amenés par dirigeables ainsi que par caravanes lourdement blindées. Ces dernières avaient suivi la même route que le « Coup de Poing » de Jack après avoir compris que l'ennemi ne pourrait pas rassembler assez de forces pour les arrêter.

Quinze jours plus tard, Merrimoth était prise. Sous l'attaque combinée de la marine sociniane, de son aviation et de ses armées de terre, elle tomba en poussière. Mais elle ne se rendit pas. Les soldats dyonisans luttèrent bravement presque jusqu'au dernier homme. Quand poudre

et balles leur manquèrent, ils utilisèrent l’arc et la flèche et l’épieu.

Peu après, Jack était sur une colline avec Chuckswilly et quelques officiers supérieurs pour voir la Reine captive conduite à une tente réservée pour elle au milieu du camp. Elizabeth III était une femme de trente-cinq ans, grande, bien faite, avec des cheveux rouges de flamme, dépeignés à présent, et de la boue sur son visage aquilin d’aristocrate. Elle était pâle mais hautaine, le dos raide et résolu.

— Nous allons la convaincre d’ordonner à ses sujets de se rendre, dit Chuckswilly. Quand nos hommes auront suivi en assez grand nombre pour tenir les garnisons clés, nous pourrons nous lancer sur les autres nations.

Jack avait automatiquement enlevé son casque au passage de la Reine. On lui avait appris à le faire dès l’enfance, alors même que son nom seul était mentionné lors d’assemblées publiques. Il le remit et continua à inspecter la ville en flammes. Le jour était clair, le soleil brillait et il était chaud pour la saison. Le vent soufflait doucement, mais régulièrement, et entraînait la fumée vers l’est, comme une grande écharpe recouvrant la terre et le ciel au-dessus. Mais au nord-ouest où il se tenait, il pouvait tout voir du haut de cette colline très élevée.

Il se demandait quand il pourrait avoir des nouvelles du sort de sa mère et de ses frères et sœurs. Ce serait le moment d’approcher Chuckswilly sur ce sujet. Avant, il eût été inutile d’essayer, ils avaient été trop occupés.

Il fit quelques pas vers son chef, puis stoppa. Il ouvrit grande la bouche.

Chuckswilly, l’entendant, dit :

— Que se passe-t-il ? Vous êtes aussi blanc que…

Il ouvrit la bouche aussi, une longue aspiration tremblante, et pâlit sous son hâle. Son casque vola dans les airs. Il jura jusqu’à sangloter, et les larmes roulèrent le long de ses joues.

— Trop tard ! Trop tard ! Nous avons cinquante ans de retard !

Un objet venait de surgir du néant bleu au zénith. Il scintillait et grandissait en descendant. Enfin il s’arrêta pour planer à une centaine de pieds au-dessus de la cité en flammes. Un globe en un matériau brillant. Il devait avoir un diamètre d’au moins deux cents pieds. Des cris s’élevèrent du camp au pied de la colline. Des hommes qui avaient la taille de fourmis s’agglutinaient près du camp. Quelques véhicules démarrèrent comme s’ils voulaient s’échapper.

Chuckswilly grogna.

— Dieu ! s’exclama-t-il, la victoire complète dans nos mains ! Et à présent, ceci ! Le jour de notre plus grand triomphe !

— Que vont faire les Arras, selon vous ? demanda Jack.

— Tout ce qu’ils voudront ! Nous ne pouvons leur résister.

Jack sentit la panique s’élever en lui. Il avait vu trop de statues et de portraits d’eux, entendu trop d’histoires.

— Ne ferions-nous pas mieux de nous en aller, monsieur ? Nous pouvons aller au Trruk.

Chuckswilly se calma.

— Non, il n’est pas nécessaire de nous enfuir maintenant. Ils ne vont pas commencer à nous réduire en esclavage tout de suite. Et je doute qu’ils atterrissent sur cette colline pour s’emparer de spécimens.

Il y avait quelque espoir dans sa voix.

— Peut-être n’est-ce qu’une expédition d’éclaireurs ? S’ils retournent à leur planète natale pour faire un rapport sur nous, ils peuvent ne revenir que dans cinquante ans. Peut-être cent ! Enfer ! nous avons encore une chance ! Peut-être réussirons-nous ? Par Dieu, s’ils attendent vraiment trop longtemps, nous serons prêts pour les recevoir !

Le vaisseau glissa en avant. Sa grande masse se déplaça rapidement et sans le moindre bruit jusqu’à ce qu’il arrive au-dessus d’une plaine sans arbres, de l’autre côté de la

colline. Très vite il se posa et la gigantesque sphère s’enfonça de plusieurs pieds dans le sol gelé.

Des minutes passèrent. Jack, Chuckswilly et les autres gardaient le silence en attendant. Enfin une section du globe se rabattit et son extrémité se posa sur le sol. Jack ravala un soupir de terreur. Il était conscient du tremblement de ses genoux. Quand ces monstrueux êtres à quatre pieds se traîneraient sur la rampe, que feraient-ils ? Regarderaient-ils seulement aux alentours pour s’en retourner dans leur vaisseau, ou se saisiraient-ils des humains les plus proches ?

Dans la pénombre de l’entrée de la sphère, un être avança. C’était un homme.

— Ce ne sont pas les Arras, dit Chuckswilly, à moins qu’ils n’aient fait sortir quelque esclave pour nous rassurer. Et non plus des Egzwi. Ils ne sont pas assez grands.

Plusieurs Socinians qui se cachaient dans un ravin à l’extrémité de la plaine se rapprochèrent alors lentement des étrangers.

— Amenez le vapeur, Jack ! dit Chuckswilly, nous descendons là-bas.

Comme un automate, Jack obéit. Il conduisit le véhicule par la route en lacet jusqu’au bas de la colline, puis coupa tout droit à travers la plaine jusqu’à la sphère. Il arrêta le vapeur à quelques mètres de l’ouverture du vaisseau et suivit Chuckswilly. Les étrangers étaient des hommes, sans le moindre doute. La plupart avaient la peau blanche et étaient bâtis comme n’importe quel Dyonisan, à l’exception d’un homme à la peau noire et aux cheveux laineux, et de deux autres dont les yeux avaient un curieux pli dans les coins. Tous portaient des vêtements qui semblaient taillés d’une pièce, de couleurs variées et décorés d’emblèmes. Chaque homme tenait à la main une petite machine. Bien que d’apparence insolite, c’étaient sans aucun doute des hommes.

Leur chef parlait, ou plutôt essayait de parler à un sergent socinian. Chuckswilly prit le relais et tenta de communiquer, sans plus de succès.

Le chef se retourna vers un homme qui devait être un linguiste. Ce personnage essaya plusieurs phrases dans des langues visiblement différentes. L'homme noir et l'un des hommes aux yeux bridés parlèrent.

C'est alors que Jack vit le crucifix qui pendait au cou de l'un des étrangers. Un crucifix à demi caché dans l'échancrure du vêtement, sur la poitrine. Jack ne pensait pas que la croix puisse être autre chose qu'une coïncidence, car le symbole était si simple et si évident qu'il devait être universel. Mais il prononça les premières phrases du *Pater Nostrum* et plusieurs étrangers sursautèrent. L'homme qui portait le crucifix fut le premier à se remettre. Il s'adressa à Jack en latin, répétant la prière. Après quoi il continua dans la même langue, mais prononcée quelque peu différemment de la façon dont les prêtres dyonisans le parlaient. Jack se sentit impuissant car il savait très peu de latin, hors celui de la messe.

Il expliqua la chose à Chuckswilly, qui dépêcha un soldat à la recherche d'un prêtre. En moins d'une heure, le soldat revint avec un homme terrorisé, l'évêque Passos, qui avait été capturé avec la Reine. Mais il se remit assez rapidement quand il fut attaché à Chuckswilly bon gré mal gré, en qualité d'interprète officiel.

— Ils viennent de la Terre ! dit l'évêque Passos. Gloire à Dieu, ce sont des Terriens.

Il désigna celui qui parlait en latin.

— Et lui est un prêtre de la Sainte Église Catholique Romaine. Il a parlé au Pape sur la Terre !

Chuckswilly, comme toujours, fut prompt à s'adapter. Prenant Jack à l'écart, il lui dit :

— Je me demande s'il sera aussi joyeux quand il découvrira que le piètre terrien ne peut le regarder que comme un hérétique. Il n'a pas idée à quel point le

catholicisme dyonisan a dévié de la religion originelle, ou s'il l'a su, il l'a oublié.

— Le père Goodrich dit que nous devons nous tromper, s'exclama soudain l'évêque. Nous ne parlons pas anglais ! Eux, si !

— Deux mélanges différents, dit Chuckswilly. Les langues ont dévié. Demandez-leur s'ils voudraient rendre visite à notre général. Ou, s'ils ne nous font pas confiance – ce dont je ne les blâmerais pas – si nous pourrions visiter leur navire.

Par l'intermédiaire des interprètes, le capitaine des Terriens répondit qu'il rendrait visite au général dans sa tente. Cette intrépidité indiquait que les Terriens se sentaient sûrs d'eux. Jack supposa qu'ils devaient avoir des armes très puissantes. Il commençait à déchanter et à se demander s'ils n'allaient pas être une menace aussi grande que celle des Arras. À voir l'expression de Chuckswilly, celui-ci pensait de même.

Sous la tente du général Florz, les Osiens et les Terriens causèrent tard dans la nuit. Jack, qui était de service auprès de Chuckswilly, entendit tout de la conversation. Quand les Terriens découvrirent que les Osiens descendaient de la colonie perdue de Roanoke et d'autres hommes qui avaient été enlevés, ce fut à leur tour d'être étonnés. Mais ce qu'ils apprirent des Arras et des Egzwi les alarma. Ils questionnèrent l'évêque en détail. Jack, sachant qu'ils utilisaient une variété de l'anglais, écoutait avec soin. Après une demi-heure, il était capable de comprendre quelques mots.

À leur tour, Chuckswilly et le général questionnèrent les étrangers. Comment étaient-ils parvenus à franchir l'espace ? Quelle sorte d'énergie utilisaient ils ? À quoi ressemblait la Terre ?

Les étrangers semblaient répondre avec franchise. Plusieurs de leurs réponses étaient inquiétantes. Jack se demandait si leur planète entière était devenue folle. Est-ce

que des êtres humains pouvaient vivre réellement ainsi et rester sains d’esprit ? Et pourtant, ils se proclamaient heureux et prospères.

Par les interprètes, le capitaine Swanson du vaisseau interstellaire *United* expliqua que son équipage était le premier à se poser sur une planète habitée, à sa connaissance du moins. Deux autres vaisseaux d’exploration devaient quitter la Terre peu après son départ, pour des destinations différentes. Le personnel de l’*United* avait été mis en hibernation pour les trente années terrestres qu’il avait fallu au vaisseau pour arriver au voisinage du soleil d’Ose. Après qu’un équipement automatique les eut dégelés, ils avaient examiné les planètes susceptibles de porter la vie. Pendant quelques jours, ils avaient gravité autour d’Ose. Grâce à des instruments capables d’un très fort grossissement, ils avaient découvert avec stupéfaction des êtres qui ressemblaient exactement à leur propre espèce, événement hautement improbable. Ils avaient aussi vu les horstels en détail et savaient qu’ils appartenaient à une espèce différente ou à une sous-espèce.

Chuckswilly leur dit que les horstels avaient aussi été amenés sur cette planète par les Arras.

Le capitaine Swanson répondit que ce rapport sur les Arras et les Egzwi le troublait beaucoup. Ils représentaient pour la Terre un danger possible.

— Pour en avertir la Terre, dit Chuckswilly, il vous faudrait retourner là-bas avec le vaisseau, n’est-ce pas ? À moins que vous n’ayez des moyens de communication à travers l’espace ?

Swanson sourit. Il dut soupçonner que Chuckswilly avait, pour poser cette question, un autre motif que le motif apparent. Mais il répondit franchement. Ils avaient des moyens de communication, mais ils ne pouvaient pas attendre soixante ans une réponse de la Terre.

— Il vous faut, dit Chuckswilly, informer la Terre aussi vite que possible de l’existence des Arras. Après tout, ils ont été sur Terre au moins deux fois à notre connaissance. La prochaine fois, ils pourraient venir en conquérants et cette prochaine fois peut-être proche, trop proche.

— Vous êtes un homme pénétrant, répondit Swanson, je ne vous mentirai pas. Nous sommes très inquiets. Originellement, nous avions l’intention de rester plusieurs années ici avant de repartir. À présent, nous n’avons pas d’autre choix que de nous envoler au plus tôt.

— J’aimerais savoir… je dois savoir, dit Chuckswilly, si vous, les Terriens, considérez la planète Ose comme votre propriété.

Swanson demeura silencieux un moment avant de répondre.

— Non, dit-il lentement, notre gouvernement a élaboré une doctrine de non-intervention pour les planètes qui se révéleraient habitées. Les planètes qui ne sont pas peuplées par des êtres sensibles, mais qui sont habitables, peuvent être revendiquées au nom de la Terre. À condition qu’il n’y ait pas de prétention antérieure par des extra-terrestres… Non, nous n’exigeons rien. Mais nous aimerions passer avec vous un traité établissant notre droit à construire ici une base. Après tout, ce serait à votre bénéfice plus encore qu’au nôtre. Dans l’état présent de votre technologie, vous avez besoin de l’aide de la Terre, et le prochain vaisseau contiendra sans doute beaucoup de savants dont les connaissances avanceront les vôtres.

— Je doute, dit Chuckswilly sèchement, que nous puissions beaucoup pour vous arrêter… si nous en avions l’intention.

— Nous ne sommes pas de ceux qui utilisent la force, répondit Swanson.

— Mais d’apprendre l’existence des Arras pourrait changer l’optique de votre gouvernement, dit Chuckswilly.

Swanson haussa les épaules et dit qu'il souhaitait retourner à *l'United.* Son visage était impassible, mais il y avait quelque chose en lui qui suggérait qu'il ne serait pas surpris par un refus des Socinians. Chuckswilly et le général, cependant, étaient certains que Swanson n'aurait pas accepté leur invitation s'il avait pensé qu'il risquait une agression de leur part. De plus, il soupçonnait que tout ce qui avait été dit était enregistré par ceux du vaisseau.

Après le départ des étrangers, Chuckswilly s'adressa à Jack :

— Je n'aime pas cela. Quand ils retourneront et construiront une base – pour notre seule protection, bien entendu –, nous serons inévitablement dominés. Leur culture est trop supérieure. Ose deviendra l'apanage de la Terre. Ce que Terre veut sera ce que Ose peut.

— Nous aurons au moins soixante ans pour les rattraper, dit Jack.

— Ne soyez pas obtus ! Ils auront aussi progressé en soixante ans. Et nous manquons des ressources minérales de la Terre.

— Quelques Osiens devraient s'en retourner avec eux, dit Jack. Alors ils pourraient apprendre quelque chose sur la Terre et ses connaissances. Ils seraient capables de nous aider énormément à leur retour.

— Par le Grand Dragon, mon garçon, il y a peut-être quelque chose dans ce que vous dites.

Ils retournèrent à la tente. Jack fit chauffer un peu d'eau de totum et il s'assit pour boire avec son supérieur. En privé, Chuckswilly était très démocrate.

— Nous sommes dans de beaux draps, Jack. Nous ne pouvons continuer sans l'aide de la Terre, mais si nous l'acceptons, nous perdons en tant qu'Osiens.

Il tapa du poing sur la table.

— Damnation ! et au moment du triomphe, encore !

— Vous m'avez dit plus d'une fois que je devais accepter l'« inévitable cours de l'Histoire », dit Jack. Vous parliez alors

de Socinia, qui semblait désignée pour la conquête. Maintenant, l'Histoire est du côté des Terriens. Pourquoi ne pouvez-vous pas accepter son « inévitable cours » ?

Chuckswilly eut d'abord l'air furieux. Mais en quelques secondes son froncement de sourcils disparut et il se mit à rire.

— Pris à mon propre piège ! Eh bien, pas forcément.

Il resta silencieux un moment. Jack remplit leurs tasses.

— Si nous pouvions nous emparer de l'équipage, dit Chuckswilly, puis du vaisseau, le savoir que nous gagnerions par là donnerait à notre science un énorme élan. Il se pourrait alors que, lorsqu'un autre vaisseau viendrait de la Terre, nous soyons capables de rencontrer les Terriens sur un pied au moins égal.

Il se dressa.

— Le général Florz a dit qu'il était trop fatigué pour causer cette nuit. Que nous discuterions de ceci demain. Non, par le Dragon ! Nous en parlerons cette nuit même ! Ce n'est pas le moment de dormir !

Il dit à Jack qu'il n'avait plus besoin de lui et il sortit. Jack resta assis un moment, à réfléchir. Lorsqu'il commença à bâiller, il se prépara à dormir. Il lui sembla qu'il venait juste de fermer les yeux quand il se sentit secoué. Il s'éveilla.

Un sergent était debout près de son lit.

Jack cligna des yeux sous la pâle lumière de la lampe à huile qui pendait à une corde au milieu de la tente.

— Qu'est-ce qui ne va pas, sergent ? dit-il.

— Vous devez être un chaud lapin, dit le sergent. Il y a une femme à la porte du camp. Elle dit qu'il faut qu'elle vous voie, qu'il n'y aura aucun mal à vous réveiller. Mais quand diable avez-vous pris le temps de parler, seulement parler, à une femme ?

Jack s'assit et commença à enfiler ses bottes.

— Jamais.

Il se leva, très excité.

— Peut-être est-ce ma mère, ou une de mes sœurs ? Oh, Dieu ! Peut-être sont-elles sorties vivantes des mines ?

— Elle est trop jeune pour être votre mère. Plutôt votre sœur.

— N’a-t-elle pas dit qui elle était ?

— Non, seulement qu’elle était une des femmes de la ferme de votre père.

— La fille de Lunk, dit Jack. Est-elle brune, le visage osseux ?

— Non, elle est blonde et bien faite.

— Elizabeth !

Jack s’élança hors de la tente, mais revint sur ses pas quand le sergent lui signala qu’il avait laissé son revolver et son fusil. C’était la mort pour un soldat que d’être surpris désarmé pendant la campagne.

Jack le remercia et reprit sa course. Près de la limite du camp, il ralentit jusqu’à une marche rapide. Il ne voulait pas que quelque sentinelle à la détente nerveuse tire sur lui.

Le camp avait été entouré, par les vapeurs, tous dirigés vers l’extérieur. Tous les trois vapeurs il y avait au moins deux hommes de service près de feux allumés pour se réchauffer. Une sentinelle l’interpella. Jack donna le mot de passe. Il demanda au garçon où était la femme qui voulait parler à Jack Cage. La sentinelle désigna un petit feu à environ cent cinquante mètres du camp. La femme n’avait pas obtenu la permission de venir plus près.

Il courut sur le sol glacé, son souffle s’échappant en vapeur. Durant le jour la neige fondait, mais la nuit il faisait encore très froid. Il glissa presque sur une mince plaque de neige, et soudain il fut devant la silhouette lourdement emmitouflée qui se tenait debout à côté du feu.

— Elizabeth ! cria-t-il.

Il la serra dans ses bras et se mit à pleurer.

Une douce voix familière murmura :

— Non, Jack.

Il fit un pas en arrière. Un instant, il resta sans voix.

— Toi ? Que… comment ? Que fais-tu là ? Je croyais…

— Je suis retournée chez moi, Jack. Mais les cadmi avaient déjà sauté. Tout le monde était mort. Alors je suis allée à la vallée du Trruk. Nous avons entendu parler de la guerre entre humains et Wiyrs. Nous ne pouvions rester là en sûreté pendant qu'on massacrait nos camarades. Nous nous sommes organisés en petits groupes de harcèlement. J'étais de l'un d'eux… Finalement, après avoir été presque tuée ou capturée plusieurs fois, j'ai dû chercher refuge dans un cadmus qui tenait encore. Nous pensions que nous allions tous mourir en peu de jours parce que les humains avaient creusé de grands trous sous les os des cadmi et s'apprêtaient à y installer des mines… Et puis on a commencé à parler des Socinians. Nos assiégeants nous ont quittés. Je suppose qu'ils se sont joints aux forces défendant Merrimoth. J'espérais que tu serais dans l'armée d'invasion sociniane, aussi suis-je venue ici, et…, me voici.

Jack l'écrasa contre lui et l'embrassa violemment.

— Tu ne sais pas à quel point tu m'as manqué, répétait-il sans cesse.

— Je craignais que tu ne me détestes parce que je t'avais quitté.

— C'est ce que j'ai fait longtemps. Enfin, je me suis dit que tu ne pouvais pas agir autrement. Tu étais une horstel. C'est alors que tu as commencé à me manquer. Il y a eu des nuits où je ne pouvais pas dormir tant je pensais à toi. J'avais résolu de te rechercher quand tout ceci serait fini. Mais je n'espérais pas vraiment te retrouver. Cela aurait été trop de bonté de la part de Dieu que de me permettre de t'aimer encore, de te tenir dans mes bras.

L'indécision le retenait.

— Je ne peux pas te laisser ici toute seule. Il y a trop de rôdeurs. Je ne veux pas t'avoir retrouvée pour te reperdre. Et je ne peux t'emmener au camp avec moi. Ils sont stricts en diable sur la discipline.

— Toujours est-il que les Terriens – tu en as entendu parler, oui ? – nous ont fait changer nos plans. Nous allons rester ici jusqu'à ce que quelque chose soit décidé. Ainsi… mais où pourrais-tu être en sûreté ?

— Mon cadmus n'est qu'à huit kilomètres. Bien qu'il soit si proche de Merrimoth, il est vaste, et situé sur un plateau au sommet d'une haute colline. Nous l'avons défendu aisément. Les humains ont perdu bien des leurs avant de nous contraindre à nous enterrer. Je peux y retourner en toute sécurité.

— Je vais t'accompagner jusque chez toi, dit-il. Je ne tiens pas à ce que tu sois tuée par un rôdeur. Par l'enfer ! et si je désertais ? si je restais avec toi ?

Elle sourit, secoua la tête, et le frôla amoureusement.

— Non, je ne permettrai pas que tu te mettes en danger à nouveau pour moi. Les Socinians te fusilleraient. Non.

— Laisse-moi au moins t'accompagner !

— Ce n'est pas nécessaire. J'ai une escorte cachée là, dans l'ombre. Je suis la fille d'un O-reg, tu sais ?

Ils causèrent pendant une heure, s'embrassèrent, regrettant de ne pas avoir plus d'intimité. Puis, doucement mais fermement, R'li dit au revoir et s'éloigna dans l'obscurité. Jack s'en revint au camp, où il dut supporter quelques plaisanteries obscènes, mais partant d'un bon naturel. Quand il put retourner à sa tente, le jour se levait. Chuckswilly l'attendait à l'entrée.

Surpris, il demanda à Jack Cage où il avait été. Jack le lui dit. Chuckswilly en parut heureux, mais son entrain disparut vite. Il demanda à Jack de préparer encore de l'eau de totum.

— Florz était trop ahuri et affolé pour prendre aucune décision. Il ne pensait pas faire quoi que ce soit. Mais nous ne pouvons pas rester assis sur notre séant. C'est pourquoi j'ai appelé le quartier général de Socinia. Ils sont tombés d'accord qu'il leur fallait un homme capable de se lancer dans l'action, ils ont parlé à Florz. Il ne leur est plus

tellement utile. C’est pourquoi, demain, il retourne à Socinia recevoir le triomphe. Grande parade, discours, fleurs, vins, femmes… Je suis le nouveau commandant en chef maintenant.

Chuckswilly quitta la table, mit ses mains derrière le dos et fit les cent pas.

— Cela n’a pas été une décision facile. Si nous attaquons, nous serons sans doute annihilés, ou le vaisseau se contentera de s’élever dans les airs et nous laissera impuissants. Si nous ne faisons rien, nous pouvons recevoir quelques miettes de connaissances tombées de la table seigneuriale. Mais pas grand-chose. Ils ne voudraient pas nous en apprendre trop. Nous risquerions d’être trop bien armés à leur retour… Nous avons besoin de leur science. Les Arras peuvent survenir avant le second vaisseau terrestre. Nous serions impuissants. Qui plus est, si nous pouvions nous emparer du vaisseau et de son équipage, il pourrait se passer cent ans ou plus avant qu’un autre vaisseau de la Terre vienne par ici. Et quand il arriverait, nous serions prêts pour lui, mais aussi pour les Arras et les Egzwis.

— Vous avez l’intention d’attaquer, monsieur ?

— Oui, mais comment ? Aussi longtemps que le vaisseau reste fermé, nous ne pouvons rien. Nos canons ne l’entameraient pas, j’en parierais ma chemise. Nous ne pouvons pas non plus approcher assez pour nous précipiter à l’intérieur quand les portes s’ouvrent. Leur capitaine a été assez aimable pour me signaler qu’ils ont des appareils de détection pour prévenir cela… En fait, pour ce que j’en sais, mes paroles mêmes peuvent être espionnées en ce moment même par leurs machines démoniaques !

— Il me semble, monsieur, que vous avez deux possibilités seulement, et pas très bonnes, encore. Vous pouvez vous saisir du capitaine et de quiconque est avec lui la prochaine fois qu’ils sortent. Ou vous pouvez le convaincre d’emmener quelques Socinians avec lui lors de

son retour vers la Terre. Alors, d’une façon ou d’une autre, les Socinians s’emparent du vaisseau et reviennent avec lui.

— Des passagers socinians ne seront pas capables de diriger ce vaisseau. Même s’ils parviennent à forcer certains Terriens à le faire pour eux, il est probable que ceux-ci détruiraient le bâtiment plutôt que de le laisser tomber entre nos mains. Il y a toujours un héros ou deux à bord de n’importe quel navire.

— Mais… euh… si suffisamment d’entre nous pouvaient être invités à bord pour dîner ou pour un tour d’inspection, alors…

— Ils prendraient des précautions contre la traîtrise.

— Ce ne serait pas traîtrise si nous ne donnions pas notre parole de ne rien tenter.

Chuckswilly alla soudain se coucher. Et Jack fit de même quelques minutes plus tard. Pourtant il n’avait dormi que deux heures quand son supérieur le réveilla. Le vaisseau de la Terre avait descendu sa rampe de nouveau. Et Swanson et d’autres étaient sortis. Cette fois ils étaient dans un véhicule à eux. Il était petit, en forme d’aiguille, et flottait à plusieurs pieds du sol. Il se dirigeait vers le camp.

Une sorte de frénésie s’empara de Chuckswilly. Il donna des instructions à douze officiers et les leur fit répéter pour qu’il n’y ait pas d’erreur. S’ils le voyaient donner un certain signal, ils sauteraient sur les hommes comme prévu, et les réduiraient à l’impuissance. Les étrangers devaient être bâillonnés immédiatement et les officiers ne devaient pas prononcer un mot. Si les Terriens avaient sur eux des appareils pouvant transmettre le son, ces appareils ne devaient rien enregistrer de suspect. Le capitaine Swanson serait alors emmené à l’écart des autres, débarrassé de tout équipement de communication et on lui dirait ce qu’il devait faire s’il voulait rester en vie. S’il était d’accord, il serait alors réintégré dans le groupe de façon à pouvoir parler comme si rien n’était arrivé. Cependant, on éloignerait les autres un à un et on leur offrirait le même choix qu’au

capitaine. Alors les étrangers et leurs ravisseurs s’en iraient vers le navire, ils y pénétreraient, et les Socinians essayeraient de tenir la porte ouverte assez longtemps pour qu’une compagnie déjà stationnée en bordure de la plaine puisse envahir le vaisseau.

Pour exécuter le plan de Chuckswilly, les Socinians s’empareraient des armes portatives des Terriens, chercheraient comment s’en servir, et les utiliseraient à l’intérieur.

Si les hommes de Chuckswilly ne décelaient aucun signal durant la conférence, ils traiteraient les Terriens comme des hôtes honorés.

— C’est un plan faible et extravagant, dit Chuckswilly à Jack. D’une faiblesse et d’une extravagance issues du désespoir. Si l’un des officiers de Swanson décide de se sacrifier pour sauver le vaisseau, s’il crie, nous avons perdu. Même si nous parvenons à l’intérieur, nous pourrions ne jamais arriver jusqu’à la chambre de contrôle… à quoi que puisse ressembler une chambre de contrôle.

Les Terriens arrivèrent. Ils furent surpris de voir que Chuckswilly était à présent général, mais ils le complimentèrent. Swanson dit qu’il avait décidé que les Arras étaient trop importants pour la Terre pour attendre de faire un rapport sur eux. *L’United* repartirait avant une semaine.

Toutefois, il désirait faire des arrangements pour laisser sur Ose un certain nombre de techniciens, d’ingénieurs et de savants. Ceux-ci, non seulement rassembleraient des renseignements sur la planète, sa vie et son Histoire, mais aideraient activement au progrès des Socinians. Convaincus que les Socinians gagneraient leur campagne, et devaient la gagner parce que Ose ne formerait alors plus qu’une nation, les Terriens avaient décidé de reconnaître le gouvernement de Socinia comme le gouvernement *de facto* de la planète.

— Cependant, continua Swanson par l’intermédiaire des deux interprètes, il est nécessaire que nous établissions un

traité officiel. Il est également important que nous installions une base pour ceux que nous laisserons derrière nous, avec quelque équipement. Nos hommes opéreront à partir de là. Je suggère que quelques-uns de vos hommes, peut-être vous, général Chuckswilly, viennent avec nous à votre capitale. Vous pourrez expliquer au chef de votre État qui nous sommes et ce que nous souhaiterions.

Chuckswilly sourit. Seul Jack savait ce qui se cachait derrière ce sourire.

— Notre armée devrait continuer immédiatement vers les frontières, dit Chuckswilly. Mais vous êtes encore plus importants que la conquête. Mon colonel général peut diriger nos forces pendant que je vous accompagne à Greathopes.

— Aimeriez-vous achever vos conquêtes avec un minimum absolu de sang versé ? demanda Swanson. Si vous pouvez retarder votre offensive, nous pourrons plus tard vous en donner les moyens.

Chuckswilly dit que cela serait plus que généreux. Et quels étaient ces moyens ?

— Nous en avons plusieurs qui pourraient remplir cet office, répondit le capitaine étranger. Mais je pensais spécialement à un gaz qui rendrait votre ennemi inconscient pour quelques heures. Nous avons aussi un appareil pour paralyser les combattants individuels à courte portée, avec l’aide d’un fusil, je veux dire.

— Très bien, dit Chuckswilly vivement, je vais préparer les choses avec la capitale par long-parleur. Et je prendrai environ dix hommes de mon état-major avec moi.

— Je regrette, dit Swanson, mais nous n’avons pas de place pour autant.

Chuckswilly cacha son dépit et le fait qu’il savait que le capitaine mentait. Il demanda s’il pouvait en prendre au moins quatre, et Swanson accepta. Ils partirent sans que Chuckswilly ait donné le signal attendu.

— Puis-je emmener R’li avec moi, monsieur ? demanda Jack. J’aimerais la voir en sûreté à Socinia.

— Pas une mauvaise idée. Peut-être que si les Terriens nous voient prendre une femme avec nous, ils craindront moins que nous tentions de nous emparer du vaisseau.

— Vous pensez toujours faire cela, monsieur ?

— Si j’ai la moindre chance, dit Chuckswilly.

Il écrivit quelques mots sur un papier qu’il tendit à Jack.

— À présent, avant d’aller chercher votre sirène, convoquez ces hommes. Ils sont hardis et rapides.

Plusieurs heures plus tard, Jack revint au camp avec R’li. Il lui avait expliqué ce qui risquait d’arriver et dit qu’il serait peut-être préférable qu’elle ne vienne pas. Mais elle insista, répliquant qu’elle préférait être avec lui.

Sur le chemin du retour au camp, Jack avait dit :

— J’ai pensé à ce que nous a expliqué Swanson. Que les Terriens étaient unis, à présent. Terriens où qu’ils soient. Mais les Socinians ne veulent pas de cela. Ils veulent Ose pour eux-mêmes. Pourtant ils prétendent que leur guerre est justifiée, parce qu’elle unit Ose et la rendra assez forte pour présenter un front commun aux Arras et aux Egzwis… Maintenant, les dés sont jetés. La Terre pourrait nous unifier. Et nous avons besoin d’elle, c’est une nécessité absolue. Quel mal y aurait-il donc à ce que nous perdions notre langue, nos religions, nos coutumes ? Elles sont de toute façon perdues sous le pouvoir socinian. Par ailleurs, elles n’ont pas d’importance. Chuckswilly lui-même a dit qu’elles devraient périr. Une nouvelle culture naîtra. La seule différence, à présent, est que ce sera une culture terrienne et non pas sociniane.

— Que penses-tu faire ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, j’ai été traître à mon pays une fois, parce que je croyais qu’il était mauvais. Puis-je trahir une seconde fois ? Je serais encore plus justifié dans cette situation. Mais je vis dans l’angoisse. Ai-je été traître parce

que je ne sais pas ce qu’est la loyauté, parce que je suis opportuniste ? Ou mes motifs sont-ils réellement justifiés ?

À leur arrivée à la tente du général, Jack et R’li furent accueillis par Chuckswilly qui prit Jack à part.

— Vous n’aurez rien à faire pendant que nous serons dans le vaisseau, dit-il. En fait, pour *montrer* aux Terriens que je ne prépare pas de traîtrise, vous, R’li, le prêtre et moi-même serons les seuls passagers.

— Pourquoi ? demanda Jack.

Il connaissait assez Chuckswilly pour deviner qu’il avait un bien meilleur plan.

— Il y a une prairie près de la Maison du Peuple, dit Chuckswilly, faisant allusion au bâtiment dans lequel le chef de l’État socinian vivait. Des milliers d’hommes sont en train de creuser en ce moment comme des renards nus. Ils placeront une énorme quantité de mines dans le trou, les recouvriront, et remettront l’herbe. J’indiquerai aux Terriens d’atterrir là. Il n’y a pas de raison pour qu’ils refusent. Ils sont si imbus de leur invulnérabilité ! Après que la porte aura été ouverte, pour que la délégation terrienne et nous-mêmes nous nous rendions à la Maison du Peuple, les mines seront mises à feu. Nous ne pensons pas que l’explosion endommage le navire le moins du monde. Mais les ondes de choc se propageant à travers le vaisseau devraient soit tuer les occupants, soit les assommer. Nos soldats se précipiteront à bord tout de suite après l’explosion et s’empareront du bâtiment.

Chuckswilly allait de long en large, souriant triomphalement.

— Et la prochaine expédition terrienne ? demanda Jack.

— Si nous sommes prêts, nous combattrons. Sinon, nous n’avons même pas à leur laisser savoir que *l’United* est venu sur Ose. Et nous les prendrons eux aussi !

Chuckswilly continua de parler et ne s’arrêta pas jusqu’à ce qu’arrive la nouvelle que Swanson était prêt à partir. Chuckswilly dit qu’il n’était pas tout à fait prêt lui-même. Il

prit contact avec la capitale par long-parleur pour demander à quel point en était le travail de mine. On lui répondit de faire traîner encore deux heures. Chuckswilly envoya un message à Swanson, disant que le Président socinian était toujours en conférence avec son cabinet, à étudier le traité. Mais il enverrait un mot aussitôt que la conférence serait terminée. Les Terriens n'avaient pas besoin de se hâter puisqu'ils avaient dit que leur vaisseau pouvait atteindre la capitale en une heure.

— Cela nous donne au moins trois heures, dit Chuckswilly à Jack.

Celui-ci eut l'impression que le moment n'arriverait jamais. Il était assis près du long-parleur, attendant un message de la capitale. R'li était sur une chaise près de lui. Habillée, elle lui paraissait étrange. De plus, elle avait une expression contrainte. Profitant de ce que Chuckswilly avait quitté la tente pour une minute, Jack lui dit :

— À quoi penses-tu ?

— D'abord, je pensais à notre ancien mode de vie, perdu à jamais. Tu ne peux vraiment pas savoir ce que cela signifie pour les Wiyrs. Malgré les défauts de la société humaine, les humains sont plus adaptables, en règle générale. Toutefois, je peux franchir le pas. Je le dois, même, pour survivre… Mais Socinia, qui naguère représentait le nouveau mode de vie, est soudain dépassée à son tour. Ses idéaux, s'ils ont jamais été valables, ne le sont plus. Elle devrait donc retourner à la poussière, aussi sûrement que les humains et les horstels l'ont fait devant les hormains. C'est logique et juste.

Jack ne répondit pas. Mais il réfléchissait. Deux heures passèrent. Puis une demi-heure. Alors le long-parleur se mit à vibrer. Le piège était prêt.

Chuckswilly, Jack, R'li et l'évêque Passos se dirigèrent vers *l'United.* Ils ne portaient pas d'armes, car Chuckswilly voulait convaincre les Terriens qu'ils ne méditaient nulle

traîtrise. Ils entrèrent, la porte se referma, le vaisseau quitta le sol.

Le capitaine Swanson et le père Goodrich portaient de petites boîtes noires suspendues à leur cou par une corde. De chaque boîte, un fil menait à une fiche insérée dans l'oreille du porteur. Swanson prit des boîtes semblables sur une table et en tendit à chaque Osien. Par l'intermédiaire des prêtres, il expliqua :

— Cet appareil devrait nous aider à causer sans trop recourir aux interprètes. Mon convertisseur recevra vos paroles anglaises, ajoutera aux mots qui en ont besoin les voyelles de mon anglais, et me transmettra les mots tels qu'ils seraient prononcés en anglais de la Terre, l'américain moyen du Middle West, plus précisément… Ce n'est pas un interprète parfait, parce que votre anglais a un certain nombre de différences dans le vocabulaire. Vous avez conservé des mots qui, chez nous, sont tombés en désuétude. Quelques-uns que les deux langues utilisent encore ont des sens divergents. Vous avez beaucoup emprunté aux horstels, et votre syntaxe est quelque peu différente. Quoi qu'il en soit, je pense que nous pouvons parvenir au moins à une compréhension à quatre-vingt-dix pour cent… Vos appareils à vous convertiront ma prononciation en la vôtre.

Ils essayèrent les convertisseurs. Bien que les mots qui parvenaient à son oreille aient un son métallique et inhumain, et que les correspondances dans les voyelles ne soient pas tout à fait exactes, Jack ne tarda pas à dominer son sentiment d'inconfort. Il pouvait comprendre la plus grande partie de ce que disait Swanson. La plus grande difficulté était qu'il entendait Swanson parler avec deux voix. Toutefois, le langage originel du capitaine était inintelligible, ce n'était qu'un bruit troublant. Jack apprit à l'ignorer.

Swanson les guida pour un tour d'inspection du vaisseau. Jack, R'li et l'évêque ne firent aucun effort pour cacher leur

étonnement et leur crainte. Chuckswilly se permit quelques « ah ! » mais la plupart du temps son visage était de marbre.

Après le tour, Swanson leur dit que le dîner allait être servi. Désiraient-ils se laver avant de manger ? Son expression indiquait qu'il serait surpris et choqué à la fois s'ils ne le faisaient pas. L'évêque entra dans une des salles de bains, Chuckswilly dans l'autre. Jack et R'li attendaient leur tour. Chuckswilly avait hésité quelques secondes avant de les quitter, et Jack comprit qu'il ne voulait pas le laisser seul avec les Terriens. Mais le protocole exigeait que Chuckswilly, comme supérieur de Jack, utilisât la salle de bains le premier.

C'est alors que Jack se décida. C'était maintenant ou jamais, car il doutait de pouvoir être seul à nouveau avec Swanson. De plus, dans trente minutes, le vaisseau atterrirait à Greahopes.

— Capitaine, dit-il, j'ai quelque chose à vous dire.

Quelques minutes plus tard, l'évêque et le général sortirent des salles de bains. Jack entra dans celle que venait d'utiliser son supérieur et prit son temps pour se laver. Quand il en sortit, à contrecœur, il se trouva devant un groupe pâle et silencieux. R'li toutefois lui souriait.

Chuckswilly le regarda d'un air furieux et cracha :

— Traître !

Jack tremblait de culpabilité, tout en se disant qu'il n'avait pas de raison de la ressentir. Mais il parvint à raffermir sa voix.

— J'ai décidé d'avertir Swanson exactement pour les raisons qui m'ont poussé à rejoindre Socinia. Et c'est vous qui m'avez convaincu dans les deux cas.

— Nous pourrions aussi bien aller manger, dit Swanson, si quelqu'un a encore de l'appétit.

Chuckswilly eut du mal à avaler.

— Je m'incline devant le « cours inévitable de l'Histoire ». Il est plus important, je suppose, que l'Humanité survive en

tant qu’espèce unique que comme des nationalités séparées et se combattant. Mais il est dur d’abandonner ses rêves.

— Ceux qui se sont opposés à vous dans le passé et ont perdu, dit Swanson, doivent avoir trouvé aussi difficile d’abandonner leurs rêves.

Vingt minutes plus tard, la ville de Greahopes apparut. Elle s’étalait dans une vallée entourée de très hautes montagnes aux pics acérés. *L’United* vola droit vers le terrain d’atterrissage préparé pour lui. Il s’arrêta toutefois à plusieurs milliers de pieds au-dessus, et un peu à l’écart du champ. Cinq minutes passèrent. Soudain le sol au-dessous fut caché. De la fumée s’éleva pour former un nuage gigantesque en forme de champignon.

— Si je le voulais, dit Swanson à Chuckswilly, je pourrais ordonner que la cité entière soit épluchée par notre rayon à activer les explosifs. Chaque pincée de poudre qui s’y trouve sauterait. Si j’avais un penchant pour cela, je pourrais faire de même pour chaque pied carré de terre sur ce continent.

Le navire atterrit au bord du grand trou profond qui avait été une prairie unie.

Trois jours plus tard, le traité était conclu. En une semaine la base des Terriens était construite, à une vitesse presque magique et avec des moyens incroyables, et *l’United* quitta Ose.

Jack et R’li passèrent tout l’hiver à la base. Tous deux enseignaient leurs langues respectives. Les linguistes qui les enregistraient expliquèrent que ce qui les intéressait n’était pas tellement de pouvoir les parler que de les préserver pour une étude scientifique. Ils s’attendaient à ce que le socinian, fusion bêche-de-mer de l’anglais et du horstel, absorbe les deux langues.

Chuckswilly, entendant cela, avait ricané.

— Ce qu’ils ne sont pas près de dire est qu’ils espèrent aussi de l’anglais terrestre qu’il tue le socinian. Mais ceci est

pour un avenir éloigné.

Chuckswilly avait dû promettre formellement à Swanson qu'aucune représailles ne serait dirigée contre Cage pour avoir révélé le projet de s'emparer de *l'United.* Jack et R'li n'étaient pas sûrs qu'on pouvait lui faire confiance pour garder sa parole. Mais la seule autre possibilité était de partir avec le vaisseau pour la Terre et ils ne le voulaient pas. Il valait mieux courir leur chance dans un monde qu'ils connaissaient, bien qu'il évoluât, que dans une société absolument nouvelle, complexe, confondante et étrangère.

8

Vint le printemps. Un matin ensoleillé, Jack et R’li furent transportés dans une des machines volantes qu’avait laissées *l’United* jusqu’à la ferme Cage. Les Terriens déposèrent plusieurs tentes, de la nourriture, des armes et des outils. Ils leur souhaitèrent à tous deux bonne chance et s’envolèrent.

Jack observa le véhicule en forme d’aiguille jusqu’à ce qu’il disparaisse dans le bleu du ciel. R’li, enceinte, était debout près de lui. Après quoi, il se força à regarder la désolation que révélait la neige fondante. Il faudrait plusieurs années avant qu’il puisse bâtir une maison et une grange assez grandes et solides pour le satisfaire. Là, où il y avait les ruines de la maison de son père, il allait construire une petite cahute en rondins. Plus tard, quand quelques récoltes seraient venues, quand plusieurs bébés seraient nés, il ajouterait des pièces.

Les labours auraient été un gros travail, car il n’avait pas de licorne et guère d’espoir d’en trouver une. Mais les Terrestres lui avaient promis de lui apporter plus tard une charrue à vapeur. Il espérait qu’ils n’oublieraient pas. Bien qu’il sût qu’ils étaient maintenant reconnaissants parce qu’il leur avait sauvé la vie, il savait que la gratitude peut être éphémère.

R’li l’embrassa sur la joue.

— Ne te fais pas de soucis !

— Je ferai au moins ce que je sais et ce que j’aime. J’en avais assez d’être claquemuré dans les bâtiments de la

base et d’enseigner un langage destiné à mourir. Mais tout est maintenant si incertain et dangereux ! Mes propres gens me seront hostiles et il faudra du temps avant que les forces d’occupation socinianes puissent écraser les rebelles de la résistance et les razzieurs des montagnes. Qui plus est, Chuckswilly attend peut-être sa revanche. Il pourrait nous faire tuer et mettre la chose sur le dos des rebelles dyonisans.

Elle lui prit la main.

— Tu n’es pas plus en danger, dit-elle, que lorsque tout ceci a commencé. La vie est toujours incertaine, la mort nous guette à chaque tournant. Bâtissons notre maison, cultivons notre sol, et élevons nos enfants. Nous ne haïrons personne en espérant que personne ne nous haïra, car nous savons trop bien qu’il y a autant de haine que d’amour dans ce monde… Quoi qu’il arrive alors, nous aurons agi de notre mieux pour nous-mêmes, nos enfants, et nos voisins. C’est le moins que nous puissions faire, non le plus. Ce ne sera pas facile. La seule chose qui soit facile, c’est d’abandonner.

---

[1] Il y a un jeu de mots dans le titre original de cet ouvrage : *Dare* est à la fois un nom propre et le verbe « oser » à l’infinitif. Nous avons cru pouvoir le rendre en employant le verbe oser à l’impératif.

[2] Le mot signifie « queue de cheval ». Le mot « horstel » en est la contraction homonymique.